L'UKRAINE
TERRE RUSSE

PAR

PIERRE BRÉGY

ET

PRINCE SERGE OBOLENSKY



CINQ CARTES

nrf

GALLIMARD

L'UKRAINE
TERRE RUSSE

" Aimez votre Ukraine, aimez-la !...
Il n'y a pas au monde une autre Ukraine,
il n'y a pas un autre Dniepr ".

(TARASS CHEVTCHENKO)

OUVRAGES DE PIERRE BREGY

AUX ÉDITIONS DE LA N.R.F.

La Terre de l'Extrémité. 1935.

AUX ÉDITIONS DE FRANCE.

Barbelés rouges, par Ivan SOLONIEVITCH, adapté du russe par Pierre BRÉGY et P.-A. COUSTEAU. 1938.

PIERRE BRÉGY
ET
PRINCE SERGE OBOLENSKY

L'UKRAINE
TERRE RUSSE

CINQ CARTES

nrf

GALLIMARD
Paris — 43, rue de Beaune
huitième édition

A LA MÉMOIRE DES
SOLDATS RUSSES
MORTS POUR L'UKRAINE

CHAPITRE PREMIER

QU'EST-CE QUE L'UKRAINE?

La transformation de l'Etat Tchécoslovaque, après les accords de Munich, en un Etat fédéral, a placé au premier plan des actualités européennes un pays, pauvre et montagneux, connu auparavant sous le nom de la « Russie Subcarpathique », baptisé depuis : l'« Ukraine Subcarpathique Autonome » (1).

Ainsi se posa devant l'Europe le problème ukrainien, important par le nombre des populations qu'il touche, par l'étendue des territoires qu'il met en jeu, et par les complications d'ordre politique et économique, intéressant immédiatement quatre Etats différents : l'U.R.S.S., la Pologne, la Roumanie et la Hongrie.

L'importance de ce problème s'affirme encore par le rôle qu'il semble être destiné à jouer dans le développement dynamique de la nation germanique, dont il pourrait orienter la prochaine ma-

(1) Réannexé le 20 mars 1939 par la Hongrie, ce pays a repris le nom de Russie ou Ruthénie Subcarpathique.

nifestation, après celles de l'Anschluss, de l'annexion des Sudètes, de la Bohême, de la Moravie et de la Slovaquie, et en ceci ce problème porte nettement un caractère international.

***

Le but de ce livre est de renseigner le lecteur français sur le problème ukrainien dans son ensemble, et sous ses aspects géographique, historique, éthnographique, économique et politique.

D'ordinaire, quand on entreprend n'importe quelle étude, on a au moins l'avantage d'être en face d'un sujet déterminé.

Ce n'est pas tout à fait le cas lorsqu'il s'agit de l'Ukraine.

En effet, au point de vue purement politique, aucun Etat indépendant ne porta ce nom, sauf durant une très courte période, en 1918-1919, période coïncidant, d'ailleurs, dans sa plus grande partie, avec une occupation du territoire ukrainien par les forces militaires austro-allemandes.

Aucun Etat indépendant, aujourd'hui, ne porte davantage ce nom, si ce n'est la « République Socialiste Soviétique de l'Ukraine » qui fait partie intégrante de l'Union Soviétique.

Par conséquent, pour mener à bien notre travail, nous serons obligés d'en délimiter d'abord le sujet, afin de nous entendre avec nos lecteurs sur la signification que nous donnerons au mot « Ukraine », que nous emploierons désormais.

Aussi, trouvons-nous opportun de fournir tout d'abord quelques renseignements sur ce terme même, et sur ses origines philologiques.

Le mot Ukraine (*Oukraïna,* ou *Okraïna*) veut dire : « marche », « terre frontalière », « banlieue », « terre de l'extrémité ».

Il avait été appliqué autrefois par les Russes aux confins sud de l'ancien Etat de Moscou, qui comprennent les départements orientaux de l'Ukraine Soviétique actuelle. Un des articles du « *Sobornoïé Oulojénié* », code russe du XVIIe siècle, cite la condamnation à la déportation dans les « terres ukrainiennes » (*oukraïnnya zemli*), donnant cette appellation à toutes les terres lointaines, non spécialement ukrainiennes. Les Polonais l'appliquaient de même à leurs frontières du Sud-Est. L'hypothèse que le nom d'Ukraine vient d'une tribu Slave de Poméranie, les Ukres ou Ukranes, ne peut être retenue.

Ce sont les guerriers de ces régions frontalières : les Cosaques (cavaliers, en tartare), qui au XVIe siècle, ont apporté cette appellation avec eux sur la rive droite du Dniepr. Ainsi en témoignent certains documents de l'époque où le mot Ukraine est mentionné, comme par exemple : « La description de *l'Ukraine* qui sont plusieurs provinces du Royaume de Pologne » par le Sieur de Beauplan (Rouen 1660). D'autres documents plus anciens employaient pour ces régions les termes : Russie, Pays des Cosaques, ou Tartarie.

Si l'on s'en tient strictement au mot « Ukraine » dans son sens philologique, cette dénomination ne pourrait être appliquée à la partie occidentale du pays, surtout à la Galicie, et jamais à la Russie Subcarpathique qui, depuis

des siècles, dans toutes les langues, porta le nom de : *la Russie*; en tchèque et polonais : *Rus' Podkarpatska*, en hongrois : *Ruska Krajna*, en vieux russe : *Ougorskaïa Rous'* (1) (Russie Hongroise).

Pourtant, c'est en Galicie, pour des raisons de cohabitation avec des peuples étrangers, de religion et de culture différentes, et politiquement dominants (Allemands, Polonais et Hongrois) que le mouvement intellectuel et la langue ukrainiens, à force de résister à la dénationalisation, se sont le plus développés.

D'ailleurs on ne saurait, impartialement, profiter de cette confusion de termes pour nier l'existence de l'Ukraine, en tant que notion politique, car nous avons d'autres exemples, ne serait-ce que celui d'un autre pays slave : la Yougoslavie, où une telle situation ne permet pas de nier l'existence d'une nation et d'un Etat.

Ceci dit, au point de vue strictement officiel, il existe une frontière, administrative plutôt que politique, qui sépare l'Ukraine Soviétique du reste de la Russie. Le terme « administratif » nous paraît tout à fait propre, car on ne peut appliquer à cette frontière la dénomination de « politique », étant donné qu'elle a été tracée unilatéralement, par le gouvernement central de Moscou, suivant des données vaguement ethnographiques et linguistiques, et, surtout, en tenant compte des raisons économiques, exprimées par la division de l'U.R.S.S. en « régions industrielles », qui ré-

(1) ' = son mouillé, « signe mou » du russe.

pondent au plan général de l'organisation de l'Union.

Ce caractère purement administratif et arbitraire qui présida à l'établissement des frontières intérieures de l'U.R.S.S. se trouve confirmé par la création, à l'intérieur de l'Ukraine, d'une « République Autonome Moldave ».

Cet organisme englobe le territoire des régions de Tiraspol, Ananiev et Balta, sur la rive gauche du Dniestr, juste en face de la Roumanie.

Il a un caractère démagogique, ne servant qu'à menacer l'unité de la Roumanie par la création en dehors de ces frontières d'une base nationale d'une branche importante de sa population.

Quant aux Moldaves, cette nouvelle République n'en comprend qu'une minorité insignifiante presque entièrement assimilée, surtout dans les deux dernières régions où leur importance numérique ne dépasse pas celle des colons allemands.

La frontière administrative de l'Ukraine Soviétique commence au bord de la mer d'Azov, entre Marioupol et Taganrog, remonte le Donietz, affluent du Don, tourne vers le Nord-Ouest, suit les confins du Massif Central russe, se dirige ensuite plus à l'Ouest, et arrive à la frontière polonaise à peu près au 51° degré de latitude nord, à 100 kilomètres environ au sud du Pripet, affluent du Dniepr.

La frontière politique qui sépare les parties occidentales de la Volynie et de la Galicie polo-

naises de l'Ukraine Soviétique, résulte exclusivement de la défaite de la Russie pendant la guerre russo-polonaise de 1920, et n'a aucune justification géographique, ethnographique, stratégique ou autre, comme d'ailleurs toute la ligne de frontière entre les deux pays, jusqu'à son extrémité septentrionale.

La détermination officielle de l'Ukraine, aujourd'hui, se limite au territoire de la « République Soviétique Ukrainienne », qui correspond, à quelques districts près, au territoire de la « Petite Russie » ou « Russie Mineure » du temps des Tzars, et de la Nouvelle Russie, conquise par l'Empire Russe à la fin du XVIIIe siècle (régions d'Odessa, de Kherson et la Tauride du Nord).

Mais, au point de vue historique et lingustique, ce territoire s'allonge d'une manière très importante vers l'Ouest, en occupant les départements (*les voïevodstva*) de Volynie, de Lvov, de Stanislavov, Tarnopol, et quelques districts des départements de Polésie (districts de Stolin, Kamien-Koszynski) et de Lioublin (districts de Kholm, de Bialgoraj, de Hrubieszov, de Tomaszov et de Zamoscié) de la République Polonaise.

A ce territoire, il faut ajouter la Bucovine roumaine (« La Russie Noire ») et le tronçon du nord de la Bessarabie, pour reprendre le courant du Dniestr — frontière actuelle entre l'U.R.S.S. et la Roumanie — jusqu'à son embouchure, dans la mer Noire. Quant à la Russie Subcarpathique, nous l'englobons aussi dans la « Grande Ukraine » uniquement *à cause du nom qui lui a été donné par le Gouvernement de Prague après*

les accords de Munich, en insistant sur l'inexistence absolue de toute raison linguistique ou autre de le faire.

La frontière ainsi déterminée n'a, nous l'avons dit, que des bases linguistiques ou administratives, ce qui signifie qu'à l'intérieur de la ligne indiquée, la majeure partie de la population parle les différents dialects ukrainiens, ou que le territoire qui en est délimité porte aujourd'hui le nom de l'Ukraine.

A partir de la frontière polono-soviétique, cette ligne suit approximativement les rivières Pripet, pour descendre vers la ville de Kholm, et suivre ensuite les cours : du Wieprz, du San, de la Vistule, du Wislok, du Poprad, ce dernier en Russie Subcarpathique et, enfin en Hongrie, la Haute Tissa, affluent du Danube, jusqu'à l'ancienne frontière tchéco-roumaine; puis elle coupe le territoire roumain au sud de Tchernovitz (Cernauti) et suit la petite rivière de Réout, affluent du Dniestr, jusqu'à son croisement avec ce dernier.

Géographiquement parlant, ce que nous décidons dans ce livre d'appeler « L'Ukraine » n'a qu'une seule frontière naturelle : le versant sud de la partie occidentale des Carpathes. Nous ne parlons pas du littoral de la mer Noire et de la mer d'Azov, qui, officiellement, en forme la frontière sud, étant donné que cette frontière est plutôt celle du Continent russe pris en entier.

En effet, au Nord-Est du bassin danubien, l'immense hémicycle des Carpathes se dresse, dominant la plaine hongroise.

Les sommets de ces montagnes s'élèvent à plus de 2.000 mètres, et sont couverts de hêtres, de chênes, de frênes, d'érables mêlés de quelques conifères — forêts qui n'ont encore rien que de typiquement européen. — Elles ont été beaucoup moins transformées que celles des Alpes ou des Sudètes, par exemple. Ici, dans la partie occidentale des Carpathes, en Russie Subcarpathique, les forêts subsistent encore à l'état presque vierge. Elles sont encore peuplées d'ours, de sangliers, sans toutefois être autre chose que le vestige le plus authentique — du fait même de leur état primitif — des hautes forêts de l'Europe Centrale.

Le col d'Uzok, qui, au cours des siècles, a vu passer tant d'envahisseurs, présente toutes les caractéristiques des montagnes de grande altitude de l'Europe Centrale.

Au point de vue géo-physique, la Russie Subcarpathique allongée sur le versant méridional des Carpathes, fait encore partie de la région au sol accidenté, entrecoupée de montagnes, au climat tempéré, océanique qui caractérise toute l'Europe Centrale, a toujours favorisé la formation de groupements nationaux, distincts les uns des autres, d'Etats aux territoires relativement restreints, plus ou moins dépendants de ceux qui l'avoisinent. Leur développement remplit toute l'histoire de l'Europe Centrale, et n'est menacé que par la poussée germanique.

Si nous avançons en direction du Nord-Est, en Galicie Orientale, dans la vieille « Russie Rouge », aujourd'hui *Malopolska* (« Petite Pologne » ou

« Pologne Mineure »), nous entrons insensiblement dans la plaine, car les montagnes deviennent peu à peu collines qui, lentement, s'effacent à leur tour. Le pays accidenté devient plat. Seuls des cours d'eau, creusés dans la plaine, interrompent ça et là la monotonie du paysage. En avançant de plus en plus vers l'Est, nous verrons toujours la même plaine, sans rien qui ressemble à des limites naturelles, une plaine qui s'étend à des centaines et des milliers de kilomètres. Nous ne remarquerons rien à la frontière qui sépare la Galicie polonaise de la plaine du Sud de la Russie (l'Ukraine Soviétique), mais nous ne remarquerons rien non plus, en allant vers le Nord, entre l'Ukraine et la Russie proprement dite.

Nous pourrons ainsi avancer vers le Nord jusqu'à l'Océan, en ne rencontrant que de rares chaînes de collines, dont l'altitude ne dépasse pas 300 mètres.

Au delà des Carpathes, en Ukraine, nous sommes entrés dans la grande plaine, qui, avec une seule coupure : l'Oural, s'étend jusqu'à la Sibérie Orientale.

Le climat change aussi presque insensiblement, et devient un peu plus froid et plus continental vers le Nord et vers l'Est. Pourtant, le linceul de neige qui recouvre le sol reste intact, de trois à cinq mois dans toute cette immense partie de continent, sauf peut-être sur le littoral de la mer Noire où le climat est un peu plus doux, et où la neige, l'hiver, est plus rare.

En dehors du climat très rude des sommets

Carpathiques, celui de tout le territoire ukrainien est à peu près semblable, et peut être caractérisé par la température annuelle moyenne de Kiev, presque au centre de l'Ukraine, qui est de 7° 3 au-dessus, avec une moyenne minima de — 4° 5 et une moyenne maxima de 20°.

Ce tapis solide de neige, tous ces cours d'eau gelés durant des longs mois, sont inconnus, pour ainsi dire, de l'Europe Occidentale.

La durée de l'hiver ininterrompu augmente à mesure qu'on avance vers le Nord et l'Est. Mais sur toute l'étendue de la plaine russe la température moyenne du mois de janvier ne s'élève pas au-dessus de — 4°. L'existence humaine a dû s'adapter à ce fait. Toutes les civilisations qui se sont développées dans la plaine russe en ont été nécessairement influencées.

L'aspect de l'hiver nous apprend déjà qu'au point de vue climatique l'Ukraine appartient à un monde différent de l'Occident, et se rattache au grand Continent Russe. En été, des chaleurs torrides et interminables, entrecoupées des rares orages comme on n'en connaît pas en Occident, corroborent cette conviction. Cette température estivale très élevée n'a rien de typiquement ukrainien, elle est propre à toute la Russie.

Au delà de la frontière de la « République Soviétique de l'Ukraine », en direction de la Volga et de la mer Caspienne, les chaleurs sont tellement longues et fortes, que la végétation, de plus en plus pauvre, devient bientôt presque inexistante. Nous entrons dans la zone de demi-désert. Mais, encore une fois, nous le ferons

sans presque le remarquer, car le changement du décor végétal se fait lentement, insensiblement, des Carpathes à la mer Caspienne.

Dans la plus grande partie de l'Ukraine, la chaleur et la sécheresse sont assez fortes pour empêcher la croissance des arbres, mais insuffisantes, cependant, pour tuer toute végétation. Entre la zone des forêts et celle des déserts, s'étend à travers la plaine russe une zone géographique où pousse une riche végétation d'herbes. C'est la steppe qui commence sur les côtes de la mer Noire, et presque aussitôt derrière les Carpathes, un peu à l'Est de Lvov, en Galicie polonaise, à 22° de longitude Est, et se prolonge, de l'Ouest à l'Est, en s'élargissant lentement au delà des frontières de l'Ukraine, et en dehors de la limite officielle et conventionnelle de l'Europe, sans interruption, jusqu'en Sibérie.

Privée d'arbres depuis l'éternité, la plaine est ici merveilleusement fertile. Les herbes qui y poussent depuis l'époque préhistorique ont formé, de leurs restes organiques, une épaisse couche d'humus, qui favorise la culture de toutes les céréales, proches parentes d'ailleurs des espèces sauvages de la steppe : le « *pyréi* ». La fertilité de la terre ne tient pas seulement à sa composition organique, mais aussi à sa structure poreuse, « capillaire », qui facilite l'irrigation.

Cette célèbre « terre noire », le « *tchernoziom* » (1), n'est nulle part aussi riche qu'en Ukraine; il forme, tout en s'appauvrissant peu

(1) Littéralement — la terre noire.

à peu vers l'Est, le sol typique de toute la steppe, en Ukraine comme en Sibérie.

La transition entre la région forestière et la steppe ne se fait pas non plus tout à coup. Avant de disparaître définitivement dans l'océan d'herbes, les forêts se transforment en bois clairs et s'avancent ça et là dans les steppes suivant très fréquemment le cours des rivières.

Cependant la frontière entre la zone forestière et la steppe est la seule frontière naturelle tant soit peu nette qu'on puisse distinguer dans l'immensité de la plaine russe. Autrefois frontière politique stable — comme nous le verrons en étudiant l'histoire de l'Ukraine — elle ne représente plus rien aujourd'hui aux points de vue ethnique et politique.

Cette frontière court d'abord presque en ligne droite vers l'Est jusqu'au Dniepr, qu'elle atteint aux alentours de la vieille cité de Péréiaslavl, puis se dirige vers le Nord-Est, et coupe la frontière actuelle de l'Ukraine Soviétique aux alentours de Poutivl (50° latitude nord environ).

La forêt règne au nord de cette ligne, qui coupe le territoire de l'Ukraine en deux parties inégales. La majeure partie de l'Ukraine occidentale, la Galicie polonaise, et le secteur Nord-Ouest de l'Ukraine Soviétique se situent dans la forêt. Et c'est là, sur un quart à peu près du territoire total, que se trouve le berceau historique de l'Ukraine, ainsi que celui de toute la Russie, avec les anciennes villes de Halitch, Vladimir-Volnynsk, Kiev et Tchernigov.

L'autre partie, la plus grande, du territoire ukrainien actuel, comprend les steppes, depuis, presque entièrement labourées, et qui vont jusqu'à la mer Noire. C'est un pays de colonisation relativement récente.

En Ukraine, comme dans toute la Russie, les deux zones principales sont donc toujours présentes.

En résumé, si on peut trouver une délimitation géographique entre l'Ukraine et l'Europe dans la ligne des Carpathes, il n'y a aucun moyen de tracer une frontière géographique entre l'Ukraine et le reste de la Russie.

Géographiquement, le territoire ukrainien fait partie de la grande plaine russe, présentant tous les caractères essentiels de cette dernière, et nous ne pouvons que nous en tenir au dictionnaire Larousse, qui en donne cette définition excellente : « Vaste contrée du Sud-Ouest de la plaine russe ».

Seule, l'évolution historique, dirigée par la volonté des hommes, aurait pu — à l'encontre des facteurs naturels — donner une physionomie distincte à ce territoire.

C'est donc cette évolution de l'Ukraine qui devra nous préoccuper particulièrement, pour que nous puissions dégager les facteurs historiques opposés à son union avec la Russie, ainsi que ceux qui tendent à maintenir cette unité.

Mais, avant d'en venir là, essayons de relever encore une circonstance géographique qui marque de son empreinte l'uniformité de l'Ukraine

et de la Russie. Nous voulons parler du système fluvial. Ici encore, les principes qui valent pour l'Ukraine valent pour toute la Russie. La plaine, toute la plaine, est la région des grands fleuves, qui courent Sud-Nord, ou Nord-Sud. C'est dans ce dernier sens que sont orientés les fleuves de l'Ukraine, qui portent leurs eaux vers la mer Noire, en particulier le Dniepr, qui par sa longueur, 2.500 kms., occupe la troisième place en Europe, après la Volga et le Danube. Il traverse le territoire ukrainien du Nord au Sud, le coupant en deux moitiés sensiblement égales, tandis qu'il a ses sources au Nord, en Grande Russie, hors du territoire ukrainien. Il forme donc la liaison naturelle entre le Nord et les régions riveraines de la mer Noire. Et c'est à cette grande voie marchande, représentée par ce fleuve, que le territoire de l'Ukraine doit en grande partie le rôle qu'il a joué pour toute l'Europe, dès le xe siècle de notre ère.

Le fleuve fut en outre la grande voie de colonisation. Les premiers agriculteurs suivaient les routes que la nature elle-même avait tracées, en Ukraine, ainsi que dans toute la plaine russe.

Comme nous l'avons vu, il est impossible, géographiquement parlant, de fixer les frontières de l'Ukraine. Mais nous avons dit aussi que, pour pouvoir déterminer le sujet et atteindre le but de ce livre, il nous faut établir approximativement le territoire que nous appelerons de ce nom. Aussi nous étant servi de la seule frontière géographique des Carpathes, nous garderons ce principe pour toute la partie occidentale de l'Ukraine,

et nous nous bornerons à tracer ses limites, suivant notre exposé des pages 12 à 15 (1).

Quant aux frontières septentrionale et orientale, nous admettons la frontière administrative soviétique. Il est bien entendu que le littoral de la mer Noire et de la mer d'Azov unira ces deux frontières.

Ainsi l'Ukraine, telle que nous la délimitons, forme le territoire dont les points les plus avancés seraient :

A l'Ouest, 19° longitude Est : ville d'Ujhorod, en Russie Subcarpathique hongroise;

A l'Est, 37° 5 longitude Est : ville de Lougansk, dans le bassin houiller du Donietz;

Au Nord, 52° latitude Nord : ville de Novgorod-Severski;

Au Sud, 48° latitude Nord : ville d'Ovidiopol, à l'embouchure du Dniestr. Ceci dans le réseau de latitudes qui nous sont familières, puisque celles de Kiev et de Calais, d'Odessa et de Nantes, de Poltava et de Paris correspondent les unes aux autres (2).

L'extension maximum du territoire ukrainien, dans la direction Ouest-Est, de Ujhorod à Lougansk est, à vol d'oiseau, de 1.375 kms; dans la direction Nord-Sud, de Novgorod-Severski à Ovidiopol, de 675 kilomètres.

Ce territoire occupe une superficie de 588.000 km² (environ 25.000 km² de plus que la France) dont :

(1) Voir carte N° 1.

(2) Voir carte N° 2 : la figuration de la France superposée sur la carte de l'Ukraine.

Ukraine Soviétique	452.000 km^2.
Pologne : Volynie, Podolie, Galicie.	107.000 km^2.
Bucovine roumaine et Bessarabie.	17.000 km^2.
Russie Subcarpathique (Hongrie).	12.000 km^2.

La population, sur tout ce territoire, s'élève à environ 43.000.000 d'habitants dont :

En Ukraine Soviétique.........	33,5 millions
Dans la partie polonaise	8 millions
Dans la partie roumaine	0,9 millions
Dans la partie hongroise	0,6 millions

La densité moyenne de cette population est à peu près la même qu'en France, 70,6 habitants par km^2., entre 45 et 100 habitants par km^2. suivant les régions; densité un peu moins forte qu'en Pologne (85), et de loin, plus élevée qu'en Roumanie et qu'en Yougoslavie (48).

Si on se base sur les chiffres des statistiques officielles polonaises et soviétiques, on peut estimer que, sur cette population de 43 millions, 36 millions sont ukrainiens — le reste est représenté par les minorités : polonaise, grande-russienne, blanche-russienne, juive, moldave, allemande, hongroise, et par d'autres petits groupements dispersés sur tout le territoire.

Ces chiffres sont d'ailleurs confirmés presque exactement par la religion de la population : 85 % sont des orthodoxes ou des catholiques de rite grec, dont tous les Ukrainiens sans exception.

Il est évident que par sa superficie et par sa population, l'Ukraine Soviétique occupe une place de loin beaucoup plus importante que les


LA GRANDE UKRAINE
CHAPITRE 1ER
CARTE SCHÉMATIQUE
LÉGENDE
Limites d'États.
Limite de la Gde Ukraine.
Figuration de la France à la même échelle et placée sur la carte à sa propre latitude.
MER BALTIQUE
LITHUANIE
RUSSIE SOVIETIQUE
POLOGNE
ALLEMAGNE
SLOVAQUIE
HONGRIE
ROUMANIE
YOUGOSLAVIE
BULGARIE
GRÈCE
ALBANIE
ITALIE
TURQUIE
AUTRICHE
BOHÈME
MORAVIE
GALICIE
PODOLIE
VOLYNIE
BUKOVINE
BESSARABIE
CRIMÉE
CAUCASE
TAURIDE DU NORD
MER D'AZOV
MER NOIRE
MER ADRIATIQUE
FIGURATION DE LA FRANCE
Kaunas
Vilno
Minsk
Dantzig
Berlin
Varsovie
Lioublin
Cracovie
Prague
Munich
Zurich
Vienne
Budapest
Belgrad
Bucarest
Sofia
Rome
Constantinople
Vladimir Volynsk
Lvov
Tarnopol
Halitch
Stanislavov
Ujhorod
Cernauti
Kiev
Novgorod Severski
Poutivl
Tchernigov
Pereiaslavl
Poltava
Kharkov
Lougansk
Vinnitza
Dniepropetrovsk (Iekaterinoslav)
Zaporojié (Alexandrovsk)
Taganrog
Rostov sur Don
Marioupol
Balta
Ananiev
Tiraspol
Odessa
Nikolaiev
Kherson
Ovidiopol
Sébastopol
Le Danube
La Vistule
Le Pripet
Le San
Le Dniester
Le Boug
Le Dnieper
Le Donietz
Le Don
La Tissa
1050 km.
650 km.
1000 km.
950 km.
800 km.
850 km
650 km.
1500 km.
Riga à 750 km
Moscou à 750 km
Leningrad à 950 km
15
25
50
45
40
10
20
30

autres parties de l'Ukraine. Son potentiel économique est proportionnellement encore plus grand, ce qui nous oblige à lui accorder une place prépondérante dans la partie du livre qui traitera de la géographie économique de l'Ukraine.

CHAPITRE II

UKRAINE OU " RUSSIE MINEURE "?
(exposé historique)

Des temps les plus reculés jusqu'à sa conquête définitive par l'Empire russe, au XVIIIe siècle, la steppe a été le champ des plus vastes migrations.

Des confins de la Chine jusqu'aux Carpathes, les peuples nomades se déplaçaient librement, sans rencontrer d'obstacles naturels, et apportaient jusqu'au Danube le rayonnement des civilisations d'Extrême-Orient, « barbarisées », mais non méconnaissables. A ces éléments des plus antiques civilisations de l'Asie Orientale venaient se joindre ceux du Proche-Orient et de la Grèce Classique, pénétrant dans la steppe, puis dans la forêt par la mer Noire et ses pays riverains : Balkans et Caucase.

Nous n'avons pas à nous attarder au détail de toutes ces migrations qui forment la préhistoire du monde slave oriental.

Dans la steppe, les Goths germaniques, puis les Huns, succédèrent aux Scythes iraniens, qui

créèrent sur les côtes de la mer Noire, en assimilant les influences de la Grèce Classique, une civilisation déjà assez brillante. Puis d'autres hordes asiatiques, turques ou ougro-finnoises : Bulgares, Avares, Hongrois, balayèrent de la steppe, pendant plusieurs siècles, toutes les populations qui essayaient de s'y fixer.

Ce qui importe pour nous, c'est de noter que le mélange des races et la pénétration mutuelle des diverses civilisations ont été, de tous temps, extrêmement intenses au Nord de la mer Noire.

D'autre part, les vainqueurs de la steppe ne s'arrêtaient pas à ses limites. Ils pénétraient loin vers le Nord, dans la zône des forêts. On n'a que de très vagues indications sur ce qui se passait dans cette dernière : les différents peuples de la steppe semblent avoir possédé le pays fort loin au Nord, et exercé une influence directe sur les populations finnoises que les Slaves allaient rencontrer dans la partie septentrionale de la Russie actuelle.

C'est au début du VIᵉ siècle de notre ère que les historiens byzantins relèvent, à l'extrême angle Sud-Ouest des steppes de la mer Noire, un peu au delà des bouches du Danube, sur les cours inférieurs du Dniestr et du Boug, un groupe de Slaves, distinct des autres, et qu'ils appellent les « Antes ». Il semble que ce fut une confédération de quelques tribus slaves, déjà sédentaires, qui s'étaient hardiment avancées dans la steppe. En lutte perpétuelle avec les nomades ainsi qu'avec leurs propres congénères, les Slaves méridionaux des Balkans, les Antes purent pendant quelque

temps se maintenir dans le territoire qu'ils avaient occupé.

Au milieu du VIIe siècle, il furent conquis par un peuple nouveau : les Khazars, qui fondèrent pour près de trois siècles un puissant empire sur la basse Volga et le bas Don, contrôlant presque tout le territoire de l'Ukraine actuelle.

L'existence de ce grand Etat, relativement policé, gardant toutes les voies Est-Ouest et entretenant des relations étroites avec Byzance et le Proche-Orient, influença profondément le sort des Antes qui, eux-mêmes, faisaient partie de cet Empire. Jouissant d'une paix et d'une sécurité relatives, ils purent s'assimiler les éléments qui se croisaient dans les steppes de la mer Noire, et entreprendre, en même temps, un vaste mouvement de colonisation qui, finalement, changea la face de cette partie du monde.

Si l'on admet, comme le fait l'historien ukrainien Hrouchvesky, que les Antes furent les ancêtres directs des Ukrainiens, ce qui est probablement exact, il faut également les considérer comme les ancêtres directs de tous les Russes en général : Blancs-Russiens, Grands-Russiens, tout autant qu'Ukrainiens.

S'étant séparée de ses congénères occidentaux et méridionaux, la branche slave orientale s'est fixée d'abord, nous l'avons vu, un peu à l'Est des bouches du Danube. Et c'est de là que partit toute la colonisation slave en Europe orientale, favorisée d'abord par la domination khazare.

Cette colonisation ne pouvait que suivre les grands fleuves qui traversent la partie occidentale

de la steppe. En remontant le Dniestr et le Boug, les Slaves orientaux pénétrèrent d'abord en Galicie et en Volynie. Un de leurs groupes franchit même les Carpathes, et ce fut la Russie Subcarpathique, cet étrange petit pays de l'Europe Centrale qui, sans avoir jamais participé au sort politique de la Russie, garda intact pendant un millénaire le sentiment d'appartenir au grand monde slave oriental.

A l'Est du Dniestr et du Boug, la grande voie du Dniepr devint l'axe principal de la colonisation slave.

En remontant le fleuve vers le Nord, les Antes occupèrent le centre de l'Ukraine actuelle, y fondèrent la ville de Kiev, se répandirent ensuite le long de tous les affluents du Dniepr, sans s'arrêter aux limites actuelles de l'Ukraine qui, géographiquement, ne constituent aucun obstacle.

Suivant toujours le cours du grand fleuve, ils le remontèrent jusqu'à ses sources, atteignirent la vieille voie marchande qui le reliait aux fleuves du Nord-Ouest, pénétrèrent ainsi dans le bassin de la Dvina, dans celui de l'Ilmen, fondèrent la ville de Novgorod, et ne s'arrêtèrent qu'aux rivages du golfe de Finlande.

Il se peut que sur leur chemin ils aient rencontré et assimilé d'autres populations slaves, venues du territoire de la Pologne actuelle. Mais ce ne serait là que des particularités locales de peu d'importance, n'infirmant en rien le fait que le monde russe tout entier est né du grand courant de colonisation slave, qui, du VIIe au IXe siècle, parcourait l'Europe Orientale en par-

tant de l'extrême Sud-Ouest du territoire actuellement ukrainien.

Au IXᵉ siècle, lorsque se forma l'Etat slavo-normand de Kiev, la colonisation du territoire du Nord-Est inclu entre la Volga et l'Oka (destiné à devenir le noyau de la Grande Russie) est déjà avancée. Des villes comme Rostov et Mourom existent déjà sous les premiers princes de la dynastie normande. Peu importe pour nous si la colonisation de ce territoire se fit exclusivement en partant du cours supérieur du Dniepr, ou si elle s'y rencontra avec un autre courant de Slaves orientaux qui avaient fait le détour jusqu'au cours supérieur du Don avant d'entrer dans ce territoire par le Sud. Dans l'un comme dans l'autre cas, c'étaient toujours des Slaves orientaux qui remontèrent vers le Nord et le Nord-Est.

Disséminés sur cet immense territoire, ils se partagèrent en plusieurs tribus, ayant leurs propres coutumes, leurs lois et leurs traditions ancestrales : « chacune selon ses propres mœurs,» comme dit le plus ancien chroniqueur russe (XIᵉ siècle). L'immensité du pays occupé et la distance entre les emplacements choisis par les différentes tribus devaient favoriser le développement de leurs traits particuliers. Mais le même chroniqueur parle explicitement de toutes ces tribus comme d'un seul « peuple slave ».

L'union se faisait surtout selon la configuration géographique du pays : les colons qui peuplaient les rives d'un cours d'eau qui leur ser-

vait de lien s’organisant tout naturellement pour la défense de leurs intérêts communs. C’est ainsi que les Volyniens tenaient le cours supérieur du Boug et une partie du bassin du Pripet, les Drévlianes le cours du Tétérev, les Drégovitchs celui du Pripet, les Polianes la partie centrale du cours du Dniepr, les Sévérianes le bassin de la Desna. Encore plus au Nord, citons pour mémoire les Krivitchs, les Radimitchs, les Viatichs, les Slovènes de l’Ilmen; autant de tribus slaves aussi proches et aussi distinctes les unes des autres que le sont celles du Midi.

Toutes ces populations se pressaient déjà dans « la forêt », ayant été chassées de la steppe par les nomades. Pendant plusieurs siècles l’histoire de tous les Slaves orientaux, ceux du Midi et ceux du Nord-Est, se jouera presque exclusivement dans la zone des forêts. La steppe de la mer Noire, la plus grande partie du territoire ukrainien actuel, en resta exclue.

Au Nord, en Grande Russie, l’élément slave se mélangeait fortement avec l’élément finnois, à un tel point, prétend-on parfois, qu’il en résulta une nation nouvelle, totalement différente des « Ukrainiens » du Midi, qui, eux, auraient mieux gardé la pureté de la race.

Nous avons vu cependant que, dès leur apparition en Europe Orientale, les Slaves étaient entrés en relations avec les éléments les plus divers des peuples et des civilisations qui avaient passé dans les steppes de la mer Noire. En les assimilant, le courant colonisateur slave les emporta avec lui vers le Nord, et les incorpora à

tout le monde russe, la Grande Russie comprise. D'autre part, selon toute vraisemblance, c'étaient encore des tribus finnoises que les Slaves trouvèrent dans la partie forestière de l'Ukraine actuelle. On ne s'explique pas autrement certaines particularités des langues finnoises qui montrent qu'aux époques très reculées elles étaient déjà en contact avec les populations slaves occidentales d'une part, les peuples de la steppe de l'autre. Sur le moyen Dniepr et ses affluents les Slaves auraient donc trouvé un fond ethnique finnois parfaitement analogue à celui qui contribua plus tard à la formation de la Russie du Nord-Est.

En résumé, il faut croire que l'apport d'éléments finnois fut probablement plus fort dans le Nord que dans la steppe. Mais cela ne serait qu'une question de pourcentage, qui varie lentement, sans rupture, à mesure que l'on avance en suivant les vieilles voies de la colonisation slave sur le territoire de la Russie actuelle.

*
**

La formation d'une première unité politique plus large ne pouvait s'opérer que suivant les mêmes lois géographiques qui avaient régi la colonisation slave en Europe Orientale. L'axe principal de cette unité devait être, là encore, la voie maîtresse, qui, par le Dniepr et le bassin de l'Ilmen, reliait la mer Noire à la Baltique en direction Nord-Sud, du golfe de Finlande au bas Dniepr, en coupant perpendiculairement la fron-

tière septentrionale de l’Ukraine d’aujourd’hui. Seule cette grande voie fluviale pouvait se superposer aux centres locaux de cristallisation, et réunir les multiples tribus slaves, pour la première fois, dans un Etat.

L’impulsion politique immédiate vint pourtant de l’autre côté de la Baltique, de la Scandinavie. Des Normands, proches parents de ceux qui ont fondé l’Angleterre moderne, le Portugal et le Royaume des Deux Siciles, avides de domination, s’étaient emparés d’abord de Novgorod et de tout le bassin de l’Ilmen. De là, ils n’avaient qu’à suivre la grande voie fluviale, en sens inverse de la colonisation slave. En descendant vers le Midi, ils s’emparèrent de Kiev, à la fin du IXe siècle, et occupèrent la grande voie centrale Ilmen-Dniepr.

Installés là, les Normands (ou Varègues, comme on les appelait en Europe Orientale) étendirent facilement leur domination vers l’Ouest et l’Est, en empruntant toutes les voies fluviales secondaires qui affluaient vers la route centrale principale, aux deux extrémités de laquelle des points importants se dessinaient nettement : au Nord, Novgorod, qui regardait vers la Scandinavie et dans un sens plus large vers l’Europe du Nord-Ouest; au Sud, Kiev, qui regardait vers la mer Noire, Byzance et le Proche Orient.

Ces deux pôles tiraient toute leur importance de la grande voie marchande qui les unissait. Du Xe au XIIe siècle, les maîtres du pays avaient constamment à s’en préoccuper. Leur pouvoir

dépendait du contrôle qu'ils exerçaient directement sur toute la voie Novgorod-Kiev. Mais une différence existait cependant entre les deux extrémités : l'Occident, vers lequel est tournée Novgorod, est un pays pauvre, encore à demi barbare. On en pouvait surtout tirer des concours militaires, d'ailleurs précieux. Mais cet attrait ne saurait être comparé à celui de Constantinople, centre de l'Empire le plus puissant du monde, immensément riche, cultivé, en pleine floraison littéraire et artistique.

Et c'est ainsi que Kiev, située sur le tronçon méridonial de l'axe et tournée vers Byzance, commençait à jouer un rôle qui dépassait en importance celui de n'importe quelle autre cité slave en Europe Orientale, y compris Novgorod. C'est là, sur la « route de l'ambre », que s'installèrent définitivement les princes varègues, attirés par les avantages commerciaux et particulièrement par la vente de l'ambre qu'ils transportaient de la région de Königsberg, sur la Baltique, à Byzance. C'est là que se forma la grande métropole dont le rayonnement se fera sentir sur tout le pays slave dominé par la dynastie normande. Le nouvel Etat slavo-normand est connu dans l'histoire sous le nom d'« Etat de Kiev », quoiqu'il n'ait jamais, officiellement, porté cette appellation.

Un autre nom, par contre, est certainement appliqué, dès le XIe siècle, à tout l'ensemble des territoires et des populations qui se groupent autour de Kiev sous le pouvoir de la dynastie normande, déjà entièrement slavisée, et ne fai-

sant qu’un avec les sujets qu’elle domine. Ce nom est : « *Rous’* », le même qui se perpétuera pendant les siècles pour désigner tout l’ensemble de la Russie et de son peuple.

Nous n’avons pas à nous occuper ici de la controverse extrêmement difficile sur les origines de ce terme. Qu’il soit scandinave ou, au contraire, allorogue, qu’il ait servi primitivement à désigner les conquérants normands (les Finnois les appelaient « *rouotsi* »), ou qu’il ait été employé avant eux pour nommer le pays qui environne Kiev (tout comme le nom de « France » ne s’appliqua, à l’origine, qu’à l’Ile-de-France), nous devons retenir seulement qu’à l’époque florissante de l’« Etat de Kiev » il s’appliquait déjà au pays du bassin du Dniepr comme à Novgorod, à la Galicie comme au territoire du Nord-Est où se formait la Grande Russie. On disait « Terre russe » *Rous’ka Zemlia* pour désigner tout l’ensemble du pays. Le Métropolite de Kiev, dont la juridiction s’étendait au Nord comme au Sud, s’intitulait : « Métropolite de toute la Russie » (*Vséia Rousi*). On appelait princes russes, *kniazi rous’ki*, tous les membres de la dynastie, qu’ils fussent apanagés dans le Midi ou au Nord. Le territoire de Novgorod disputait à celui de Kiev le titre de « plus ancien des pays russes ». Le chroniqueur dit que la langue des Slaves orientaux est la « langue russe ». Le plus ancien code du droit de coutume, valable pour tout le pays s’appelait « Justice russe » (*Rous’ka Pravda*), etc. Le prince A. Wolkonsky a compté combien de fois le mot « *Rous’* » et ses dérivés

se rencontrent dans le code Lavrentievsky, de la chronique initiale russe : jusqu'à l'an 1110, on ne le rencontre pas moins de 251 fois. Il n'y a pas d'autre mot pour désigner l'ensemble du territoire et de la nation naissante.

Les habitants du pays s'intitulaient ainsi, en usant soit du substantif « *Roussine* », soit de l'adjectif « *Rousskiy* ». C'est cette dernière forme qui prévalut, comme l'adjectif « français » a supplanté le substantif « Franc ». Il n'en reste pas moins vrai que la forme substantive « *Roussine* », usitée encore aujourd'hui dans l'Ouest de l'Ukraine, en Galicie et en Russie Subcarpathique, est le synonyme quelque peu archaïque de l'expression courante *Rousskiy*=Russe. Or, c'est précisément cette antique forme « *Roussine* » qui a donné naissance à la forme latine que l'on rencontre parfois encore aujourd'hui : « *Ruthenus* » ou « Ruthène ». Au Moyen Age, l'Occident se servait indistinctement de l'expression « *Russia* » ou « *Ruthenia* », « *rex russorum* » ou « *ruthenorum* », en parlant de toutes les parties de la Russie, et c'est encore la forme « *Imperator ruthenorum* », qui, au début du XVIIe siècle, servait de titre latin au Pseudo-Démétrius, lequel ne régnait que sur la Grande Russie. Plus tard, au XIXe siècle, les autorités austro-hongroises s'emparèrent du mot « Ruthène » pour désigner seulement les populations de l'Ukraine occidentale et de la Russie Subcarpathique qui étaient sous leur domination.

Aussi, parlant de l'« Etat de Kiev », de son territoire et de son peuple, nous ne pouvons,

historiquement, les appeler autrement que « Russie », « terre russe », « peuple russe », puisque se sont les expressions dont ils se servaient, à l'exclusion de toute autre, pour se désigner eux-mêmes.

Confinée dans la zone des forêts, la Russie de Kiev était condamnée à une lutte perpétuelle contre les Nomades de la steppe.

Elle devait d'abord protéger les agriculteurs slaves contre ces ennemis séculaires. Elle devait, en outre, contrôler les voies commerciales, qui, après être sorties de la forêt, traversaient la steppe avant de rejoindre Byzance et les marchés du Proche Orient. Ce furent là les fonctions essentielles du pouvoir politique qui s'établit en Russie à la fin du xe siècle.

Profitant de la ruine définitive de l'empire khazar, les princes russes essayent d'occuper militairement tout le cours du Don et de la Volga. Mais cette conquête, œuvre de Sviatoslav, environ vers 964-971, resta éphémère car l'occupation durable de territoires aussi vastes et lointains dépassait les moyens de la Russie d'alors.

Par contre, l'Etat de Kiev, s'il n'a jamais réussi à occuper durablement le cours du bas Dniepr, parvint, au XIe siècle, à assurer à cette voie la sécurité nécessaire pour la rendre pratiquable. Dès qu'ils étaient établis à Kiev, les princes varègues se servirent de cette route, pour faire du commerce avec Byzance, commerce facilité par les relations pacifiques qui finirent par régner entre les deux empires.

Dès le IXe siècle, le christianisme commença à pénétrer chez les Russes. Dès le début du

xe siècle, un évêque de rite byzantin fut installé à Kiev. A partir de ce moment-là l'emprise de Constantinople sur la Russie ne cessa de grandir, et, avec elle, l'essor du christianisme. En se convertissant à la religion grecque en 988, saint Vladimir posa à tout jamais les fondements de la civilisation russe, en Ukraine comme en Grande Russie.

Le pouvoir princier s'inspirant du christianisme se chargea de faire accepter la religion nouvelle dans tout le pays. C'est l'esprit chrétien que respire « l'Enseignement » de Vladimir Monomaque à ses fils (à l'aube du XIIe siècle). Quand au milieu des querelles intérieures, tel prince passait outre à cet esprit, l'Eglise se chargeait de lui rappeler les devoirs de loyauté et de charité chrétienne. En face des « païens » de la steppe, les Russes prennent conscience d'être un peuple chrétien, et ceci rend d'autant plus forte leur solidarité nationale : « Ayons dorénavant un seul cœur, et défendons les terres russes... et si quelqu'un recommence les querelles, il aura contre lui nous tous et la Sainte Croix », disaient les princes convoqués par Vladimir Monomaque pour organiser la défense commune contre les Polovètses nomades.

Avec le christianisme, les Lettres et les Arts byzantins font leur entrée en Russie. Dès le XIe siècle, Kiev se pare d'églises magnifiques, Peu après, de grands cloîtres se fondent et deviennent les centres de l'instruction en Russie. Au XIIe siècle les splendeurs de Kiev étonnaient les voyageurs venus de l'Occident, qui, à cette

époque, n'avaient pas encore de culture citadine à proprement parler. La cour princière se transforma au contact de Constantinople. Les princes eux-mêmes parlaient le grec et plusieurs langues étrangères, s'adonnaient aux Lettres et favorisaient largement l'essor de la civilisation dans leur pays. En introduisant en Russie la langue slavonne comme langue liturgique, l'Eglise d'Orient pose les premiers fondements d'une langue littéraire russe, commune à tout le pays. Le slavon (primitivement langue des Slaves de Bulgarie) est encore très proche du parler des Slaves de l'Europe Orientale. En Russie, il s'altère légèrement au contact des dialectes locaux, mais la langue écrite n'en reste pas moins, dans ses traits essentiels, uniforme dans tout le pays. Pendant les siècles à venir, la liturgie slavonne et la communauté foncière de la langue écrite aideront les différentes parties de la Russie à maintenir leur caractère national, et la conscience de leur unité.

En puisant à Byzance les éléments essentiels de sa civilisation, et en reconnaissant en matière ecclésiastique la juridiction du Patriarche de Constantinople, la Russie du XIe et du XIIe siècle n'en reste pas moins en liaison permanente et très étroite avec l'Occident. La rupture entre Rome et l'Eglise d'Orient n'est pas encore consommée au moment de la conversion de saint Vladimir. Et, quand elle devient un fait accompli (en 1054), ses répercussions sont d'abord minimes en Russie.

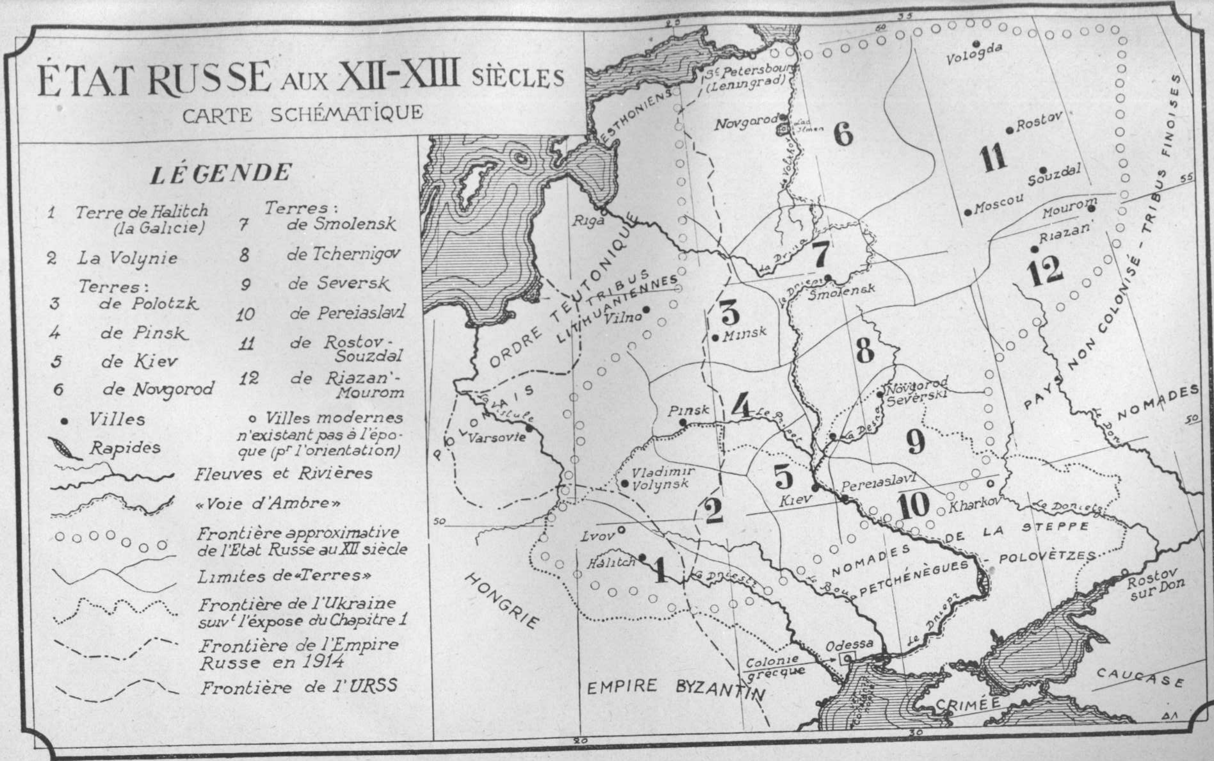
Avant comme après, les princes russes entre-

tiennent les relations les plus intimes avec les cours d'Occident, auxquelles ils sont liés par des mariages de part et d'autres. On ne peut relever aucune trace d'animosité envers les chrétiens d'Occident. Tout au contraire, l'higoumène Daniel qui vient de Kiev à Jérusalem prier sur la tombe de Notre-Seigneur se sent fraternellement lié avec les croisés francs qui guerroient en Terre Sainte. A Kiev même, il y a des cloîtres latins, et les princes russes leur font des dons. L'heure n'est pas encore venue où l'attitude agressive des voisins occidentaux de la Russie en fera des ennemis.

Les rapports qui existaient à cette époque entre la Russie et l'Occident étaient d'autant plus naturels que leur genre de vie avait beaucoup de traits communs. Les cours princières russes avec leur « *droujina* » (la « mesnie » française), leur caractère militaire cimenté par la foi personnelle envers le « suzerain », leur goût pour les festins, les chansons de geste récitées au son des « *gouslis* », leur idéal chevaleresque, se rapprochaient de celles de l'Occident.

D'autre part, en cela également pareille aux royaumes médiévaux de l'Occident, la Russie de Kiev, même unifiée sous saint Vladimir et Yaroslav le Sage, est loin d'être un Etat unitaire, tel qu'il a existé à Byzance, et tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Sous le pouvoir protecteur du Prince, qui tient au loin l'ennemi extérieur, et maintient l'ordre à l'intérieur, le pays est formé d'une fédération de terres et de cités, qui ont leurs


ÉTAT RUSSE AUX XII-XIII SIÈCLES
CARTE SCHÉMATIQUE
LÉGENDE
1 Terre de Halitch (la Galicie)
2 La Volynie
Terres :
3 de Polotzk
4 de Pinsk
5 de Kiev
6 de Novgorod
Terres :
7 de Smolensk
8 de Tchernigov
9 de Seversk
10 de Pereiaslavl
11 de Rostov-Souzdal
12 de Riazan'-Mourom
Villes
o Villes modernes n'existant pas à l'époque (pr l'orientation)
Rapides
Fleuves et Rivières
«Voie d'Ambre»
Frontière approximative de l'Etat Russe au XII siècle
Limites de «Terres»
Frontière de l'Ukraine suivt l'éxpose du Chapitre 1
Frontière de l'Empire Russe en 1914
Frontière de l'URSS
St Petersbourg (Leningrad)
ESTHONIENS
Novgorod
Lac Ilmen
Vologda
Rostov
Souzdal
Moscou
Mourom
Riazan'
Riga
ORDRE TEUTONIQUE
TRIBUS LITHUANIENNES
Vilno
Minsk
Smolensk
le Dniepr
la Dvina
le Volkhov
Pinsk
le Pripet
POLONAIS
la Vistule
Varsovie
Vladimir Volynsk
Kiev
Pereiaslavl
Novgorod Severski
la Desna
Kharkov
le Donietz
Lvov
Halitch
le Dniestr
le Boug
HONGRIE
NOMADES PETCHÉNÈGUES
NOMADES DE LA STEPPE - POLOVÈTZES
PAYS NON COLONISÉ - TRIBUS FINOISES
NOMADES
le Don
Odessa
Colonie grecque
EMPIRE BYZANTIN
CRIMÉE
CAUCASE
Rostov sur Don

droits et leurs franchises, et s'administrent elles-mêmes, au moyen de leurs « anciens » et de leur assemblée populaire, le « *vétché* », qui traitent directement soit avec le prince, soit avec son lieutenant, le « *possadnik* », accordant telle ou telle aide, contre tel ou tel secours.

Ces territoires autonomes, « *zemli* » et « *volosti* », se rattachent aux vieilles fédérations slaves qui existaient avant la création de l'Etat de Kiev. Les dynasties locales, qui, çà et là, faisaient leur apparition au moment de l'arrivée des Varègues ont toutes disparu. Il n'y a, dans toute la Russie de Kiev, d'autre maison princière que celle de saint Vladimir. Mais les particularités régionales ne pouvaient s'effacer aussi facilement. Et c'est ainsi que le territoire des Polianes devient « Terre de Kiev » proprement dite, celui des Sévérianes : la « Grande Terre de Tchernigov », à l'Ouest, la « Terre de Volynie » garde sa physionomie propre, tandis qu'au pied des Carpathes la « Galicie » se forment des éléments de plusieurs tribus. Au nord, les « *volosti* » correspondent aussi largement aux vieux territoires des tribus. La communauté de sang a définitivement cessé de jouer un rôle quelconque. Au lieu des liens de parenté, ce sont uniquement les intérêts communs, résultant du voisinage territorial, qui unissent entre eux les habitants d'une « Terre » (1).

D'autre part, le développement économique des villes a augmenté leur importance politique. Ce

(1) Voir carte N° 2.

sont elles maintenant qui se tiennent à la tête des « terres ». La plus grande cité de chacun de ces territoires devient le porte-voix attitré de toute la « *volost'* », bien que tous les habitants de cette dernière puissent, s'ils en ont les moyens, participer en égalité de droit aux délibérations de la grande ville.

Le pouvoir princier en Russie n'est donc pas le moins du monde absolu. La conception d'un pouvoir monarchique unitaire et héréditaire n'est pas encore née.

La situation dynastique est calquée sur les usages qui régissent la vie privée des populations slaves en Europe orientale : *toute* la terre russe est la propriété de *toute* la maison princière issue de saint Vladimir, comme chaque famille slave, qui occupe et cultive un lot de territoire, le possède en commun.

Le plus âgé des descendants de saint Vladimir sera assis sur le trône de Kiev, et sera en quelque sorte le premier parmi les égaux de cette communauté familiale de princes, tout comme l'aîné d'une famille préside à ses délibérations et la représente devant le monde extérieur. Pas de droit héréditaire en ligne droite, l'âge de l'individu compte seul, le frère succède au frère, pour céder ensuite la place au plus âgé parmi les neveux.

Ce système — qui s'établit en Russie au milieu du XIe siècle, après la mort de Yaroslav le Sage — prévoit le morcellement du pays entre les membres de la famille régnante et une redistribution presque continuelle des apanages, tout comme dans les communautés rurales slaves on

procède presque tous les ans à la redistribution des lotissements individuels. Le remue-ménage sera général si c'est le membre le plus âgé de la famille, le Grand Prince de Kiev, qui meurt; sa place sera prise par quelque prince d'une ligne latérale, qui se trouve, à ce moment-là, être l'aîné. En se rendant à Kiev, il cèdera l'apanage qu'il possédait à celui qui le suit de plus près par l'âge, etc.

Ce mode de gouvernement authentiquement slave maintenait la notion de l'unité de la « terre russe ». Tant qu'il fut appliqué, aucune branche de la maison princière ne pouvait prendre racine dans un territoire défini, et devenir la dynastie locale d'une partie seulement de la Russie. Tel prince qui avait reçu d'abord un apanage dans le Nord-Est lointain l'échangeait au bout de quelques années contre un territoire plus riche du Midi, pour venir finalement s'asseoir sur le trône de Kiev, amenant avec lui sa « *droujina* », ses « *boïars* » (1) et ses gens d'armes, qui, eux aussi, circulaient d'un bout du pays à l'autre. Inversement, telle ville mécontente de son maître actuel appelait un prince apanagé aux confins les plus éloignés de la Russie, mais dont le père, ayant passé autrefois dans le pays, y avait laissé un bon souvenir.

Tant que le vieux centre de la Terre Russe, Kiev, resta prospère, aucune branche princière n'eut d'intérêt à s'enfermer dans son territoire et à y faire cause à part, sauf quelques branches latérales localisées dès le début dans des terri-

(1) = nobles, courtisans.

toires éloignés qui leur ont été chichement octroyés en apanage. Tous les autres princes espéraient parvenir un jour à la possession des meilleures parties du pays et accéder au trône de Kiev.

Le système avait l'inconvénient de fomenter toutes sortes de discordes dynastiques. Les princes guerroyèrent sans relâche les uns contre les autres pour faire prévaloir leurs droits. La ruine de la partie méridionale de la Russie, à commencer par la terre de Kiev, fut le résultat inévitable des discordes qui les mirent aux prises. C'est ce que comprit l'auteur inconnu du « Dit des Compagnons d'Igor » (1) en adjurant tous les princes russes d'unir leurs forces contre les païens. Pour garder ouvertes les voies commerciales à travers la steppe, pour refouler les Nomades toujours prêts à envahir les pays russes situés à l'orée de la zone forestière, il fallait les forces réunies de toute la Russie. C'est ainsi que saint Vladimir levait déjà des troupes au Nord pour résister aux incursions des redoutables Pétchénègues, guerriers féroces de la steppe.

Au cours du XIIe siècle, les routes de la steppe deviennent de plus en plus dangereuses, les incursions des Nomades de plus en plus fréquentes. Le commerce de Kiev s'éteint, son territoire, celui de Péréaslavl, de Tchernigov se dépeuplent. Les habitants, restés sans défense du côté de la steppe, s'enfuient plus loin dans la

(1) Célèbre poème épique du XIIe siècle qui inspira l'opéra « Le Prince Igor » de Borodine.

forêt et cherchent refuge, soit au Nord-Est, dans la terre de Souzdal, en Grande Russie, soit à l'Est, dans les terres de Galicie et de Volynie.

C'est alors seulement, lorsque le vieux centre, Kiev, est déjà en pleine déchéance, que les princes qui règnent sur les parties périphériques de la Russie commencent à s'apercevoir de tous les avantages que pourrait leur assurer la possession de ces territoires s'ils la rendaient héréditaire dans leur propre lignée.

En Galicie, l'hérédité du pouvoir princier en ligne droite masculine exista de bonne heure, ces princes ayant été exclus du trône de Kiev, et apanagés une fois pour toutes à cette extrémité Sud-Ouest de la Terre Russe. Il en résulta que dans la seconde moitié du XIIe siècle, la Galicie, restée en marge des partages continuels et des guerres dynastiques, devient une des terres les plus prospères et les plus enviées.

A la même époque, dans la Volynie, voisine, s'est retranchée la branche aînée des descendants de Vladimir Monomaque, qui se sert de ce pays pour déployer les forces nécessaires dans la lutte pour Kiev.

De même, la descendance de Sviatoslav lutte encore pour Kiev en se retranchant dans sa terre de Tchernigov, déjà complètement ruinée.

Mais voilà qu'une nouvelle puissance territoriale se lève au Nord-Est de la Russie, dans le pays compris entre la Volga et l'Oka, où affluent précisément les réfugiés du Midi dévasté. La branche cadette de la Maison de Monomaque, qui y règne, commence à se désintéresser de

Kiev et à lui préférer ce pays septentrional, qui se peuple et se développe. Elle aspire à faire de la « Terre de Souzdal » un nouveau centre de puissance politique qui lui assurerait ensuite la domination de toute la Russie. En 1169, une coalition de presque tous les princes du Midi est aux prises avec le puissant Mstislav de Volynie, qui vient de s'emparer de Kiev. Les coalisés ne peuvent s'appuyer, dans cette lutte, que sur la puissance du prince de Souzdal, André Bogolioubsky. L'armée qu'il envoie à leur secours fait en effet pencher la balance. Kiev est prise, et, pour la première fois, mise à sac. Mstislav est refoulé en Volynie, tandis que le prince de Souzdal est reconnu par ses alliés comme prince de Kiev. Mais, tout en revendiquant cette primauté dans la maison des princes russes, Bogolioubsky ne se rend pas à Kiev. Il reste où il est, occupé à consolider le pays de Souzdal, la Grande Russie, nouvelle base de sa puissance.

A partir de ce moment, Kiev périclite définitivement. En 1203, la « mère des villes russes » est, pour la seconde fois, emportée de vive force et affreusement saccagée par une coalition de plusieurs princes du Midi aidés par les Nomades. Les rives du Dniepr se dépeuplent de plus en plus.

D'autre part, après la défaite de Mstislav, les princes de Volynie, suivant l'exemple du prince de Souzdal, commencent à s'installer plus fermement dans leur territoire et s'intéressent de moins en moins aux affaires de Kiev. Sous Roman, le fils de Mstislav, cette nouvelle puissance

territoriale se forme définitivement en Volynie. En 1198 il réunit enfin sous sa domination les deux plus grandes « Terres » du Sud-Ouest : la Galicie et la Volynie.

Dorénavant, deux grands organismes politiques existent en Russie : la principauté de Souzdal-Vladimir au Nord-Est, en Grande Russie; la principauté de Galicie-Volynie au Sud-Ouest, dans ce qui sera l’Ukraine Occidentale. Kiev est alors gouvernée par des princes impuissants, vaguement dépendants de l’une ou l’autre de ces principautés.

Mais la consolidation de la puissance dynastique était plus difficile à réaliser dans la région du Sud-Ouest que dans celle du Nord-Est.

Sous l’influence des voisins polonais et hongrois, et à leur exemple, le rôle politique de l’aristocratie boïare était en Galicie plus grand que dans n’importe quelle autre partie de la Russie. Le prince suzerain était obligé de lutter constamment contre cet esprit d’indépendance excessif, et il n’avait pas toujours le dessus. Les complots sanglants étaient fréquents, et les boïars n’avaient pas de scrupules à appeler les étrangers voisins, et à les faire intervenir dans leurs démêlés avec les princes, dont plusieurs furent renversés et mis à mort. Une telle situation était absolument inconcevable dans la principauté de Souzdal.

Le prince galicien Daniel, fils de Roman, parvint cependant, en 1232, à reconstituer l’héritage de son père.

Mais, cinq ans auparavant, en 1227, toutes

les armées des princes de la Russie méridionale, y compris celles de la Galicie, avait essuyé une défaite écrasante de la part d'un ennemi nouveau qui venait de faire son apparition dans la steppe : les Mongols.

Huit ans après l'avènement de Daniel, toute la Russie, le Midi comme le Nord, la Terre de Souzdal comme celle de Galicie était conquise par les Tartares.

***

L'agonie de la Russie de Kiev fut affreuse.

Dans les terres de Kiev comme à Tchernigov, en Grande-Russie comme en Galicie, les populations et leurs princes luttèrent héroïquement contre les « païens », préférant la mort à l'esclavage, avec cet esprit chevaleresque qui distinguait la vieille Russie médiévale.

Mais, jusqu'au dernier moment, les querelles princières continuèrent. Alors que les avant-gardes mongoles investissaient déjà Kiev, Daniel de Galicie disputait encore la possession de l'antique capitale aux princes de Tchernigov. L'ayant emporté, il n'eut plus que le temps d'y laisser un lieutenant, qui, aidé de toute la population, défendit la ville jusqu'à la dernière extrémité.

Plano Carpini, qui a visité le pays du Dniepr en 1245, cinq ans après le désastre, raconte qu'il était à peu près désert. La population avait été massacrée, conduite en esclavage, ou bien elle était en fuite. A Kiev même, il ne restait pas deux cents maisons habitées. Et on trouvait des ossements humains, partout, autour de la ville.

La décadence est telle que la seconde moitié du XIIIe siècle et la première moitié du XIVe ne nous ont laissé presque aucun document sur ce pays. Les ténèbres sont tellement épaisses qu'il est souvent impossible d'établir quelles lignes princières s'y maintinrent.

Le Nord-Est, la Grande Russie, elle aussi dévastée par les Tartares, continue d'accueillir une partie de la population en fuite. Même le Métropolite de toute la Russie cesse de résider à Kiev dévastée et se fixe plus loin, au Nord-Est, à Moscou, la nouvelle capitale de la Terre de Souzdal. Mais la plus grande partie de la population se retire vers le Nord-Ouest, dans la principauté de Galicie-Volynie, qui, quoique conquise, reste plus à l'abri et jouit d'un gouvernement ferme et sage.

Dans l'immense vide qui s'ouvre ainsi entre la Terre de Galicie-Volynie et la Grande Russie, un ennemi extérieur nouveau fait son apparition : les Lithuaniens, qui y pénètrent du Nord-Ouest.

La grande question historique est, dorénavant, de savoir si l'Etat de Galicie-Volynie peut se maintenir entre les Tartares, les Hongrois, les Polonais et les Lithuaniens, et continuer, au Sud-Ouest, la grande tradition russe.

Daniel de Galicie, ambitieux, instruit, courageux, chevaleresque, continue brillamment la tradition de la branche aînée de Monomaque. Après le départ du conquérant asiatique, qui n'a pas épargné ses pays héréditaires et l'a obligé passagèrement à se réfugier en Occident,

il remonte rapidement la pente, et devient un très puissant prince qui se fait respecter partout. La Galicie-Volynie se trouve, sous lui, au faîte de sa puissance.

Mais il y a de grandes différences de conception entre ces princes russes du Sud-Ouest, et ceux qui, sous le joug des Tartares, sauvegardent laborieusement le patrimoine de saint Vladimir dans le Nord-Est grand-russien.

Dès le XII[e] siècle, les princes qui commencent à s'enraciner dans le Midi se préoccupent beaucoup plus de leur honneur, de l'éclat de leurs armes, de leur prestige personnel que leurs parents du Nord-Est.

Ils sont plus civilisés et humainement plus sympathiques que ces derniers. Pourtant, leurs qualités sont historiquement une source de faiblesse, surtout dans la situation extrêmement difficile où ils se trouvent. Tout comme l'éclat de la cour de Bourgogne n'a pas eu les mêmes résultats historiques que la politique avare et terrienne des Capétiens aînés.

Le grande historien russe Serge Soloviev a fait remarquer la différence qu'il y avait dans les réactions populaires devant le joug tartare au Sud-Ouest et au Nord-Est : obligé de se rendre en vassal auprès de Batou, le khan tartare (1), Daniel y est honorablement reçu, comme l'étaient à peu près tous les princes qui se déclaraient prêts à reconnaître la suprématie du vainqueur. Or, Soloviev relève que les annalistes de la Russie du Nord se montrent satisfaits de ce traitement

(1) Petit-fils de Gengis-Khan.

relativement respectueux, tandis que ceux du Midi se plaignent amèrement : « Pire que le mal est l'honneur qui vient des Tartares ! » Daniel ne peut supporter la honte de n'être plus, malgré sa puissance, qu'un vassal du Khan mongol. Au Nord-Est, tout au contraire, préocupés de tirer les avantages directs de leur vassalité, les princes de Moscou s'inclineront pendant un siècle et demi devant la « Horde d'Or ».

Daniel de Galicie travaille sans relâche pour s'affranchir. Dans le pays dévasté par les Mongols, il fait venir des colons étrangers : Polonais, Hongrois, Juifs, Allemands. Il recherche des alliances occidentales. Il espère une croisade et traite avec le Pape Innocent IV. C'est la première ébauche de l'Union des Eglises dans la Russie méridionale. Moyennant le secours contre les Tartares, l'Eglise russe reconnaîtrait la suprématie papale, mais maintiendrait son rite oriental et sa langue liturgique slavonne. Rien de concret ne sortira de tous ces projets. Malgré la promesse du Pape, la croisade n'aura pas lieu. Daniel se consolera en recevant la couronne de « *Rex Russiae* » (Roi de Russie), des mains d'Innocent IV. Mais, par contre, les Tartares, alertés, dévasteront une fois de plus ses terres, et l'empêcheront définitivement d'élargir sa domination sur les autres pays de la Russie. Il ne restera de ses tentatives que l'immixtion de l'Occident dans les affaires de la Russie du Sud-Ouest, dont la physionomie nationale sera déjà altérée par l'afflux de colons étrangers.

Exactement à la même période, au Nord, le

Prince de Novgorod, saint Alexandre de la Néva, est aux prises avec les Suédois et les chevaliers allemands, qui, eux, sont effectivement partis en croisade... contre les Russes (1).

Tandis que le prince Daniel cherchait un appui en Europe Occidentale, le prince Alexandre de la Néva se rendait compte que, malgré leur force militaire écrasante, les Mongols étaient moins à redouter que l'Occident. Le niveau culturel des Tartares, étant en effet beaucoup plus bas que celui des Russes, excluait toute possibilité de dénationalisation de la Russie. Le danger était au contraire très grand du côté de l'Occident qui, par son évolution civilisatrice et l'appui du Catholicisme romain, présentait une réelle menace pour l'existence nationale de la Russie.

Repoussant donc ces ennemis capables d'assujettir durablement son pays, et se consolidant politiquement, par contre, sous la domination tartare, la Russie du Nord crée les éléments d'une évolution ultérieure qui fera d'elle une grande puissance et le noyau d'un Empire.

Ce rôle unificateur reste interdit au Midi qui prépare au contraire les éléments du drame qui fera de la Russie du Sud-Ouest le jouet des puissances étrangères voisines.

La puissance du Royaume de Galicie-Volynie dure encore près d'un siècle après la première invasion tartare. Entre la Pologne et la Hongrie, elle continue à jouer un certain rôle. Dans les premières années du XIVe siècle, ses princes ob-

(1) L'éclatante victoire des Russes sur les Chevaliers du Glaive, en 1242, sur les glaces du lac Tchoudov.

tiennent du Patriarche de Constantinople un Métropolite pour remplacer celui de Kiev, en fuite au Nord-Est. Ce prélat prend le nom de Métropolite de la « Russie Mineure ». C'est ainsi qu'apparaît le terme qui sera plus tard appliqué à toutes les vieilles terres russes de l'Ukraine actuelle. Mais le rôle unificateur que l'Etat de Galicie semblait être destiné à jouer dans toute la Russie est définitivement exclu. La tentative de Daniel de soumettre à son influence la Lithuanie, encore tout à fait barbare et païenne, n'eut pas de lendemain. Dans les dernières années du XIIIe siècle, une dynastie nouvelle surgit en Lithuanie et unifie toutes les tribus en un seul Etat. Aussitôt la poussée lithuanienne dans les vieux territoires russes devint irrésistible : en 1307, Polotsk tombe. En 1318, Vibebsk. Huit ans plus tard, Minsk. La vieille terre des Krivitchs, la Blanche Russie d'aujourd'hui, puis les terres de Brest et de Dorohytchine, qui dépendent de la Volynie, sont conquises l'une après l'autre par les Lithuaniens. En 1324 meurt le dernier descendant direct de Daniel. Quelques années plus tard, à la faveur des discordes fomentées par les boïars, toujours turbulents, l'Etat de Galicie cesse d'exister, transformé en champ de bataille entre la Lithuanie et la Pologne (1340). Kiev est définitivement annexée en 1362. En même temps la domination lithuanienne s'étend sur la vieille terre de Tchernigov, atteignant la frontière Nord-Est de l'Ukraine actuelle, puis la dépassant de beaucoup en direction de la Grande Russie (1).

(1) Voir carte N° 3.

Tout l'Est et le Sud du vieil Etat de Kiev se trouve englobé dans un grand Etat dont l'origine politique n'est plus russe.

*
**

A partir de ce moment, c'est sous une domination étrangère que vont se développer les groupes nationaux blanc-russien et ukrainien; mais, à vrai dire, pendant la première moitié du XIVe siècle, cette domination étrangère ne le fut presque pas.

Les princes lithuaniens n'étaient ni assez civilisés, ni assez puissants pour changer le caractère russe du pays qui devenait le leur. Tout au contraire, la Lithuanie en subissait de plus en plus l'influence, et ce fut, en somme, un grand Etat russe qui se forma sous la domination des « princes (ou rois) des Lithuaniens et des Russes », comme ils s'intitulaient eux-mêmes.

Rien ne changea avec la conquête. Il est même souvent difficile de parler d'une conquête : les populations russes et leurs princes, las de la domination tartare, et des désordres intérieurs, se donnaient souvent librement à la Lithuanie en échange de sa protection.

Nombre de vieux apanages russes restèrent donc aux princes qui les possédaient antérieurement et qui se déclarèrent prêts à reconnaître la suzeraineté lithuanienne. L'administration, le droit, les coutumes restèrent tels qu'ils étaient auparavant. Les princes lithuaniens auraient été bien gênés d'y changer quelque chose. Il n'existait même pas de langue écrite lithuanienne !

Plus tard, mariés pour la plupart à des princesses russes, ils s'assimilèrent cette civilisation. Beaucoup d'entre eux se convertirent à l'orthodoxie russe. Les autres, tout en restant païens, protégèrent la religion de leurs sujets.

L'égalité politique entre Russes et Lithuaniens affirmée par tous les « privilèges » princiers, se transformait en une prédominance nette et pour ainsi dire inévitable des Russes, plus nombreux, plus civilisés, et beaucoup plus conscients de leur nationalité.

On peut dire qu'à la fin du XIVe siècle, deux grands Etats russes sont sur le point de se former : l'Etat russo-lithuanien, qui a réuni toutes les terres actuellement blanche-russiennes et ukrainiennes, à l'exception de la Galicie, tombée aux mains de la Pologne, et l'Etat de Moscou, qui est en train d'unifier la Grande Russie.

Entre eux la lutte pour l'hégémonie définitive dans toute la Russie apparaît déjà comme inévitable, et rien ne fait penser encore que les chances du Sud-Ouest soient moindres que celles de Moscou.

Mais, à ce moment, survient un événement qui aura pour résultat l'élimination du caractère russe du jeune Etat lithuanien et la transformation de la Russie du Sud-Ouest en une nation opprimée sur son propre territoire.

Le grand prince lithuanien Yagaïlo accède au trône de Pologne par son mariage avec la reine Hedwige, fille et héritière de Louis II d'Anjou. Par l'acte signé en 1385 à Krev, il paye ce mariage et la couronne royale de Pologne, en pro-

mettant d'« incorporer » l'Etat russo-lithuanien dans le Royaume de Pologne, et de se convertir en plus au Catholicisme, lui, et toute sa famille.

L'effet politique immédiat de l'acte de Krev fut à peu près nul. L'« incorporation » ne fut pas reconnue par l'Etat russo-lithuanien, d'autant plus que les Russes avaient sous les yeux l'exemple éloquent de la Galicie, où la domination polonaise avait déjà pris le caractère de colonisation oppressive.

Quelques années après l'acte de Krev, l'union personnelle entre la Pologne et l'Etat russo-lithuanien fut rompue. Celui-ci se donna un prince particulier dans la personne de Vitovt, cousin germain de Yagaïlo, lequel continua avec la plus grande énergie la mission russe qui semblait être celle de son Etat.

Sous Vitovt, la lutte pour l'hégémonie entre la Lithuanie et Moscou bat son plein. Vitovt dépasse de beaucoup le cadre des territoires actuellement ukrainiens et blanc-russiens. Il s'empare définitivement de Smolensk, en 1405, entame, loin au Nord, les territoires de Pskov et Novgorod et intervient partout dans les affaires de la Russie du Nord, chaque fois que l'occasion s'y prête.

Mais des facteurs historiques nouveaux travaillent à présent contre l'hégémonie lithuanienne.

Aux populations russes qu'elle tache de soumettre, la puissance lithuanienne n'apparaît plus en libératrice du joug tartare, tandis que Moscou, forte enfin, groupe déjà toute la

Grande Russie pour les premières luttes libératrices. Moins de vingt ans après la première victoire éclatante de Moscou sur les Tartares (1), les armées de Vitovt subissent un véritable désastre devant ces mêmes Tartares à Vorskla en 1399. Le prestige national de Moscou s'accroît tandis que celui de la Lithuanie diminue.

Un autre fait essentiel milite en faveur de Moscou : les Grands Princes du Nord-Est ont gardé intacte la « foi russe », la foi orthodoxe commune à toutes les terres de la vieille Russie. Vitovt, lui, a été baptisé catholique en même temps que Yagaïlo. C'est donc un prince d'une religion étrangère, de la religion « *liakhe* » (polonaise) qui tâche maintenant de soumettre toute la Russie à sa domination.

Au dernier moment, toutes les terres litigieuses : Pskov, Novgorod, Ryazan, se ressaisissent. Plutôt que de se soumettre au « latin » Vitovt, elles appellent à leur secours le Grand Prince orthodoxe de Moscou. Quelques princes de Tchernigov, vassaux de la Lithuanie, passent la frontière, préférant servir un souverain authentiquement russe.

Ceci d'autant plus qu'à l'intérieur du Grand-Duché de Lithuanie qui lutte pour l'hégémonie dans toute la Russie, les forces sont loin d'être équilibrées.

La majorité russe, autrefois dominante, qui fournit encore à l'Etat la plus grande partie de ses troupes, et qui paye de son sang la débâcle de

(1) La bataille de « Koulikovo Polé » en 1380.

la Vorskla et le triomphe de Tannenberg (victoire polono-lithuano-russe qui arrête pour des siècles la poussée allemande), cette majorité russe est à présent menacée par les Lithuaniens qui se sont développés et affranchis par l'infiltration d'éléments occidentaux.

Dès la fin du XIVᵉ siècle, le Catholicisme, devenu la religion du Prince et de l'aristocratie lithuanienne, est privilégié par rapport à l'orthodoxie russe. Les enfants issus de mariages mixtes doivent être catholiques. Les nobles embrassent cette religion pour jouir de plus d'influence à la Cour.

Et, tout en se disputant le premier rôle dans leur Etat commun, Lithuaniens et Russes doivent encore s'opposer à toute tentative d'incorporer leur Etat dans la Pologne. Là-dessus, ils sont tous d'accord. Ils veillent jalousement au maintien de l'intégrité du Grand-Duché et de son indépendance. Malgré l'existence d'un Souverain commun, ils s'attachent comme par le passé à employer le russe comme seule langue d'Etat, et saisissent toutes les occasions pour rompre l'union personnelle avec la Pologne qui, pour maintenir l'union avec le Grand-Duché, est obligée chaque fois de se donner pour Roi le Prince qui règne déjà en Lithuanie.

Les terres actuellement ukrainiennes et blanc-russiennes forment toujours une seule entité nationale, qui porte toujours le même nom : tous les actes officiels parlent de la Russie (*Rous'*), de la terre russe, du peuple russe, de la religion russe. Des confins méridionaux de l'Ukraine jus-

qu'à la Dvina, un seul peuple russe lutte au sein du Grand-Duché de Lithuanie pour le maintien de son caractère national, de sa foi et de sa langue.

Est-ce à dire, comme on le prétend parfois, que, dans l'idée de ces populations, la « Russie » n'était plus que les terres du Grand-Duché, et qu'elles ne considéraient plus la « Moscovie » comme « Pays Russe »?

Le contraire est vrai : la chronique russo-lithuanienne raconte qu'en 1401 une « grande frayeur a régné dans *la Terre russe : Moscou et Smolensk ont brûlé* ».

Inversement, le Grand Prince de Moscou donne déjà nettement à entendre que la Russie du Nord-Est et celle qui se trouve sous la domination lithuanienne, c'est en somme tout un : « Il ne peut pas y avoir de paix durable entre le Grand Prince (de Moscou) et celui de Lithuanie » — portait une instruction aux ambassadeurs envoyés de Moscou en Crimée à la fin du XVe siècle — « le Grand Prince veut avoir tout son patrimoine, toute la terre russe ».

En 1493, Ivan III commença à s'intituler : « Souverain de toute la Russie ». Les grands princes de Lithuanie se refusèrent longtemps à reconnaître ce titre, qui commença à revêtir un caractère singulièrement réaliste à mesure que la situation se tendait dans le Grand-Duché.

Les souvenirs historiques mis à part, la communauté de la « religion russe » était tout à l'avantage du Grand-Prince de Moscou. Ivan III écrivait au Grand-Prince de Lithuanie : « Tu fais

violence aux princes russes et à toute la Russie, qui est de foi grecque, en les obligeant d'accepter la foi romaine. Sous tes aïeux il n'y a pas eu de telle affliction. Comment puis-je voir avec indifférence le sort réservé à l'Orthodoxie ? ».

Le mouvement qui entraînait vers Moscou les princes russes limitrophes, vassaux de la Lithuanie, s'accentua de plus en plus. Redoutant les persécutions contre la foi russe, la principauté de Tchernigov se donna à Moscou dans les dernières années du XVe siècle. La fidélité à l'orthodoxie grecque des princes et de la population russe du Grand-Duché de Lithuanie déterminera la destinée de l'Ukraine et la liera à la Russie en faisant d'elle un refuge de la foi russe.

Ici, il est nécessaire d'insister sur le rôle très important qu'a joué la question religieuse dans la lutte engagée entre les deux Grand-Duchés.

En 1437 arriva à Moscou, de Constantinople, le Métropolite Isidore, homme extrêmement instruit et estimé du Pape Eugène IV. Après avoir visité Moscou la même année il quitta la Russie pour se rendre à Ferrare, afin de participer au Concile eucuménique qui allait traiter de l'union de l'Eglise orthodoxe et de l'Eglise catholique romaine. Le 6 juillet 1439, à Florence, malgré la résistance du clergé byzantin, l'Union des deux Eglises fut faite. Isidore se rangea parmi les partisans les plus fervents de l'Union et reçut la dignité de Cardinal, pour son action pro-catholique; immédiatement après il se rendit à Kiev, où il fut accueilli comme le Métropolite de toute la Russie. De là, il partit pour Moscou, porteur

d'un message du Pape au Grand-Prince Vassili. Le Grand-Prince ne reçut pas Isodore, le proclama « tueur d'âmes » et « hérétique », et le jeta en prison. Il se sauva pour mourir à Rome en 1463. Ainsi échoua cette tentative de soumettre l'Eglise russe à la domination papale.

Tandis que Moscou nommait Métropolite l'évêque de Riazan, Joannès (prélat d'origine russe), Rome nomma à Kiev un autre Métropolite : Grégoire le Bulgare, disciple d'Isidore, partisan de l'union de Florence. Certains documents nous indiquent que le Grand-Prince de Moscou fut de nouveau pressenti pour reconnaître l'évêque de Kiev comme le Métropolite de toute la Russie. Mais il maintint l'indépendance de l'Eglise de Moscou et refusa la soumission. A Kiev même, la résistance du clergé subalterne fut si forte contre Grégoire qu'il dut quitter la capitale en 1472, et s'installa à Vilno où il fut investi du titre d'évêque de Lithuanie.

Après la mort de Joannès (1461) la Métropole de toute la Russie, restée indépendante de Rome, se divisa officiellement en deux : « l'Eglise métropolitaine de Moscou et de toute la Russie », dont les Métropolites, résidant à Moscou, étaient choisis parmi le Clergé russe, et « l'Eglise métropolitaine de Kiev et de toute la Russie », dont les Métropolites, désignés par le Patriarche de Constantinople, résidaient à Kiev, recevant leur sacre à Vilno.

La Métropole de Kiev est une héritière directe de l'Eglise byzantine et de tout son inestimable bagage théologique, scientifique et culturel qui

lui sert d'arme redoutable contre le Catholicisme avec lequel elle est en lutte permanente.

Par contre, l'Eglise moscovite, abandonnée à elle-même, encore à demi barbare, avec son clergé austère et monacal, mais ignorant, s'appuie entièrement sur l'autorité puissante des Grands-Princes de Moscou. C'est seulement plus tard que, forte de la puissance de l'Etat moscovite, elle réussit à attirer vers elle les théologiens savants de Kiev, et ainsi, peu à peu, à élever son niveau spirituel. L'influence croissante de Kiev déterminera dans l'avenir les transformations radicales que subira l'Eglise orthodoxe russe au courant des XVI[e] et XVII[e] siècles.

L'existence parallèle des deux Eglises ne dura pas après la chute de Constantinople (1453), qui fut le point culminant dans le développement de l'Eglise orthodoxe dans un cadre purement russe. Le Grand-Prince orthodoxe de Moscou se posa délibérément en protecteur de la foi russe dans les terres russo-lithuaniennes, menacées de plus en plus par la pénétration latine, pénétration qui s'accentuait à mesure que se polonisait la dynastie des Jaguellons.

Au début du XVI[e] siècle eut lieu une tentative hardie de renverser la situation dans le Grand-Duché Russo-Lithuanien et de faire reprendre le dessus à l'élément russe. En 1507, à la mort du grand prince Alexandre de Lithuanie, le prince Glinsky tenta d'arracher à la Lithuanie toutes les terres russes. Selon les sources polonaises, l'insurrection, certainement appuyée par Moscou, visait à la restauration de la « vieille monarchie

kiévienne ». La tentative échoua, et Glinsky dut se réfugier à Moscou.

Mais, dès cette époque, l'idée de rompre les liens avec la Pologne en donnant le trône de l'Etat russo-lithuanien au Grand-Prince de Moscou existait déjà.

Au cours du XVIe siècle, la pression polonaise s'accentua. A chaque occasion favorable, les Polonais voulaient réaliser la vieille promesse de Yagaïlo : « Incorporation » pure et simple de l'Etat russo-lithuanien à la Pologne.

Mais le côté adverse tenait bon. La Diète du Grand-Duché protestait solennellement contre la propagande polonaise qui tendait à dénigrer le caractère souverain de l'Etat russo-lithuanien. En 1566, le « deuxième statut lithuanien », juré par Sigismond II, reconnaissait une fois de plus cette souveraineté, et promettait la sauvegarde de toutes les coutumes du Grand-Duché. Néanmoins le nonce du Saint Siège en Pologne, Commendone, écrivait, en 1564, que toute la population de Kiev espérait, à cause de la religion, qu'après la mort de Sigismond II, le trône de l'Etat russo-lithuanien serait attribué au Tsar de Moscou, gardien de la foi russe.

Poussé par les seigneurs polonais, le dernier Jaguellon (descendant de Yaguaïlo), frappa, en 1569, le grand coup. La Diète commune du Royaume de Pologne et de l'Etat russo-lithuanien, convoquée à Lioublin, devait prononcer, enfin, l'« incorporation » !

La Lithuanie essaya de résister. Engagée dans une guerre extrêmement difficile avec Moscou,

et ravagée au Sud par les Tartares de Crimée, elle ne se laissa pas intimider. La Diète du Grand-Duché quitta même Lioublin.

Sigismond II prononça alors la séparation de tous les territoires russes méridionaux de la Lithuanie, et leur rattachement à la Pologne.

L'Etat russo-lithuanien s'apprêta à entrer en guerre contre la Pologne. Mais il n'en eut pas les moyens. Et la Diète dut finalement s'incliner.

Amputée de la moitié de son territoire, la Lithuanie garda une certaine autonomie au sein du nouvel Etat unifié, et maintint la Blanche-Russie dans ce cadre autonome (1).

Les terres de Dorohitchine, de Volynie, de Podolie, de Kiev, les parties lithuaniennes de la Terre de Tchernigov rejoignaient la Galicie sous la domination polonaise immédiate. Ceci sous le nom de « Principauté de Kiev » selon les termes mêmes du décret royal.

L'ensemble de ces terres russes qui, après l'acte de 1569, se sont trouvées sous la domination polonaise, c'est l'Ukraine qui, pourtant, à cette époque, continua à s'appeler la Russie.

Le décret même, promulgué par le Roi au sujet de ce rattachement des terres russes à la Pologne, en fait foi : « les terres *russes* et la Principauté de Kiev, avec tous ses habitants et toutes ses terres, nous les libérons pour l'éternité de toute dépendance du Grand-Duché de Lithuanie, et les réunissons avec le Royaume de Pologne, comme d'égaux à égaux, comme les

(1) Voir carte N° 3.


ÉTAT RUSSO-LITHUANIEN AUX XIV-XV SIÈCLES
CARTE SCHÉMATIQUE
LÉGENDE
Frontière de l'État Russo-Lithuanien sous Vitovt (fin XIV s.).
Provinces de l'État Russo-Lithuanien dans lesquelles le pouvoir n'a pas été définitivement établi.
Frontière de l'État Russo-Lithuanien (Gd Duché de Lithuanie) après l'Union avec la Pologne (traité de Lioublin en 1569).
Frontière de l'État Lithuanien actuel.
Frontière entre l'État de Moscou et le Grand Duché de Lithuanie sous Ivan III (fin XV s.).
Frontière de l'Ukraine suivt l'exposé du Chap. 1.
RÉPUBLIQUE DU GRAND NOVGOROD
Novgorod
Moscou
ÉTAT DE MOSCOU
Riga
Memel
LITHUANIE
Kovno (Kaunas)
Vilno
Smolensk
Minsk
Gdansk (Dantzig)
ORDRE TEUTONIQUE
ÉTAT RUSSO-LITHUANIEN
SAINT EMPIRE GERMANIQUE
Varsovie
Tchernigov
Lioublin
Vladimir Volynsk
Kiev
Pereiaslav
Le Dniepr
ROYAUME DE POLOGNE
Halitch
Rapides
TARTARES DE CRIMÉE
HONGRIE
MOLDAVIE
CRIMÉE

fidèles et inséparables membres de notre propre corps, et promettons solennellement de donner les avancements et la dignité de sénateurs à tous les hommes, aussi bien de la foi romaine que de la foi *russe* ».

Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'à la suite de cette proclamation tolérante la rivalité des deux Eglises parut s'atténuer provisoirement, surtout sous Stephan Batory, le successeur de Sigismond II.

Cette situation ne dura pas longtemps : dès la fin du XVIe siècle, la Pologne se transforma en une sorte de République aristocratique. A côté des grands seigneurs, dont la puissance était depuis longtemps établie, s'éleva la « *szlachta* » (petite noblesse), qui jouit bientôt d'une influence politique chaque jour accrue. Ces deux éléments formèrent à eux seuls la « *Rzecz Pospolita* » (1), cette étrange « République polonaise » où toutes autres classes étaient exclues de la participation à la direction de l'Etat.

De là, deux conséquences pour les terres russes annéxées par la Pologne : 1° la dénationalisation de leur noblesse autochtone qui s'assimilait aux Polonais pour pouvoir jouir de tous les privilèges politiques; 2° l'asservissement du bas peuple, privé de ses couches nationales supérieures, et restant absolument sans défense dans cet Etat qui n'existait que par les nobles et pour les nobles.

Cette situation, qui était celle de la Galicie

(1) Traduction en polonais de « Res publica » = république.

rattachée à la Pologne depuis deux siècles, ne pouvait que s'implanter dans tout le pays russe annexé par l'acte de 1569. Dans tous les territoires, depuis longtemps prospères et peuplés de la Volynie et de la Kiévie septentrionale, les nobles se répandent en masse et se font investir de terres par le Pouvoir Royal, dont l'autorité est liée aux satisfactions accordées à la noblesse. Les nobles, polonais ou russes, petits et grands, deviennent maîtres illimités des corps et des biens de leurs sujets.

La première réaction du paysan fut de partir à la recherche de territoires nouveaux à l'abri de la puissance et de l'arbitraire des « *pan's* » (1).

La seconde moitié du XVIe siècle est une époque d'activité colonisatrice intense. C'est le reflux de la population dans les vieilles terres du Sud-Est de l'Etat de Kiev restées plus ou moins désertes depuis la débâcle tartare au XIIIe siècle. Plutôt que d'endurer le servage, le paysan russe, immigré en Galicie et en Volynie il y a trois cents ans, retrouve l'ancien chemin de l'Est, affronte le danger tartare encore existant, et repeuple les terres qui furent jadis le berceau de la Russie tout entière.

Vaguement protégé par les « cordons » militaires de l'Etat polonais, ce pays, qui commence aux portes de Kiev et s'étend vers le Sud et vers l'Est, apparaît à cette époque comme très éloigné, à peine pacifié, et situé sur les confins, les extrêmes limites de la Chrétienté. Aussi lui don-

(1) Seigneur, en polonais; s'emploie aujourd'hui dans le sens de Monsieur.

na-t-on le nom russe que, depuis le XIe siècle, on attachait à toute province frontalière : « terre de l'extrémité », « marche », « *Oukraïna* », « Ukraine » comme on dira plus tard en Occident. Ni la Galicie, ni la Volynie, ni le Nord de la Kiévie ne sont l'« Ukraine », dans le sens propre du mot. Dès la fin du XVIe siècle, on applique ce nom exclusivement au pays frontalier, qui, sur le moyen Dniepr et plus loin vers l'Est, borne les confins de la steppe tartare, « la steppe sauvage », le « *Dikoïé Polé* » (1) comme on disait à Moscou.

Mais, à mesure que le colon russe s'avance vers l'Est, dans les territoires appartenant aux palatinats polonais de Bratzlav, de Kiev et de Tchernigov, le noble le suit. Le servage, lui aussi, progresse vers l'Est, s'étendant à tout le territoire placé sous la souveraineté de l'Etat polonais.

Alors la colonisation russe s'aventure au delà des « cordons » polonais, au delà des dernières forêts protectrices, dans la steppe totale, jusque-là domaine des Nomades.

Aucune vie policée n'y est encore possible. Les Russes qui s'y hasardent cessent d'être des agriculteurs paisibles. Ils commencent, eux aussi, à vivre de guerre et de butin. Ils se retranchent dans les petites îles que forment les bras du Dniepr au delà des rapides, dans l'île de Khortitza particulièrement. (Suivant certains documents, les fuyards trouvèrent dans ces îles des petites

(1) Littéralement : le champ sauvage, la steppe sauvage.

communautés de guerriers venus du Nord du Caucase, du pays des Tcherkesses ou Circasiens — petit peuple montagnard qui embrassa le christianisme et de son côté, avait fui les persécutions des Musulmans. Moscou a dénommé ces Caucasiens des « *Tcherkasses* », d'où probablement provient le nom de la ville de Tcherkassy, sur le Dniepr moyen, et de Novotcherkask, à l'embouchure du Don. Il est curieux de remarquer que chez beaucoup de descendants des Cosaques Zaporogues, on trouve encore le type nettement caucasien.)

Les fuyards vivent là en communauté guerrière, sans autres lois, sans autre discipline que celles de la guerre. Ils en partent pour piller les côtes musulmanes, turques ou tartares de la mer Noire, toujours prêts à toutes les aventures et à tous les dangers. Ils se donnent eux-mêmes un nom emprunté, lui aussi, aux Tartares : Cosaques.

Dans cette existence rude, pleine de violences et de combats, un sentiment domine : la conscience d'être chrétiens, une conscience de Croisés qui défendent sans relâche contre les infidèles le repos de la Chrétienté.

Certes, les Chrétiens auront parfois à se plaindre des Cosaques tout autant que des Tartares. Mais c'est là un maléfice du diable qui induit les hommes au péché. La raison d'être de l'« Armée des Cosaques », c'est la défense de la religion chrétienne. Son idéologie est là. (Il est curieux de noter que les premiers organisateurs des Cosaques en tant que communauté militaire

furent deux seigneurs, le premier d'origine russe, le second d'origine polonaise : Dachkovitch et Lanckoronski. Ces deux aventuriers trouvèrent dans le milieu des Cosaques, dont ils exploitèrent la haine contre l'infidèle, un moyen sûr de réaliser leurs ambitions personnelles.) La vie guerrière et indépendante de l'Armée Cosaque lui donna cet esprit de liberté politique, cette conscience de caste, de chevalerie, qui la rendit toujours extrêmement rebelle à l'égard de ses maîtres, polonais, moscovites ou tartares.

Toutes les communautés cosaques se dénommaient d'après la position géographique de leurs principaux retranchements. En Grande Russie, sur les confins de l'Etat de Moscou, il y eut par exemple une puissante communauté militaire : celle des Cosaques du Don, qui ressemblait à s'y méprendre aux Cosaques ukrainiens, et vivait avec eux comme « frères et sœurs », suivant l'expression de l'époque. Ces derniers fondèrent leurs assises, la « *Zaporojska Sitch* », derrière les rapides (en russe « *za porogami* ») d'où leur nom de : Cosaques Zaporogues.

Les Cosaques sont une préoccupation continuelle pour l'Etat polonais. Sujets extrêmement turbulents, ils se sont dérobés aux obligations normales des « *khlopy* » (serfs). Ils sont pourtant à ménager en tant que force militaire, auxiliaires fort utiles dans les luttes difficiles contre le Grand Turc et ses vassaux, les Tartares de Crimée. La Pologne a tout intérêt à s'accorder avec ces impitoyables guerriers, parfois gênants (dès que le Royaume fait la paix avec les infi-

dèles car, eux, ne reconnaissent ni paix, ni trève), mais bons à garder en réserve le cas échéant. Aussi les Polonais s'efforcent-ils de les discipliner et les accommoder au service de l'Etat, leur accordant en échange une certaine autonomie et certains privilèges.

Le nombre des Zaporogues, proprement dit, n'est pas très élevé : quelques dizaines de mille tout au plus. Mais il y a l'énorme masse des paysans qui peuplent l'Ukraine au deçà des limites officielles de l'Etat polonais. Mi-agriculteurs, mi-soldats, toujours sur le qui-vive, ils ne s'installent pas définitivement dans la « steppe sauvage », mais de temps à autre se mêlent volontiers aux Zaporogues pour une incursion qui leur profitera, puis rentrent chez eux jusqu'à la prochaine occasion.

Aussi, dans cette terre limite, sans frontières bien précisées, la distinction entre le paysan corvéable qui habite le territoire de l'Etat et l'homme libre, le Cosaque, qui s'en va en Tartarie, reste d'autant plus confuse que le paysan a tout intérêt à se dire Cosaque pour échapper à la corvée. Le gouvernement polonais doit lutter continuellement contre cette tendance, sans jamais pouvoir la supprimer.

Le gouvernement de Moscou se trouve vis-à-vis de ses Cosaques dans une situation à peu près analogue. Lui aussi tâche de les utiliser comme force militaire, tout en les tenant soigneusement à l'écart des affaires intérieures de l'Etat. Mais, en fin de compte, il parvient généralement à canaliser ces énergies excessives, parce qu'entre

lui et les Cosaques il n'y aura jamais d'opposition autre que sociale. Dans le Royaume de Pologne au contraire, la question cosaque prend toute son acuité du fait qu'elle devient la lutte mortelle entre deux grands peuples : Russes contre Polonais, deux grandes religions : Orthodoxie contre Catholicisme.

Après l'interrègne qui suivit l'extinction de la maison des Jaguellons et le court intermezzo du roi Henri de Valois (Henri III de France), le règne de Stéphan Batory (1575-1586) premier roi élu de Pologne, semblait de bonne augure, comme nous l'avons déjà fait remarquer, pour la cohabitation paisible des deux peuples, basée en premier lieu sur la tolérance religieuse.

Engagé dans une guerre difficile avec Moscou, Bâtory avait grand besoin de la loyauté de tous ses sujets, quels qu'ils fussent. Aussi une certaine égalité de droits entre Russes et Polonais, orthodoxes et catholiques, devint forcément le principe essentiel de sa politique. Bien que le clergé romain restât encore favorisé, l'élément national russe ne fut en général frappé d'aucune mesure d'exception.

Cette politique compréhensive et tolérante n'eut pas de lendemain. Dès l'avènement de Sigismond III (1587), moins de vingt ans après le rattachement de la Russie méridionale à la Couronne, la contre-réforme l'emporta définitivement en Pologne. Dès lors les pays russes eurent à subir l'assaut d'un polonisme militant qui s'identifiait avec l'Eglise latine. Les excès que se permettaient déjà antérieurement les autorités

locales devinrent la politique du Roi lui-même.

Dès 1585 les nobles russes, réunis à la Diète de Varsovie, écrivaient au Métropolite de Kiev : « Force malheur est arrivé dans notre religion : fermeture des saintes églises, défense de sonner, les popes sont traînés de devant les autels comme des malfaiteurs, défense aux laïcs de prier dans les églises. Pareille violence ne se faisait même pas sous les rois païens... Il y a pire, on brise les saintes croix, on enlève les cloches, on les met à la disposition des Juifs... On transforme nos églises en celles des Jésuites, les biens de l'Eglise de Dieu passent aux Catholiques. »

Cependant, le droit en vigueur ne permettait pas de s'attaquer ouvertement à l'élément russe comme tel, organisé dans son Eglise et jouissant de garanties patentes.

Le but de la contre-réforme polonaise fut donc de latiniser peu à peu la population russe qui vivait en Pologne et en Lithuanie, ce qui équivaudrait à la fondre dans l'élément polonais. Le célèbre jésuite polonais Pierre Skarga eut le premier l'idée qu'avant d'en venir à une latinisation totale des Russes, il fallait les amener d'abord à reconnaître la suprématie de Rome, tout en leur laissant leur rite national. Il peut être considéré comme l'inspirateur de l'Eglise dite « uniate ».

A cette époque, la lutte soutenue pour la sauvegarde de l'Eglise nationale le fut presque exclusivement par les laïcs, le clergé et la discipline ecclésiastique russes, dans les anciennes terres de l'Etat russo-lithuanien étant en décadence.

Le prince Constantin Ostrojsky, le plus puis-

sant des seigneurs russes, considéré comme le « chef de l'orthodoxie et du peuple russe », se dépensa toute sa vie à propager l'instruction parmi le peuple, à fonder des écoles, à éditer des livres en langue vulgaire russe et slavonne. C'est dans ses terres, à Ostrog, que fut fondée la première imprimerie en Russie du Sud-Ouest, destinée à jouer un rôle immense dans les luttes qui suivirent.

D'autre part, les bourgeois russes s'organisaient en « confréries » qui exigeaient de leurs membres la pratique des vertus chrétiennes, la fondation et le soutien d'œuvres de charité, ainsi que la propagation de l'instruction. Ces confréries eurent bientôt leurs propres écoles et s'approprièrent même un droit de regard sur les questions de discipline ecclésiastique, ce qui provoqua maint conflit avec l'épiscopat.

Malgré ces efforts, les difficultés devinrent telles que l'épiscopat russe, pour échapper aux persécutions polonaises et rétablir l'ordre dans les affaires de l'Eglise, eut l'idée de reconnaître la suprématie du Pontife romain tout en maintenant le rite national au sein de l'unité catholique.

L'union des deux Eglises fut proclamée à Rome en 1596 et au concile local de Brest-Litovsk l'année suivante.

Néanmoins cette union se heurta à l'opposition résolue du peuple russe en Pologne et en Lithuanie. Le prince Ostrojsky, qui était lui-même partisan de la réconciliation des Eglises, devint le pilier de cette résistance.

En effet, dans la pensée du Prince lorsqu'il écrivait le 21 juin 1593 à l'évêque Potiy : « Je suis prêt à m'employer pour l'union des Eglises », cette union aurait dû être une réconciliation définitive entre Rome et l'Eglise d'Orient tout entière, le retour à l'état primitif de l'Eglise indivisible. Il insistait particulièrement sur la nécessité de s'entendre préalablement avec le Grand-Prince de Moscou et le clergé de sa terre » — avec, comme il disait, « nos coreligionnaires ».

Or, l'union telle qu'elle fut réalisée en 1596 (parce qu'elle ne touchait que la Russie polono-lithuanienne) rompait les liens du peuple russe avec le reste du monde orthodoxe, et, l'isolant, devait fatalement le mettre à la merci des Polonais et du clergé latin; ce n'était qu'une savante combinaison politique de quelques membres éminents du Haut Clergé orthodoxe qui avaient agi à l'insu du peuple, et, finalement, contre lui.

Elle ne fut donc pas reconnue par le gros des fidèles.

Mais, du point de vue des autorités polonaises, l'union était acquise, faite. Sur tout le territoire de l'Etat polono-lithuanien le Gouvernement ne reconnaissait plus l'existence de l'Eglise russe non-unie, s'opposait à la nomination d'évêques autres qu'uniates, et recourait à la force publique pour détruire le « schisme ».

Dès lors la lutte était ouverte; elle fut extrêmement violente dès le début :

Les Russes non-unis redoublèrent d'effort pour

instruire le peuple dans sa propre langue. Il y eut toute une floraison de littérature polémique en langue vulgaire, plus compréhensible aux masses populaires que le vieux slavon. La noblesse fléchissant et se polonisant de plus en plus, les « confréries » devinrent les véritables centres de résistance.

Les autorités, par contre, fermaient les églises orthodoxes et supprimaient les écoles et les imprimeries lorsqu'elles n'étaient pas protégées par quelque seigneur puissant.

On en arriva aux pires excès. Voici ce qu'écrivait, le 12 mars 1622, après une expérience de vingt-cinq ans, le grand homme d'Etat polonais Sapieha à l'évêque uniate Kuncewicz : « Il est certain que moi-même je me suis employé pour l'Union et je crois qu'il serait déraisonnable de l'abandonner. Mais jamais l'idée ne m'est venue que vous tenteriez de la réaliser par de tels procédés de violence... Aux Diètes, il ne nous manque pas de plaintes de toute l'Ukraine et de toute la Russie... Vous dites qu'il vous est permis de noyer, de massacrer les non-unis; non! car les commandements de Dieu exècrent la vengeance, et vous n'en êtes pas exempts. Vous écrivez qu'aux Diètes on dénigre non seulement l'Union, mais tout le clergé catholique romain. Mais qui en est la cause? Quand vous faites violence aux consciences humaines, quand vous fermez les églises pour que les gens périssent sans rites chrétiens, sans sainte oraison, comme des infidèles, vous vous passez de nous (le pouvoir public); mais quand le peuple s'agite à cause de

ces vilenies et qu'il faut le dompter, alors c'est avec nous qu'on bouche les trous...

« Vous avez transformé les brebis en boucs, vous attirez le danger sur l'Etat et peut-être même la perte de nous tous, catholiques... Si le Saint Père savait quels désordres ont lieu dans notre Etat à cause de votre Union, il aurait certainement commandé le contraire de ce que vous faites. »

Les luttes nationales et religieuses se mêlaient intimement au mécontentement social des masses populaires russes, doublement opprimées en tant que paysans et en tant que schismatiques. C'est ainsi que la force condensée et armée aux extrêmes limites de l'Ukraine, les Cosaques, commencent à prendre toute leur importance. Issue du bas peuple, les Zaporogues sont tout naturellement pour la foi populaire, et contre l'oppression religieuse et sociale qui les a fait fuir dans la steppe sauvage. S'étant toujours considérés comme des espèces de croisés qui combattent pour la foi, ils crurent maintenant de leur devoir de défendre leur Eglise opprimée.

Une première insurrection cosaque, appuyée par les paysans ukrainiens, éclata dans les années mêmes où se fit l'Union. Elle finit par un désastre et la mort de ses principaux meneurs.

Mais la révolte persista : les Cosaques appuient et protègent de toute leur puissance la hiérarchie ecclésiastique non-unie qui se réinstalle, d'abord clandestinement, à Kiev. Le roi Ladislas IV, fils et successeur de Sigismond III, qui a des vues beaucoup plus larges que son père,

tâche de normaliser la situation en légalisant le clergé non-uni. Mais les choses en sont déjà trop loin. D'ailleurs le pouvoir royal, devenu presque illusoire, ne parvient plus à arrêter les excès des fonctionnaires, de la noblesse et du clergé polonais. Les troubles continuent donc. Un nombre toujours plus important de paysans ukrainiens veut s'affranchir en se faisant reconnaître la qualité de Cosaques.

En 1628, c'est la grande insurrection de Taras Triasilo, qui force les Polonais à de larges concessions. Puis en 1637, 1638, 1639 les Zaporogues et les paysans s'insurgent de nouveau. Après une lutte désespérée, l'insurrection fut cette fois réprimée avec la plus grande rigueur. Ses chefs cherchèrent refuge à Moscou.

A mesure que s'affirmait la persécution polonaise, le peuple de la Russie occidentale et méridionale s'orientait naturellement de plus en plus vers Moscou, surtout lorsque cette dernière eut réussi à maintenir son existence nationale, menacée au début du XVIIe siècle par l'invasion polonaise et la Grande *Smouta* - *Smoutnoïé vrémia* » = « le Temps des troubles » (1), précédant l'instauration de la dynastie des Romanov en 1613. En 1625, le nouveau métropolite non-uni de Kiev, Job Borestsky, envoya l'évêque de Luck, Issac, dire à Moscou : « Nous voulons être sous la puissance du Tsar. Si les Polonais marchent contre nous, nous n'aurons d'autre refuge que la grâce du Tsar », mais Moscou était en-

(1) La période entre la mort de Boris Godounov et l'élection du tsar Michel Romanov (1605-1613).

core beaucoup trop faible pour intervenir en Russie occidentale.

Après la défaite de l'insurrection de 1639, l'Armée Zaporogue fut soumise à un commissaire nommé par le gouvernement polonais. « Les Polonais cuisaient les enfants des cosaques dans de l'eau bouillante et coupaient les seins à leurs femmes », dit un chroniqueur cosaque de l'époque.

Moins de dix ans après la défaite de 1639, les Zaporogues et toute l'Ukraine s'insurgeaient de nouveau, ayant à leur tête Bogdan Khmelnitsky.

La situation en Ukraine était telle que dès le mois de février 1648, le commandant en chef des troupes polonaises Potocki considérait l'insurrection comme imminente. Les troupes polonaises avaient pénétré en Ukraine pour maintenir l'ordre. Mais en vain. Les Zaporogues anéantirent ses avant-gardes à Joltyé-Vody, puis le gros de l'armée polonaise à Korsoun'. Ce fut le signal du soulèvement général de toute l'Ukraine. Partout le peuple massacrait les seigneurs polonais et les juifs, principaux bénéficiaires du régime économique, mettait en fuite les prêtres latins et unis, brûlait les églises catholiques. Les paysans affluaient en masse dans les rangs de l'armée de Khmelnitsky. Au dire des contemporains, il n'y avait pas de famille paysanne dont quelque membre ne servît dans l'armée. Souvent tous les hommes avaient pris les armes, « à l'exception d'un seul qui devait garder la maison ». La débâcle d'une nouvelle armée polonaise à Pilavtsi donna à Khmelnitsky la Volynie, la

Podolie, lui ouvrit le chemin de la Galicie et du pays de Kholm. Kiev le reçut en triomphateur. Il se trouva à la tête d'un grand pays, — « inopinément », comme il le disait lui-même, — de toutes les terres russes de la Couronne de Pologne, qui venaient de rompre avec elle en renversant tout l'ordre politique, social et religieux.

Les résultats ayant de beaucoup dépassé les objectifs envisagés, les chefs cosaques se trouvèrent en face d'une situation absolument nouvelle qu'ils eurent quelque peine à concevoir et à maîtriser.

Résumons brièvement les principaux facteurs qui firent le succès éclatant de l'insurrection, et qui allaient influencer le développement ultérieur du pays.

Au début, pour les Zaporogues, il s'agissait de rétablir leurs droits et franchises abolis après l'écrasement des insurrections précédentes, et de les augmenter si possible. Ils luttaient en somme pour conquérir les droits dont jouissait la « *szlachta* » (petite noblesse). Pour Khmelnitsky, qui, par ses origines, était lui-même lié à la petite noblesse, l'affaire avait commencé comme une simple querelle avec un noble polonais, qui l'avait spolié en profitant de sa situation privilégiée vis-à-vis d'un cosaque. Au reste les chefs cosaques, en luttant pour leurs propres privilèges, partageaient en somme le point de vue polonais : « les cosaques doivent être des cosaques et les paysans doivent être des paysans ».

L'insurrection vainquit grâce au soulève-

ment de la masse paysanne. C'est elle qui vint grossir l'Armée Cosaque et pour les paysans il n'était plus question de retomber dans l'ancien asservissement. Dès lors, les chefs cosaques devaient compter avec leurs propres troupes, et, par conséquent, avec le bas peuple. « Je ne trahirai pas le bas peuple », disait Khmelnitsky aux commissaires polonais envoyés pour négocier après la bataille de Pilavtsi : « après avoir écrasé les paysans, vous marcherez contre les cosaques ».

Le trait d'union entre les chefs cosaques et les masses populaires était traditionnellement le même : « la foi russe de l'obédience grecque ». Comme dans toutes les insurrections précédentes, le but de guerre était l'affranchissement de l'Eglise russe non-unie. Et les chefs, sortant de leurs intérêts spécifiquement cosaques, et parlant pour « tout le peuple russe », exigèrent l'abolition totale de l'Union, l'égalité de droit pour le clergé orthodoxe, l'exclusion dans tous les pays russes des fonctionnaires autres qu'orthodoxes.

Le soulèvement revêtait ainsi un caractère national. Placé effectivement à la tête des pays russes, Khmelnitsky ne pouvait plus être le chef d'une fraction seulement du peuple russe, dont on le nommait déjà le maître, le « *vlastelin* » (1). Presque malgré lui, il commençait à faire figure de Souverain et à entrevoir quelque chose comme un Etat russe constitué par toutes les

(1) Traduction littéraire : le potentat, celui qui exerce le pouvoir.

« terres russes » ci-devant polono-lithuaniennes, l’Ukraine, et, peut-être, la Blanche-Russie. Il pouvait dire : « Je délivrerai tout le peuple russe du joug polonais. » L’insurrection de Khmelnistky eut une très grande répercussion en Europe : Cromwell lui proposa de se joindre à lui pour la guerre Sainte contre le Catholicisme. De son côté le diplomate français contemporain de Khmelnitsky, Pierre Chevalier, l’appelait « le Cromwell russe ».

De toute façon la domination polonaise sur l’Ukraine avait vécu. L’ancien ordre de choses ne pouvait plus être restauré. C’est ce que démontra bien le traité de Zborov, qui mit passagèrement fin aux hostilités. Les Polonais avaient cédé à toutes les exigences des vainqueurs : augmentation du nombre des cosaques « enregistrés » jusqu’à 40.000; défense aux troupes polonaises de pénétrer dans les territoires assignés aux cosaques : nomination de fonctionnaires exclusivement orthodoxes dans les palatinats de Kiev, Tchernigov et Bratzlav; tous droits politiques reconnus au clergé orthodoxe. Malgré ces concessions le traité ne fut pas viable. Les hostilités devaient reprendre, cette fois au désavantage de Khmelnitsky.

Dans cette lutte sans merci, accompagnée de massacres et d’atrocités effroyables de part et d’autre, le seul secours sur lequel pouvait compter le peuple russe de foi orthodoxe était désigné d’avance, il ne pouvait s’agir que de Moscou. « Moscou et les cosaques, — un seul sang, une seule religion », écrivait tout au début

de l'insurrection le commissaire polonais Adam Kissel, russe et orthodoxe lui-même, mais inféodé aux Polonais.

En effet, dès le début des troubles, Khmelnitsky avait fait pressentir les autorités moscovites des territoires limitrophes. Puis, immédiatement après ses premières victoires, le 8 juin 1648, il écrivait directement au Tsar : « Nous voudrions avoir dans notre pays un souverain autocrate comme Votre Puissance Tsarienne, ô Tsar chrétien et orthodoxe! »

Par la suite, les sollicitations à la «Lumière russe » ne cessèrent presque plus. Longtemps Moscou se montra réservée. Khmelnitsky menaça de se donner au Grand Turc et de faire la guerre à Moscou si le Tsar « qu'il était prêt à servir » ne le recevait pas. Il se fit particulièrement pressant après la défection de son premier allié, le Khan tartare de Crimée. Les Polonais reprenaient le dessus, Khmelnitsky persuada les envoyés du Tsar qu'au cas d'une intervention de Moscou, tous les pays russes, même la Blanche Russie, se rangeraient à ses côtés. Moscou accepta et l'Union de l'Ukraine avec la Grande Russie fut proclamée à Péréiaslavl, le 8 janvier 1654.

L'acte de Péréiaslavl stipulait que l'hetman (1) Bogdan Khmelnitsky et toute l'Armée Zaporogue « avec ses terres et ses villes » se soumettaient à tout jamais au pouvoir du Tsar, et juraient fidélité à lui et à ses héritiers.

(1) Le mot hetman veut dire le chef, le général, et provient de l'allemand « hauptman » = colonel.

Les représentants du Tsar refusèrent net de prêter serment concernant les anciens droits et franchises dont les Cosaques demandaient le maintien. Mais ils dirent que l'hetman et ses cosaques devaient s'en rapporter à la grâce du Tsar, qui ne manquerait pas de faire droit à leurs demandes. C'est ce qui eut lieu. Après que la soumission au Tsar fut proclamée par la « *Rada* » (1) (Assemblée cosaque), et que l'hetman et les siens eurent prêté serment, ils envoyèrent à Moscou une pétition qui contenait leurs requêtes principales. La plupart furent agréées par Moscou, quelques-unes avec certaines restrictions.

Ces demandes (un ouvrage récent du professeur D. M. Odinetz le montre très bien) visaient avant tout la confirmation des anciens privilèges donnés par les rois de Pologne aux Cosaques. Le souverain de Moscou n'apparaissait-il pas en Ukraine comme le successeur de ces rois, à cette différence près, que la question religieuse n'avait pas de raison d'être dans un Empire où l'Orthodoxie était religion d'Etat?

Or, tous ces anciens privilèges en Ukraine avaient toujours trait à une classe sociale quelconque (noblesse, clergé, cosaques, tiers état), jamais à un territoire qui jouirait d'une langue nationale et d'un statut autonome.

Moscou avait donc affaire non avec un Etat autonome qui lui demandait son protectorat, mais

(1) Rada = conseil, « soviet » en ukrainien.

avec différentes classes sociales, munies antérieurement de certains privilèges, et qui en demandaient le maintien. L'hetman de l'Armée Zaporogue parlait au nom de « l'état », la classe sociale des cosaques, tandis que Moscou s'entendait directement avec le Clergé et lui faisait confirmer ses droits et ses possessions.

La question de l'autonomie territoriale n'étant pas soulevée, il était entendu que la souveraineté appartenait au Tsar sur tout le territoire. Il était entendu que le Tsar envoyait en Ukraine ses *voïévodes* (1), que tous les revenus publics du pays lui appartenaient, qu'il pouvait distribuer les terres. D'ailleurs, les chefs cosaques furent les premiers à les lui demander en récompense de leurs services.

L'Armée Cosaque, en tant que caste militaire placée sur les confins de l'Etat, réussit à faire maintenir son privilège de négocier directement avec les puissances étrangères. Mais Moscou y apporta une restriction très importante : l'Armée Zaporogue ne devait pas négocier ni avec la Pologne ni avec la Turquie, ses voisins les plus puissants. Le professeur Odinetz note avec raison que le *voïévode* de Novgorod, qui avait le droit d'entretenir des relations directes avec un Etat aussi important que la Suède, avait, sous ce rapport, des pleins pouvoirs plus étendus que l'hetman de l'Ukraine, et que, selon les usages de Moscou, cette soi-disant autonomie en matière de politique étrangère n'était nullement une preuve

(1) Chef militaire, gouverneur militaire ou civil.

de la reconnaissance par elle de l’existence de l’Ukraine en tant qu’Etat.

Somme toute, au point de vue juridique et selon la lettre de l’acte de Péréiaslavl et des documents complémentaires qui le suivirent, l’Ukraine devenait une partie de l’Etat russe, partie intégrante, placée sous la souveraineté d’un seul Tsar.

Moscou comprenait d’autre part que pour elle-même la situation changeait du moment que l’Etat « grand-russien » qu’elle avait été jusqu’ici se transformait en Etat de tous les Russes en général.

C’est à ce but qu’elle avait tendu en entrant en guerre avec la Pologne au sujet de l’Armée Zaporogue. La *Rous’* ci-devant polonaise et la *Rous’* moscovite se réunissaient sous un seul sceptre. Pour désigner les terres russes enlevées à la Pologne, on se servit de la vieille expression, déjà employée par les princes de Galicie et l’Eglise : *Russia minor* : « Russie Mineure » ou « Petite Russie ».

Et, pour marquer le caractère dorénavant impérial et complexe de l’Etat, le Tsar de Moscou s’intitula dès lors : « Tsar de toutes les Russies, Grande, Petite et Blanche ».

Ce ne fut pas une vaine formule. Moscou où les savants théologiens de Kiev firent leur apparition au début du XVII[e] siècle, attirés par la puissance des Tsars, fut littéralement submergée, dans les années qui suivirent l’acte de 1654, par les éléments venus de Russie mineure. L’imprimerie d’Etat de Moscou (la seule qui existât)

passa bientôt dans les mains de ces savants. L'élite ecclésiastique et laïque commença à se fournir de livres édités à Kiev. Un esprit nouveau, plus occidentaliste, commença à souffler sur la vieille capitale des Tsars.

Nul doute qu'au point de vue culturel les Russes du Midi fussent plus avancés que ceux de Moscou, surtout au point de vue de l'instruction religieuse. La lutte sans merci de l'Eglise Orthodoxe non-unie contre le Catholicisme soutenu par le Pouvoir Royal polonais avait non seulement forgé une conscience orthodoxe dans les couches supérieures de la population russe du Midi, mais les avait englobé dans l'orbite des disciplines philosophiques et sociales de l'Occident. Les confréries prirent la direction des affaires religieuses, de l'enseignement, et de la formation spirituelle du clergé. L'Académie théologique de Kiev, fondée au début du XVII[e] siècle, se vit réorganisée peu avant l'acte de Péréïaslavl par le grand métropolite kievien Piotr Mohila. Hormis quelques apports grecs, l'instruction qui y était donnée fut calquée sur les écoles jésuites de l'époque. Rien de pareil ne pouvait exister à Moscou renfermée dans un nationalisme farouche. En se substituant aux institutions de Byzance, l'Académie Kievienne devint le centre des hautes études théologiques et philosophiques, et fit figure de seule lumière de l'Orthodoxie. Il ne fallut que quelques années après le rattachement de l'Ukraine à Moscou, pour que l'Eglise de Moscou subisse l'influence directe des théologiens instruits et cultivés de Kiev, ce qui amena

bientôt les réformes du Patriarche Nikon (la correction des Saintes Ecritures, des livres liturgiques, et la revision des rites d’après les sources originales grecques). Il en résulta pour le peuple grand-russien une crise psychologique, la plus aiguë peut-être de son histoire, qui bouleversa non seulement la vie religieuse russe, mais créa une longue période de guerre, entre le gouvernement de Moscou, qui soutenait le clergé réformateur, et le parti traditionnaliste de Moscou, nationaliste à outrance, qui se cabra contre ces nouveautés et se refusa à les reconnaître. C’était le *raskol,* le schisme de l’Eglise russe, ou, plutôt, l’insurrection du peuple contre le clergé qui acceptait l’esprit et les méthodes nouveaux. Les partisans des pures traditions de Moscou luttèrent avec une abnégation héroïque, défiant les anathèmes et les bûchers. Extraordinaire, par sa tenue littéraire, *la Vie de l’Archiprêtre Avvakum écrite par lui-même* (1), nous donne une idée de la profondeur de cette crise religieuse.

Mais la victoire resta à la Réforme et à l’esprit qui venait de Kiev : à la fin du XVII[e] siècle, des savants kiéviens fondèrent à Moscou les premières écoles qui furent la réplique de l’Académie de Kiev. Un peu plus tard, sous Pierre le Grand, au début du XVIII[e] siècle, l’Eglise russe tout entière est dirigée par des gens de la Russie Mineure : un Stéphan Yavorsky, un Théophane Prokopovitch.

L’embryon de littérature et d’art moscovites,

(1) Dont l’excellente traduction de Pierre Pascal vient de paraître aux Editions de la N. R. F.

ainsi que la langue écrite commençaient à s'inspirer des modèles de Kiev. Le roman polonais, le chant polyphone, la nouvelle iconographie sensiblement occidentalisée triomphaient du particularisme renfermé grand-russien. Une civilisation impériale se leva, synthèse de l'esprit national et étatiste de Moscou et de la culture souple sud-russienne, elle-même produit du croisement sur la vieille civilisation slave des traditions spirituelles de Byzance et de la Renaissance occidentale.

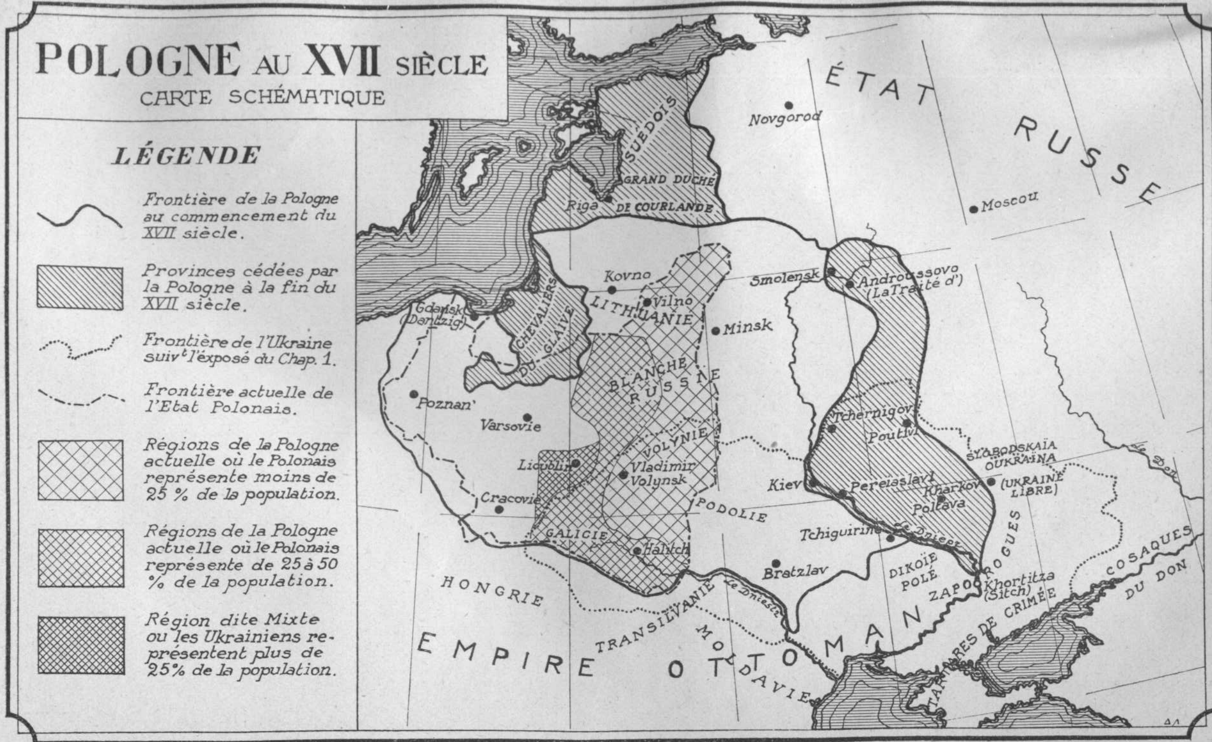
Mais, tandis que l'esprit kiévien faisait son entrée à Moscou et posait les fondements civilisateurs de l'Empire russe, l'Ukraine elle-même était en proie à toutes les vicissitudes.

En concluant l'acte de Péréïaslavl, les chefs cosaques n'avaient pas su s'élever jusqu'à la notion claire d'une entité ukrainienne autonome dans le cadre de l'Etat russe.

Cependant, cette autonomie existait de fait. L'hetman qui avait traité avec le gouvernement du Tsar uniquement en qualité de chef d'une classe sociale (les cosaques), était en réalité le régent d'un vaste territoire. Toutes sortes de froissements devaient s'ensuivre.

Le droit du Tsar de nommer des *voïévodes* (gouverneurs militaires) en Ukraine avait été légalement reconnu au cours des pourparlers de Péréïaslavl. Mais, du jour où Moscou nomma effectivement des fonctionnaires en « Russie Mineure », ceci devait nécessairement contrarier l'hetman.

Une autre cause de conflit fut l'incompatibilité


POLOGNE AU XVII SIÈCLE
CARTE SCHÉMATIQUE
LÉGENDE
Frontière de la Pologne au commencement du XVII siècle.
Provinces cédées par la Pologne à la fin du XVII siècle.
Frontière de l'Ukraine suivt l'exposé du Chap. 1.
Frontière actuelle de l'Etat Polonais.
Régions de la Pologne actuelle où le Polonais représente moins de 25 % de la population.
Régions de la Pologne actuelle où le Polonais représente de 25 à 50 % de la population.
Région dite Mixte ou les Ukrainiens représentent plus de 25% de la population.
ÉTAT RUSSE
Novgorod
Moscou
SUÉDOIS
GRAND DUCHÉ DE COURLANDE
Riga
Kovno
Vilno
LITHUANIE
Minsk
Smolensk
Androussovo (La Traité d')
Gdansk (Dantzig)
CHEVALIERS DU GLAIVE
BLANCHE RUSSIE
Poznan'
Varsovie
Tchernigov
Poutivl
VOLYNIE
Vladimir Volynsk
Lioublin
Cracovie
Kiev
Pereiaslavl
Kharkov
Poltava
SLOBODSKAÏA OUKRAÏNA
(UKRAINE LIBRE)
le Don
PODOLIE
GALICIE
Halitch
Tchiguirine
le Dniepr
Bratzlav
DIKOÏE POLÉ
ZAPOROGUES
Khortitza (Sitch)
COSAQUES DU DON
HONGRIE
TRANSILVANIE
le Dniestr
MOLDAVIE
TARTARES DE CRIMÉE
EMPIRE OTTOMAN

des principes politiques de Moscou avec le régime de privilèges sociaux dont rêvaient les chefs cosaques. L'égalitarisme despotique, pour ainsi dire démocratique, qui avait été le fondement de la monarchie moscovite ne pouvait que très difficilement s'accommoder de la notion polonaise d'oligarchie aristocratique, notion que les chefs cosaques voulaient à présent exploiter à leur profit. Et, en ceci, la politique de Moscou trouvait naturellement toutes sortes d'appuis dans les masses populaires ukrainiennes qui préféraient généralement le gouvernement du Tsar à l'oligarchie de « starchina » (classe supérieure chez les cosaques). Aussi un agent du Gouvernement de Moscou, Ragosine, rapportait-il les propos que lui tenaient les gens du peuple : « Nous sommes heureux d'être sous le Grand Souverain, mais nos chefs malheureusement s'agitent. »

Pris entre les masses populaires et le gouvernement de Moscou, les chefs cosaques, imbus des idées politiques polonaises, essayèrent à plusieurs reprises de renouer la partie avec la Pologne, qui, après la catastrophe, était prête à toutes les concessions. Le successeur immédiat de Khmélnitsky, l'hetman Vyhovsky, fit reconnaître par la Pologne le territoire soumis à son autorité, comme le « Grand-Duché Russe », placé sous la souveraineté polonaise. Mais le peuple était trop farouchement opposé à une nouvelle union avec la Pologne pour que l'Ukraine ne restât à la Russie, malgré les restrictions qui furent imposées par le Tsar aux franchises primitivement acordées. Deux ans plus tard, l'expé-

rience de Vyhovsky fut répétée par Youri Khmelnitsky, fils de Bogdan, mais sans plus de succès. Le hetmanat est revenu à Brioukhovetsky, partisan de l'union avec Moscou. Cependant ces luttes dévastaient affreusement toute la partie de l'Ukraine située à l'Ouest du Dniepr.

De l'autre côté du fleuve, dans la partie orientale du pays, où le pouvoir polonais fut toujours éphémère, l'emprise de l'Etat russe s'avéra beaucoup plus forte et parvint à faire régner un certain ordre. C'est là que se réfugiaient de plus en plus les populations de l'Ukraine Occidentale. En 1658, le général polonais André Potocki, qui guerroyait sur la rive droite du Diepr, écrivait au roi Jean-Casimir : « Tous les habitants d'ici seront bientôt moscovites, car ils s'en iront dans le pays de l'autre côté du Dniepr; c'est ce qu'ils désirent, et ils ne cherchent que l'occasion d'atteindre convenablement ce but. »

L'idée se fit jour parmi les chefs cosaques restés fidèles à l'union avec Moscou, d'évacuer totalement la partie occidentale de l'Ukraine, et de céder « ce pays, sans habitants » au Roi de Pologne.

D'autre part, Moscou, après une suite de revers, ne put continuer l'effort militaire qu'elle avait fourni au début de la guerre.

Aussi, en 1667, l'Armistice d'Androussovo mit fin à la guerre russo-polonaise qui ne dura pas moins de treize ans : l'Ukraine de la rive gauche, et Kiev, sur la rive droite, restèrent à la Russie. Par contre, elle perdait la majeure partie de l'Ukraine Occidentale. Cette rétrocession ne si-

gnifiait d'ailleurs presque rien, l'Ukraine Occidentale étant devenue presque un désert au pouvoir des Turcs et des Tartares (1).

Après l'accord intervenu entre le fils de Khmelnitsky, Youri, et les Polonais, ces derniers maintinrent, sur la rive droite du Dniepr, un hetman de leur obédience. En 1666, le troisième de ces hetmans, Dorochenko, se donna à la Turquie. L'invasion turco-tartare acheva la ruine totale de l'Ukraine de la rive droite du Dniepr.

Un an après l'armistice d'Androussovo, la révolte gagna la partie orientale de l'Ukraine; les relations entre le Gouvernement du Tsar et l'hetman restaient toujours confuses. Moscou cherchait à administrer directement les villes ukrainiennes (villes « tcherkasses » comme on disait à Moscou) et à y lever les impôts par ses voïévodes et ses fonctionnaires. Ceci exaspérait la « starchina ».

En 1668, l'hetman Brioukhovetsky, jusqu'alors fidèle à Moscou, se lia avec Dorochenko, devenu vassal de la Turquie, et s'insurgea contre le Tsar; finalement, il fut supplanté par Dorochenko. Celui-ci se fit reconnaître hetman de toute l'Ukraine sous le protectorat turc. Mais dès qu'il eut regagné la rive droite du Dniepr, l'Ukraine Orientale se rallia de nouveau à la Russie. Le bas clergé, parlant au nom des bourgeois et du bas peuple, faisait savoir à Moscou : « Tout le peuple crie et pleure; pas plus que les Juifs sous le joug égyptien, nous ne voulons vivre

(1) Voir carte n° 4.

sous le joug cosaque. » L'Ukraine Occidentale fut ravagée de nouveau par les troupes turques, amenées par Dorochenko; les Polonais leur en cédèrent finalement la majeure partie. Puis les Turcs se tournèrent contre la rive gauche, et, pour la première fois, la Russie Moscovite se trouva aux prises avec l'Empire Ottoman. Mais ils ne réussirent pas, l'Ukraine Orientale tenait bon et se rangea définitivement du côté du Tsar Orthodoxe contre l'Infidèle. Les troupes russes opérèrent même avec quelque succès de l'autre côté du fleuve, mais elles ne purent s'y maintenir et évacuèrent les restes des populations sur la rive gauche.

Après dix ans d'hostilités, la Russie, par le Traité de Bakhtchisaraï (1681), dut renoncer à la rive droite, sauf, naturellement, le territoire de Kiev, qui resta au Tsar.

Cinq ans plus tard, la Pologne, elle aussi, renonça définitivement à Kiev. L'Est et le Centre de l'Ukraine étaient définitivement rattachés à la Russie.

Après l'alerte de 1668, le gouvernement de Moscou adopta une politique plus prudente et plus modérée à l'égard des chefs cosaques. Elle maintint le droit d'entretenir des troupes commandées par les voïévodes du Tsar dans les centres les plus importants du pays. Mais elle abandonna toute l'administration intérieure de l'Ukraine à l'hetman. Ce que n'avait pas prévu l'acte de Péréïaslavl devenait une réalité : l'Ukraine, sous ses hetmans, devenait une entité

autonome, sorte d'Etat vassal avec sa propre législation locale.

Par contre, tout en reconnaissant cette autonomie, le Gouvernement de Moscou s'attacha dorénavant à contrôler plus étroitement l'ascension des hetmans au pouvoir. Contrairement aux stipulations de Péréïaslavl, qui prévoyaient l'élection de l'hetman par l'Armée Zaporogue, Moscou le nommait et le déposait elle-même.

L'acte de Péréïaslavl n'avait pas été viable : il fallut aller au delà de ses stipulations en instaurant un régime de véritable autonomie territoriale, que l'on restreignit d'autre part en instaurant un contrôle plus efficace en ce qui concernait la nomination de celui qui devenait le chef de cette région autonome.

La nouvelle formule eut au moins le mérite de fonctionner pendant quelque temps. L'hetmanat se consolidait en jouissant d'une paix intérieure relativement stable. La population afflua de l'Ukraine Occidentale. De nouveaux monastères, des écoles furent fondés, Kiev, épargnée par les guerres, s'orna de bâtiments du style baroque ocidental, son Académie, de nouveau, jeta son reflet sur toute la Russie.

L'afflux de population ne s'arrêta d'ailleurs pas aux limites de l'hetmanat. Plus loin vers le Sud-Est, sur les confins de l'Etat de Moscou, en pleine steppe sauvage, dans le « *Dikoïé Polé* » d'autrefois, des colons russes vinrent s'établir. Protégé tant bien que mal par les cordons militaires moscovites, un pays de colonisation libre se forma sur la Worskla, le Donietz et l'Oskol. On

le nommait aussi la « *Slobodskaïa Oukraïna* » (1), « l'Ukraine libre », (actuellement départements de Kharkov et du Donietz). Les colons y affluent parallèlement de la Russie Mineure et de la Grande Russie, dont ce pays relevait politiquement. C'est ce qui lui donna, au point de vue ethnique, le caractère mixte qu'il garde jusqu'à nos jours.

Pendant les guerres qui dévastèrent la Russie Mineure dans la seconde moitié du XVIIe siècle, le courant de colonisation s'intensifia naturellement dans « l'Ukraine libre ». Des villes se fondèrent l'une après l'autre : Soumy, Izioum, Tor (aujourd'hui Slaviansk), Akhtyrka, Kharkov, qui devint par la suite le chef-lieu de la contrée. L'exode de la population du pays du Dniepr y donna la prédominance à l'élément ethnique ukrainien, mais « l'Ukraine libre », directement administrée par Moscou, ne fit jamais partie de l'hetmanat, auquel les premières années du XVIIIe siècle portèrent le coup décisif.

Sous l'impulsion de l'Occident, donnée d'abord à Moscou par l'intermédiaire de Kiev, la vieille Russie se transformait définitivement. Pierre le Grand avait pris le pouvoir. Rompant avec les vieilles mœurs patriarcales, il importa de l'Europe la civilisation scientifique et technique, les idées politiques d'absolutisme éclairé qu'il greffa sur le corps à moitié amorphe de l'ancien Etat Moscovite. Il créa ainsi un Etat hybride et une

(1) « Sloboda », endroit habité par les « hommes libres », non serfs; Slobodskaïa Oukraïna, voir carte N° 4.

civilisation monstre, qui domina en Russie pendant tout le XVIIIe siècle, jusqu'à l'avènement de Catherine II. Mais il créa aussi un puissant Empire, dont les explosions de progrès et de lumières étonnèrent et étonnent encore le monde.

Il poursuivit sans relâche, sur la Baltique comme sur la mer Noire, les grands buts d'une politique véritablement impériale, et astreignit tout le pays à une dictature impitoyable mais nécessaire pour atteindre ces buts. Pierre n'était pas homme à ménager les susceptibilités humaines quelles qu'elles fussent, même pas les siennes. Ce qu'il exigeait de la Grande Russie, il entendait l'exiger aussi de la Russie Mineure.

L'Ukraine devait, elle aussi, lui fournir des troupes pour les campagnes lointaines de l'Empire naissant. Comme les Grands-Russiens, les Ukrainiens périrent en masses dans les marécages riverains de la Baltique, où le Tsar infatigable élevait la nouvelle ville de Saint-Pétersbourg.

Convaincu de la nécessité de s'appuyer sur une armée régulière, Pierre ne pouvait pas tolérer dans sa nouvelle organisation militaire des troupes cosaques, indépendantes et indisciplinées. De leur côté, forcés de combattre loin dans le Nord, les Cosaques craignaient de voir détruire leur organisation traditionnelle, pour être transformée en simples troupes régulières. Aussi murmuraient-ils, traîtant Pierre de tyran oppresseur. Mais le Tsar avait toute confiance en leur chef, l'hetman Mazeppa, noble polonais par ses origines, formé à l'école occidentale et qui, après

avoir servi la Pologne et les Turcs, servait loyalement la Russie.

Energique, cultivé, très intelligent, habile et sans scrupules, Mazeppa avait le visage d'un savant alchimiste du temps de la Renaissance. Il suivait avec angoisse les péripéties de la lutte mortelle qui s'engageait entre la Russie et la Suède. C'était pour lui question de maintenir son propre pouvoir. Aussi, peut-être, dans cette âme complexe, l'ambition personnelle se mélangeait-elle avec le souci du sort du pays qu'il gouvernait. En prose comme en vers (car il était un peu poète) il aimait à s'apitoyer sur le sort de l'Ukraine : démagogie ambitieuse, sans doute, imprégnée de lyrisme...

Tant que l'issue de la guerre entre la Russie et la Suède sembla indécise, Mazeppa se garda bien de rompre avec le Tsar.

En Pologne, comme en Suède, on se rendait cependant compte que pour porter un coup mortel à la puissance du Tsar, il fallait détacher l'Ukraine de la Russie. Des offres avantageuses ne manquaient pas à Mazeppa, et c'est alors qu'apparut, pour la première fois, le nom d'Ukraine dans le sens d'entité géographique autonome. Les émissaires suédois (l'idée d'indépendance se présentait déjà sous l'égide étrangère) firent imprimer en Allemagne des cartes de l'Etat Souverain Ukrainien que le « Paladin du Nord », Charles XII, se proposait de créer.

Logiquement, la cause de Pierre semblait perdue. Les souffrances que le Réformateur imposait à tout le pays qu'il gouvernait semblaient

augmenter les chances du vainqueur suédois. Suédois et Polonais flattèrent l'ambition du vieil hetman en lui promettant la création d'une Ukraine quasi indépendante, dont il serait le chef absolu.

Mazeppa, convaincu, se rallia à la cause de Charles XII et réussit à entraîner les Zaporogues. Ce soulèvement se distingua de toutes les insurrections précédentes contre le Tsar; cette fois, une partie de la masse cosaque, exténuée par les impôts, les réquisitions de main-d'œuvre et les levées militaires, fit cause commune avec ses chefs : c'est la connexion des Cosaques et du bas peuple qui pouvait faire redouter à Pierre un soulèvement général de l'Ukraine.

Cependant ce soulèvement général n'eut pas lieu.

Mazeppa avait traité avec l'ennemi séculaire : la Pologne. Pierre savait très bien ce qu'il faisait en publiant les lettres de Mazeppa au Roi Stanislas Lescinski (roi imposé à la Pologne par Charles XII), commentées par lui en ces termes : « Nous vous disions déjà — écrivait le Tsar dans son manifeste — que le rénégat (Mazeppa) a fait venir le Suédois en Ukraine pour la réduire à l'ancien joug polonais. Maintenant son mensonge, abominable à Dieu, devient évident : il se dit sujet fidèle de *Lescinski* et il dit que l'Ukraine est le patrimoine de *Lescinski* » (1).

(1) En appelant le roi Stanislas par son nom de famille, Pierre soulignait qu'il ne reconnaissait pas un roi imposé par Charles XII.

Quelques semaines après, Pierre pouvait déjà écrire au général Apraxine : « Le peuple de la Russie Mineure, Dieu aidant, est tellement ferme dans sa fidélité qu'on ne peut exiger davantage. » La majorité des Cosaques, restée fidèle au Tsar, élut immédiatement un nouvel hetman entièrement à la dévotion de Pierre. Le clergé ukrainien se joignit à celui de Moscou pour prononcer l'anathème contre Mazeppa. En même temps, les troupes du Tsar agirent avec la dernière énergie contre les deux seuls centres de résistance séparatiste qui existaient dans le pays. La capitale de l'hetman, Batourine, fut emportée d'assaut. Puis la *Sitch* des Zaporogues fut entièrement dévastée à son tour.

Devant l'échec total de l'insurrection, Mazeppa, qui essaya en vain de renouer la partie avec le Tsar, fut obligé, ainsi que Charles XII, de chercher refuge en Turquie après la défaite de Poltava, le 27 juin 1709. Cette bataille décida du sort de la guerre russo-suédoise, en même temps que du sort de l'Europe Orientale.

Les Zaporogues insoumis émigrèrent en Turquie, et y fondèrent un hetmanat de l'émigration. Mais ils firent plus tard leur soumission et revinrent dans leur ancien territoire.

L'échec de Mazeppa fut la fin de la courte période de l'autonomie ukrainienne. L'hetmanat subsista encore officiellement quelque temps. Le nouvel hetman Skoropadsky (aïeul du général Skoropadsky, proclamé hetman en 1918), flanqué de ministres russes qui gouvernaient le pays,

n'avait réellement aucun pouvoir. Après la mort de Skoropadsky, le Tsar laissa délibérément sa place vacante. A la faveur de certaines réactions contre la ligne de conduite politique de Pierre le Grand qui triomphèrent immédiatement après sa mort, le hetmanat fut rétabli en 1724, au profit de Daniel Apostol, entièrement dévoué au Gouvernement Impérial. L'Ukraine eut encore un hetman, le dernier, en la personne de Cyrille Razoumovsky, frère du favori de l'Impératrice Elisabeth, qui, sous la dépendance absolue de Saint-Pétersbourg, contribua beaucoup au développement économique et culturel de l'Ukraine.

Catherine II, après son ascension au pouvoir, s'empressa de faire disparaître les derniers vestiges de l'autonomie ukrainienne. Razoumovsky fut destitué pour avoir essayé de rendre sa charge héréditaire.

La seconde moitié du XVIIIe siècle régla, d'autre part, deux grandes questions historiques : le retour à la Russie de l'Ukraine de la rive droite (Kiévie Occidentale, Podolie et Volynie), et la conquête définitive de la steppe tartare par l'Empire russe.

Rappelons que, par les traités d'Androussovo et de Bakhtchissaraï, la Russie avait été obligée de renoncer à l'Ukraine de la rive droite au profit soit de la Pologne, soit de la Turquie.

Dans les années qui suivirent, elle essaya de reprendre pied dans ce pays entièrement dévasté. Mais le désastre que subit Pierre le Grand en 1711, dans sa guerre contre la Turquie, l'obligea, une fois de plus, à abandonner ses tentatives.

Au terme du traité russo-turc signé alors, l'Ukraine de la rive droite devait rester vide et dépeuplée sous la souveraineté de l'Empire Ottoman.

Ce fut la dernière victoire de la steppe sur le monde sédentaire russe. Le recul de l'Empire Ottoman permit à la Pologne de récupérer ce territoire.

Le même processus déjà vu tant de fois se répéta : les populations refoulées auparavant à l'extrême Nord-Ouest du territoire actuellement ukrainien, en Galicie et en Polésie, se déversèrent dans les contrées qu'abandonnaient les Tartares de la steppe. Au bout de quelques dizaines d'années tout le pays situé au Nord de la ligne Balta-Tchiguirine se couvrit de villages et de villes.

Et, de nouveau, comme au XVI[e] siècle en Ukraine Orientale, le seigneur polonais, le servage, l'intolérance nationale et religieuse suivirent de près le colon ukrainien, qui essayait précisément d'y échapper. Une fois de plus, en plein XVIII[e] siècle, le pays fut partagé en immenses domaines seigneuriaux, véritables principautés féodales. Le souvenir de la vengeance du peuple ukrainien conduit par Khmelnitsky avait rendu les Polonais plus intolérants que jamais. Toute charge publique était légalement refusée aux non-catholiques. Les Russes orthodoxes n'avaient pas le droit de restaurer leurs églises ni d'en construire de nouvelles. Celles qui leur restaient, ainsi que l'exercice de leur culte, étaient à la merci de la noblesse polonaise, fanatique et vindicative. Ceci

d'autant plus qu'à cette époque il ne restait, pour ainsi dire, plus de nobles de la religion orthodoxe en Pologne. La foi russe « religion des serfs » était dépourvue de toute défense légale. Notons que ceci se passait dans ce même XVIIIe siècle qui a vu la Russie donner refuge aux Jésuites, après la dissolution de la Compagnie dans tous les pays de l'Occident.

Mais les guerres de la seconde moitié du XVIIe siècle avaient déjà décidé de l'issue de la rivalité séculaire entre la Russie et la Pologne. Après la perte de l'Ukraine orientale, l'Etat polonais périclita de plus en plus, tandis qu'augmentait sans cesse la puissance russe. Pierre le Grand traitait déjà la Pologne presque en vassale, il y introduisait ses troupes quand bon lui semblait. Il usait largement du droit qui lui avait été reconnu par les traités de veiller sur la situation de ses coreligionnaires en Pologne. Les protestations répétées de la Russie contre les excès polonais, appuyées par un accord formel avec la Prusse visant à la défense des non-catholiques en Pologne, parvint à remédier aux abus immédiats sans pouvoir changer l'essence du système administratif polonais.

Les relations de l'Ukraine occidentale et de la Blanche Russie avec l'Empire russe étaient d'autant plus étroites que, depuis la fin du XVIe siècle, leur église dépendait non plus du patriarcat de Constantinople, mais de celui de Moscou, puis du Saint Synode de Saint-Pétersbourg, qui se substitua au patriarcat par un décret de Pierre le Grand. Le va-et-vient des ecclésiasti-

ques était donc continuel. Le clergé russe persécuté en Ukraine polonaise se réfugiait facilement en territoire russe et y trouvait toutes sortes d'appuis.

L'influence russe sur les affaires de Pologne, un peu atténuée après la mort de Pierre le Grand, reprit sous Catherine II.

Presque aussitôt après l'avènement de Catherine II, en 1762, le prélat le plus en vue de la Russie polonaise l'archevêque de Mohilev, Georges Konisky, présenta au Saint Synode un mémorandum déclarant la situation des orthodoxes russes en Pologne comme étant absolument intolérable. Il s'ensuivit que, deux ans plus tard, à la Diète élective de 1764, la Russie exigea de la Pologne l'égalité des droits pour les « dissidents », c'est-à-dire les non-catholiques. Elle obtint la simple tolérance du culte, mais se vit refuser les droits civils demandés.

Les luttes qui en résultèrent aboutirent à l'intervention des troupes russes en 1768. Mais, tandis que ces troupes étaient aux prises avec la « Confédération de Bar » (formée par les réactionnaires polonais), une insurrection épouvantable éclata en Ukraine polonaise.

A la nouvelle de l'approche de l'armée russe, les paysans et le bas clergé de l'Ukraine Occidentale crurent que s'en était fait de la domination polonaise. On vit alors se répéter les scènes des temps de Bogdan Khmelnitsky. Le massacre de toute la population polonaise et juive se fit avec une cruauté inimaginable, insurgés et répresseurs rivalisant d'atrocités.

Mais les temps avaient changé. Le Cabinet de Saint-Pétersbourg, qui travaillait patiemment à l'émancipation de la Russie du Sud-Ouest, ne pouvait la concevoir selon les méthodes des « *haïdamaks* » (insurgés ukrainiens). Le chancelier comte Panine fit remarquer, dans une lettre du 1er septembre 1768 à l'évêque de Péréïaslavl (en territoire russe) toute l'inopportunité et l'horreur de pareilles méthodes politiques. Les troupes russes furent dirigées contre les *haïdamaks* qui se réclamaient pourtant d'une « bulle d'or » apocryphe de Catherine II. Cependant les troubles ne cessèrent plus dans le pays soumis aux Polonais.

La majeure partie de la Blanche-Russie était déja annexée par la Russie depuis le premier partage de la Pologne en 1772. En mai 1792, les troupes russes pénétrèrent de nouveau en Ukraine Occidentale. Le 3 juin, le prince Joseph Poniatowsky qui commandait contre elles les troupes polonaises, écrivait au roi Stanislas que tous les paysans ukrainiens et les petits nobles de religion orthodoxe étaient ouvertement partisans de la Russie : « l'adversaire était au courant de mes intentions, il était informé de tout ce qui se passait dans mon camp par des espions bénévoles de toutes sortes qu'il pouvait se procurer facilement, tandis que j'avais toutes les peines du monde à en avoir. »

L'année suivante, au terme du second partage de la Pologne, les palatinats de Kiev, de Bratzlav, de Podolie et une partie de ceux de Brest et de Volynie furent annexés par la Russie, le reste de

ces derniers palatinats lui revint par le troisième partage de la Pologne en 1795. Avec l'Ukraine orientale, unie à Moscou depuis Khmelnitsky, c'était la totalité des terres de la Russie méridionale, rattachées à la Pologne en 1569, qui se joignirent à l'Empire Russe.

Seul le « Palatinat Russe », c'est-à-dire la Galicie, qui depuis la moitié du XIVe siècle faisait partie de la Pologne, resta en dehors des frontières de l'Empire russe. Elle fut annexée par l'Autriche, ce qui explique le nationalisme farouche des Galiciens, le développement de leur langue natale (langue dite ruthène), opposé à la polonisation et à la germanisation.

Notons, d'autre part, qu'à aucun des partages de la Pologne, la Russie ne prit un pouce du territoire ethnique polonais, qui fut tout entier absorbé par les deux grands Etats germaniques (la Prusse et l'Autriche). Plus tard seulement, après les guerres napoléoniennes, la Russie annexa le Grand-Duché de Varsovie.

En même temps, les deux guerres que la Russie fit à la Turquie sous Catherine II portèrent ses frontières méridionales jusqu'à la mer Noire. Après mille ans de lutte contre le monde asiatique des Kharzars, des Pétchénègues, des Polovètses, des Tartares et des Turcs, les steppes de la mer Noire cessèrent d'être une menace perpétuelle pour le monde russe et furent conquises par lui. L'annexion de la Bessarabie, enlevée aux Turcs en 1811, vint compléter cette conquête.

Avec une rapidité incroyable, la colonisation russe déferla dans ce pays enfin pacifié. On ne

peut la comparer qu’au mouvement colonisateur de la Sibérie, qui débuta il y a quelque quarante ans avec l’inauguration du Transsibérien. Potemkine ne fit que devancer de quelques années la vérité en fabriquant de faux villages, maquettes de théâtre, destinés à impressionner l’Empereur Joseph II. Peu d’années s’écoulèrent, et ces villages dépassèrent en quantité et en importance l’ambitieuse imagination du favori de la Grande Catherine. L’une après l’autre, des villes se fondèrent dans cette vieille Tartarie, devenue enfin « la Nouvelle Russie » : Pavlograd 1764, Alexandrovsk (aujourd’hui Zaporojié) 1770, Nikopol 1775, Kherson 1784, Marioupol et Voznesensk 1789, Tiraspol 1791, Odessa et Lougansk 1795, puis, au début du XIXe siècle, Mélitopol, Berdiansk, et d’autres moins importantes. Cette fièvre de colonisation engloba également la Bessarabie, dont la population moldave indigène était infime. Ce qui explique la forte majorité ethnique russe dans certaines régions de la Bessarabie.

Le Gouvernement impérial favorisa par tous les moyens ce mouvement en attirant des colons de l’Ukraine, de la Grande Russie, et même de l’étranger, particulièrement des Alsaciens, des Thuringiens, des Juifs polonais, des Grecs et des Bulgares. C’est ce qui donna à ses territoires un caractère ethnique très mélangé. Selon les données du recensement de 1897, on comptait dans les trois départements de la Nouvelle Russie, Kherson, Dniepropetrovsk et Tauride du Nord : 56 % d’Ukrainiens, 21 % de Grands-Rus-

siens, le reste (23 %) étant composé de Juifs, d'Allemands, de Tartares, de Moldaves, de Bulgares, de Grecs, etc. (nous les nommons ici dans l'ordre de leur importance numérique).

La colonisation impériale de la Nouvelle Russie a donc assuré la prédominance de l'élément ethnique ukrainien, quoique à un assez faible degré. Economiquement et stratégiquement, tout changea cependant pour l'Ukraine depuis que, dans l'Empire et par la puissance de l'Empire, elle devint le grand pays riverain de la mer Noire.

Avec la création de la Nouvelle Russie, la « *Sitch* » zaporogue devait disparaître. Cette vaste contrée enfin pacifiée, l'avant-poste guerrier n'avait plus à y être maintenu. Par sa nature même, il devenait la source de toutes sortes de complications d'ordre politique et administratif pour le Gouvernement central.

En 1775, les troupes russes occupèrent la *Sitch* et la détruisirent sans rencontrer de résistance. Il est permis de le regretter du point de vue romantique ou sentimental, mais on ne peut raisonnablement nier qu'il s'agissait d'une nécessité politique.

Les Cosaques les plus farouchement attachés à leurs privilèges émigrèrent en Turquie, les uns en Asie Mineure, les autres dans la principauté de Moldavie. Les premiers habitent encore un village proche de Constantinople, conservant leur foi et leurs traditions. Les seconds furent bientôt rapatriés et dirigés vers le Caucase du Nord, dans la région fertile du Kouban (fleuve), où ils

formaient, jusqu'à l'avènement du Pouvoir soviétique, des unités militairement organisées à l'image de leurs confrères les Cosaques du Don, et économiquement très prospères. Ils prirent le nom de « Cosaques du Kouban »; le peuple les baptisa du nom de « *Kourkoul's* ». Ils se sont distingués par leur lutte sans merci contre le Bolchévisme durant la guerre civile, formant un des plus importants noyau de l'Armée Blanche.

Toutes les terres de la Russie Mineure, l'ancienne *Slobodskaïa Oukraïna,* la Podolie, la Volynie, la Kiévie et la Nouvelle Russie, n'étaient plus que de simples provinces de l'Empire russe, divisées en « *goubernii* » (gouvernements-départements), et elles restèrent telles jusqu'à la Révolution de 1917.

Au cours du XIXe siècle, aucun événement politique ne se produisit en Ukraine russe. Aucune lutte politique proprement dite n'y eut lieu, malgré quelques tentatives en vue d'entraîner certains milieux ukrainiens dans le mouvement insurectionnel polonais. Jamais aucun Ukrainien ne se compromit dans ce mouvement anti-russe.

Aucune mesure policière ou militaire spéciale, n'intervint non plus en Russie Mineure comme cela eut lieu dans les territoires de l'Empire de majorité ethnique non russe : les Pays Baltes, la Finlande, la Pologne et le Causase. Le calme qui régnait sur l'Ukraine russe n'a jamais été troublé que par des révoltes agraires et par différents mouvements ouvriers n'ayant ni l'un ni l'autre aucun caractère national ukrainien, autonomiste ou séparatiste. Le mouvement auto-

nomiste se limitait aux aspirations culturelles, tendant à conserver la langue, la littérature et la conscience de patriotisme local; ainsi l'analyse de ce mouvement ressortira davantage du chapitre suivant qui traitera du mouvement intellectuel, de la langue, de la littérature et du folklore ukrainien.

La Galicie est encore aujourd'hui la seule terre russe de l'ancien état Kiévien qui, depuis le XIVe siècle, tomba sous la domination polonaise, et n'a plus jamais rejoint l'unité russe. Après le troisième partage de la Pologne, tout son territoire fut annexé par l'Autriche, et sa vie politique, culturelle et religieuse se développa dans d'autres conditions que dans la partie russe de l'Ukraine. L'Eglise Uniate qui y fut définitivement instaurée dès les débuts du XVIIe siècle, facilita le détachement du peuple galicien de la culture et de l'esprit russes.

Avant de terminer notre chapitre historique, nous voulons dire quelques mots sur la Russie Subcarpathique, que, répétons-le encore, nous avons englobée dans la « Grande Ukraine » contrairement à notre conviction. Le peuple indigène russo-carpathique parle un idiome russe parsemé d'archaïsmes médiévaux, assez éloigné de la langue ukrainienne et se rapprochant davantage du parler grand-russien.

Formés d'une branche occidentale des Slaves orientaux, les Carpatho-russes s'installèrent sur le versant Sud des Carpathes, et commencèrent à descendre, vers le XIIe siècle, dans la plaine danubienne; ils y rencontrèrent un organisme poli-

tique déjà existant et militairement organisé, l'Etat Hongrois, qui soumit rapidement à son autorité cette tribu russe.

Depuis la Russie Subcarpathique vit sous la domination hongroise (avec une interruption de dix-huit ans, de 1921 à 1939, pendant lesquels elle fit partie de la Tchécoslovaquie), sans pourtant perdre ses traditions culturelles et linguistiques.

Pays pauvre, il ne put donner aucun développement à sa vie culturelle et fut incapable de la propager en dehors de ses frontières.

La cohabitation, qui compte presque sept siècles, a naturellement introduit dans la vie de ce petit peuple certaines traditions et certaines dispositions d'esprit, qui, au moins en apparence, le rapprochent du peuple magyar.

Dès le début du XIXe siècle, la renaissance culturelle de tendance russe se manifesta dans la Russie Subcarpathique, et c'est après la Révolution de 1848 que Doukhnovitch, lui-même originaire de la Russie Subcarpathique, sut réaliser cette renaissance dans le sens d'éveiller dans ce peuple le sentiment national et la conscience d'appartenir au Grand Monde Russe. Il est permis de considérer qu'aucun mouvement ukrainien, culturel ou autre, n'exista sur le territoire de ce petit pays, jusqu'à son attribution, par le traité de Saint-Germain, en 1921, à la Tchécoslovaquie. Toute documentation sérieuse manque sur les rares éclaircies de ce mouvement.

Depuis, il n'a connu qu'un développement insignifiant, et ne se fit connaître au monde qu'au lendemain des accords de Munich.

CHAPITRE III

L'UKRAINE LITTÉRAIRE, INTELLECTUELLE ET ARTISTIQUE

Il se dégage du chapitre précédent que les influences des voisins occidentaux — dues à la situation géographique et à son développement historique — ont été, en Ukraine, de tous temps, plus marquées que dans la Russie du Nord. Aussi relevons-nous des influences polonaises, et même allemandes, dans la langue, la littérature, le folklore et l'art ukrainien, qui se sont développés sur la base de la vieille Russie médiévale indivisée.

Le parler ukrainien appartient à la famille russe, ou, si l'on veut, à la famille slave orientale, ce qui, pratiquement, veut dire la même chose. Un des traits les plus caractéristiques qui distingue tous les parlers russes et la langue russe littéraire des autres langues slaves, occidentales ou méridionales : l'apparition d'une nouvelle voyelle entre deux ou plusieurs consonnes : « *gorod* » (ville), au lieu de « *grad* »; « *molod* » (jeune) au lieu de « *mlad* », se retrouve réguliè-

rement dans l'ukrainien. On peut même dire que c'est l'ukrainien qui a poussé le plus loin cette évolution quelque peu retardée dans le russe littéraire par les influences plus enracinées du vieux slavon.

Certaines particularités grammaticales du vieux russe, sensiblement simplifié en grand russien, se sont maintenues en ukrainien, comme le « i » final de l'infinitif, par exemple : donner : « *davat'* » en russe, « *davati* » en ukrainien. Quelques particularités de la prononciation également : il semble que le « g » était prononcé dans le vieux russe comme un « h » très fortement aspiré à la manière allemande, ainsi qu'on le prononce en Ukraine; en Grande Russie il est devenu un « gu » parfaitement semblable au « g » latin. Les deux manières de prononcer cette lettre font reconnaître immédiatement les origines méridionales ou nordiques des Russes. Le « *yat'* » du vieux russe, assimilé au simple «e » en grand russien, est devenu régulièrement « i » en ukrainien : « *khleb* » (pain) en russe, « *khlib* » en ukrainien; dans ce cas nous assistons à une différenciation géographique très nette d'une prononciation jadis commune.

D'autre part un très grand nombre de vocables du vieux russe, qui subsistent encore dans le parler grand-russien et dans le russe littéraire, ont été remplacés en Ukraine par des vocables empruntés au polonais, ou, par son entremise, à l'allemand. La domination polonaise en Ukraine et les contacts multiples et prolongés entre Ukrainiens et Polonais, ont fait introduire direc-

tement dans la langue ukrainienne plusieurs mots polonais prononcés d'une façon légèrement différente.

Malgré toutes les différences entre le grand-russien et l'ukrainien, pendant tout le XIXe siècle, ce dernier a été considéré comme un simple dialecte russe. Des savants allemands, qui faisaient alors autorité en matière de philologie, et même des savants polonais, comme Siarczinski, se faisaient champions de cette manière de voir. Cependant, le 20 février 1906, l'Académie Impériale Russe, fidèle à sa tradition d'impartialité et d'indépendance en matière scientifique, a décidé, à la majorité d'une voix, que l'ukrainien était bien une langue particulière et non un simple dialecte russe. Ce qu'il est nécessaire de retenir, c'est qu'au XVIe siècle le vieux slavon commençait à être remplacé dans la Russie du Midi par des formes plus modernes et plus proches du parler local, formant une nouvelle langue écrite. Par contre, l'évolution de la langue écrite en Moscovie, où le vieux slavon archaïque subsista encore au XVIIe siècle, a eu lieu beaucoup plus tard, et c'est Kiev qui a déclenché cette évolution, qui a pris fin seulement au XIXe siècle.

La Russie Subcarpathique mise à part, où le parler est proche de la langue russe courante avec quelques particularités de prononciation, et où la langue écrite est tout simplement la langue littéraire russe, on distingue en Ukraine trois dialectes différents : celui du Nord, celui du Midi, et celui de l'Ouest. Le premier, parlé en Polésie et dans les parties boisées des vieilles

terres de Kiev et de Tchernigov, est celui qui s'apparente le plus au grand-russien. Le dialecte du Midi, répandu dans tous les territoires de la steppe colonisée au cours des derniers siècles, est celui qui est devenu le fondement de l'ukrainien littéraire. Enfin, le dialecte de l'Ouest, parlé en Galicie et dans les territoires voisins de l'ancien Empire Russe (en pays de Kholm, en Volynie et dans une partie de la Podolie) a été le plus corrompu par les influences germano-polono-latines, et leur a emprunté le maximum de mots qui remplacent les expressions correspondantes du vieux russe.

Or, depuis que la Galicie est devenue le véritable foyer du mouvement ukrainien, avec une tendance très nette à s'écarter le plus possible de tout ce qui est russe, la langue littéraire ukrainienne s'est de plus en plus rapprochée du dialecte galicien de l'Ouest, ce qui eut pour effet, à cause de l'abondance d'expressions polonaises, de la rendre plus difficilement intelligible non seulement aux grands russiens, mais aussi aux ukrainiens russes.

On a vu, durant l'époque de l'occupation allemande de 1918, que les paysans de l'Ukraine centrale ont eu quelque peine à comprendre ce parler galicien. Pour se faire entendre des Ukrainiens orientaux, les autorités allemandes et autrichiennes étaient obligées de se servir d'interprètes russes au lieu d'Ukrainiens de Galicie. Formés à l'Université ukrainienne de Lvov, fondée par le gouvernement autrichien, et appartenant à une autre religion, parce qu'« uniates » et non

orthodoxes, les hommes de lettres, de sciences, ou les politiciens galiciens qui envahirent la partie russe de l'Ukraine après la Révolution de 1917, apparaissaient à la population indigène comme des étrangers.

Dans la poésie populaire ukrainienne on ne relève aucune trace du poème épique de la Russie de Kiev, dont seul le « Dit des Compagnons d'Igor », écrit dans une langue encore assez proche du vieux slavon, est un échantillon magnifique. Les chants épiques se rapportant à l'époque de la floraison de l'Etat de Kiev, marqués encore du mélange des conceptions chrétiennes et des vestiges du vieux paganisme, se sont perpétués loin au Nord : ce sont les « *byliny* », chansons de geste de saint Vladimir et de ses compagnons, que les « *skazitels* » populaires chantent encore aux limites septentrionales les plus reculées de la Russie dans les forêts du littoral de la mer Blanche. En Ukraine, une poésie épique populaire d'un genre nouveau, aux sujets inédits, est apparue, inspirée des luttes cosaques; le XVIe et le XVIIe siècle nous en ont légué quelques spécimens.

Cette poésie d'un très haut lyrisme, noblement mélancolique, s'est épanouie surtout au siècle suivant, et est encore vivante de nos jours, connue sous le nom de « *doumy* ». Quoique se rapportant aux faits épiques, cette poésie est profondément marquée de ce lyrisme qui caractérise tout l'art poétique populaire ukrainien.

Comme tous les langages de la famille russe, l'ukrainien se prête merveilleusement au chant.

C'est de l'Ukraine que toute la Russie a appris le chant polyphone, qui pénétra même dans les recoins les plus éloignés de la terre russe. Il est probable que ce chant a été lui-même, de bonne heure, influencé en Ukraine par certains éléments de la musique occidentale.

C'est à la fin du XVIIIe siècle que le mouvement intellectuel et culturel ukrainien fit son apparition. Ivan Kotliarevsky, considéré comme « le père de la littérature ukrainienne », se disait lui-même « simple amateur du parler petit-russien ». En effet, c'est l'attachement au folklore poétique qui caractérise la littérature ukrainienne moderne, et c'est ce qui la classe parmi les littératures régionalistes. C'est dans cet esprit que Kotliarevsky publia en 1798 son poème bouffon : l'« Enéide Travestie », première grande œuvre littéraire ukrainienne, suivie par un vaudeville « Natalka Poltavka », qui a eu pendant un siècle un grand succès en Russie, et qui est joué aujourd'hui dans tous les pays de langue ukrainienne. Sous l'influence du romantisme allemand, l'intérêt tout particulier pour tout ce qui se rattachait au folklore, à la langue du peuple, à ses coutumes, à ses traditions et à son art s'éveilla dans le monde littéraire russe. Ainsi les débuts de Kotliarevsky furent très bien accueillis par les cercles littéraires pétersbourgeois, et son « Enéide Travestie » resta une des lectures favorites de plusieurs générations russes.

Poussé par le grand mouvement slavophile rompant avec l'occidentalisation à outrance, les littérateurs russes prétèrent l'oreille à toutes les

manifestations du génie populaire, et, tout naturellement, du génie populaire ukrainien.

Comme au XVIIIe siècle la langue et la culture religieuse de la Russie méridionale avaient déclanché le réveil littéraire de Moscou, en permettant à la langue russe de se libérer de ses formes archaïques, dès le début du XIXe siècle, l'Ukraine, son passé romantique, les charmes de ses paysages et de sa vie populaire inspirèrent la littérature et la poésie russes. Ce même début du XIXe siècle a vu naître deux génies ukrainiens qui occupent à tout jamais des places de premier ordre dans la littérature universelle : Gogol (1809-1852) et Chevtchenko (1814-1861). Nicolas Gogol n'a écrit qu'en russe, non parce qu'il y était obligé par un quelconque facteur extérieur, ou parce qu'il ignorait l'ukrainien, mais parce que l'immensité et la diversité de son talent dépassait les possibilités expressives de la langue littéraire ukrainienne. Malgré le pittoresque et la richesse incontestable de ses formes, cette langue ne dépassa jamais le niveau de la forme littéraire du parler populaire. Ainsi, dans le domaine du vocabulaire littéraire, scientifique, philosophique et technique, elle est incomparablement moins développée que la langue russe. Les images de la vie citadine, de la vie des couches supérieures de la société, qui, durant tout le XIXe siècle, dominaient comme sujet les œuvres d'imagination, et particulièrement le roman, ne sont pas facilement exprimées en langue ukrainienne. Des expressions, des mots manquent pour cela. Nous nous permettons

d'avancer l'idée qui paraîtrait peut-être hardie que la lecture en russe d'un « *Crime et Châtiment* », d'une « *Guerre et Paix* », d'un « *Oblomov* » ou des « *Ames mortes* » profiteraient davantage à un Ukrainien qu'une traduction de ces œuvres en sa langue maternelle. Plus encore, les traductions de ces œuvres immortelles en d'autres grandes langues européennes nous paraissent beaucoup plus proches de la forme, du contenu et des idées exprimées par elles que leurs traductions en langue ukrainienne, ressemblant tant au russe. Ainsi, toute l'œuvre de Gogol appartient, sans contestation possible, à la littérature russe, sans pour cela être étrangère au monde ukrainien. Traditionnaliste, profondément pieux — au point d'agacer l'« intelliguentzia » russe déjà imbue d'idées positivistes — il aimait toute la Russie d'un amour ardent et passionné. Il se torturait au spectacle des abandons et des lâchetés qui caractérisaient la vie russe de son époque, de toutes ces plaies ouvertes, qu'il savait distinguer et dépeindre avec un sarcasme inégalable. Comme les slavophiles, comme plus tard Dostoïevski, il espérait que le salut viendrait des forces profondes qui dorment dans l'Eglise orthodoxe, et dans la Monarchie russe. Les chauvins de l'ukrainisme, de nos jours, le traitent parfois de renégat, opinion qui n'a même pas besoin d'être contredite. On n'a qu'à relire ses œuvres consacrées à l'Ukraine, pour sentir l'amour que Gogol portait à son pays natal, à l'âme populaire ukrainienne, à ses traditions héroïques et romanesques. Laissons plutôt la

parole à un homme politique ukrainien de nos jours, M. Alexandre Choulguine, qui dans son livre : « l'Ukraine contre Moscou », dont le titre indique son hostilité envers la Russie, écrit : « Pourrais-je oublier jamais le tressaillement chaque fois ressenti dans mon enfance en écoutant ou en lisant : « Les Veillées de l'Ukraine », ou l'histoire de la lutte tragique de « Taras Boulba ». Et il ajoute que bien des Ukrainiens lui ont avoué devoir à cette même lecture en russe « le réveil de leur sentiment patriotique ». Cette remarque, émanant d'un séparatiste convaincu, ne confirme-t-elle pas que le russe suffit à un Ukrainien pour réveiller en lui les plus intimes, les plus secrètes passions de son âme? Si l'ukrainien est cher et indispensable à l'Ukrainien, le russe lui est également nécessaire : il lui ouvre de plus larges horizons spirituels et intellectuels, et l'attache à la communauté des grands peuples. En cela l'intimité littéraire russo-ukrainienne donne aux Ukrainiens une position de loin supérieure à celle des petits peuples slaves comme Slovaques, Serbes ou Slovènes. Et les fanatiques qui se ridiculisent en traitant Gogol de renégat, ne seraient-ils pas semblables à des Provençaux français, admirateurs de Mistral, qui reprocheraient à Jean Giono d'écrire en français et non en provençal ?

Par contre, Taras Chevtchenko, de qui on a fait l'étendard de l'Ukrainisme, écrivait en ukrainien du Midi. Né dans une famille de serfs, et serf lui-même dans sa première jeunesse, il a porté la force d'expression poétique de la langue ukrai-

nienne à un point n'existant pas auparavant, et jamais égalé depuis. La tristesse de la vie des paysans asservis, la nostalgie des gloires passées, telles qu'elles revivent dans les chants populaires sont les thèmes principaux de Chevtchenko. Nous y reconnaissons, à côté du romantisme, une forte expression des aspirations sociales. En mettant Chevtchenko au niveau des plus grands poètes de l'Europe, nous sommes obligés de constater que les sujets qui inspirent ses œuvres poétiques sont plus limités que celles d'un Pouchkine ou d'un Mickiewicz.

Chevtchenko, paysan, homme du peuple, est révolutionnaire par instinct dans le sens politique du terme, il se cabre contre l'autocratie, contre les seigneurs, il appelle de toutes ses forces à l'aide de ses frères opprimés, à la lutte pour la liberté qui le fascine. Si haute que soit sa sensibilité poétique, si riche que soit son lyrisme, ses sujets ne sortiront jamais du cercle limité des luttes des serfs contre les seigneurs. On s'imagine aisément le retentissement que ses poèmes devaient produire dans les cercles d'intellectuels russes, où il avait été reçu en triomphe, et qui rêvaient eux aussi de Liberté, d'Egalité et de Fraternité.

Les Universités de Kharkov et de Kiev, fondées par le gouvernement impérial, l'une en 1805, l'autre en 1834, étaient les centres de ralliement dans le Midi de la Russie du mouvement intellectuel. C'est de là que sortit le célèbre historien Kostomarov, qui fut le porte-voix du libéralisme et du réveil culturel de l'Ukraine.

L'effervescence de ces jeunes intellectuels à tendances révolutionnaires aboutit à la création à Kiev d'une société secrète « La confrérie des Saints Cyrille et Méthode », qui fut presque aussitôt découverte par la police. Les conjurés prirent le chemin de la Sibérie. En 1847, Chevtchenko fut condamné à 7 ans de service comme simple soldat dans une garnison lointaine. Cette condamnation relativement légère, suivie, il est vrai de l'interdiction d'écrire et de peindre (il était peintre de talent en même temps que poète), fut infligée au révolutionnaire aux idées subversives, et non à l'Ukrainien nationaliste. Ce n'est qu'après l'avènement de l'Empereur Alexandre II, lorsqu'un vent libéral commença à souffler sur la Russie, en 1855, les déportés de Kiev purent revenir en Europe.

Chevtchenko mourut peu d'années après. Kostomarov par contre se fixa à l'Université de Saint-Pétersbourg, où il travailla pendant de longues années à ses grandes œuvres historiques. Devenu grand historien, et plus modéré avec l'âge, il resta toute sa vie patriote régionaliste de l'Ukraine qu'il se représentait dans le cadre d'une grande Fédération russe régie par des principes libéraux. Même la Confrérie des Saints Cyrille et Méthode, malgré tout son extrémisme révolutionnaire, n'avait eu que des idées fédéralistes et ne songea jamais à la séparation de l'Ukraine et de la Russie. C'est l'historien ukrainien de mérite, M. E. Borschak qui nous le confirme dans son intéressante étude, publiée dans le « Monde slave » : « le mouvement ukrainien était alors

libre de toute idée de séparatisme dont nous n'avons pas trouvé trace en exposant son idéologie », écrit-il.

Répétons-le encore : la lutte en Ukraine, comme dans toute la Russie, était engagée au nom du libéralisme et de la réforme sociale contre un ordre politique et social existant, non contre la Russie au nom de l'Ukraine, et en cela le mouvement ukrainien diffère sensiblement des mouvements nationaux des groupes ethniques non russes. En même temps que des dizaines de milliers de Polonais, pauvres et riches, paysans et aristocrates, socialistes ou monarchistes, ont été déportés en Sibérie pour vouloir séparer la Pologne de la Russie, *aucun Ukrainien*, en tant que partisan de l'autonomie ou de l'indépendance de son pays, ne faisait partie des convois de déportés politiques. Si des milliers d'Ukrainiens peuplaient la taïga sibérienne, c'est pour avoir été républicains ou socialistes, ou pour avoir lutté contre le Tsarisme, non contre la Russie.

On prétend parfois que Chevtchenko personnellement était hostile à tout ce qui était russe. Or, il semble n'en avoir rien été. Admirateur du « noble esprit » de Gogol, Chevtchenko écrivait lui-même en russe son journal intime, et il nous a légué pas moins de onze nouvelles, et quelques pièces poétiques écrites dans la même langue, dont deux poèmes composés avant son exil. Révolutionnaire par conviction et par tempérament, Chevtchenko se sentait intimement lié avec les cercles d'opposition de la Grande Russie, et

appartenait comme tel à la grande famille des hommes de lettres russes.

L'ère libérale qui s'ouvrit en Russie avec l'avènement d'Alexandre II rendait largement satisfaction aux aspirations des milieux jadis d'opposition. La libération des serfs en 1861, l'inauguration des municipalités élues par le peuple, les réformes radicales basées sur l'inamovibilité des juges, l'installation des jurés et des garanties judiciaires éliminaient les raisons majeures des vieilles tendances révolutionnaires. Un large mouvement de réconciliation s'annonçait qui aurait probablement profité à l'Ukraine comme à tout l'Empire. Le Gouvernement Impérial penchait manifestement vers l'idée d'un régime de monarchie constitutionnelle, basée sur l'autonomie culturelle des divers territoires russes, et sur l'application du système d'autonomies politiques assez larges dans les pays aux majorités ethniques non russes.

Comme auparavant, le gouvernement ne s'opposait en aucune façon à la publication de livres et de journaux en langue ukrainienne.

Toute cette évolution fut compromise par l'insurrection polonaise de 1863. On sait qu'en 1815, au Congrès de Vienne, Alexandre Ier a commis la faute dont s'était gardée, au moment du partage de la Pologne, la Grande Catherine : il annexa la majeure partie du territoire ethnique polonais, le Grand-Duché de Varsovie. Malgré toutes les tentatives vers l'établissement d'un régime autonome, la « question polonaise » fut dès lors le point le plus vulnérable de la politique

intérieure russe. Sous l'ère libérale d'Alexandre II, le régime politique autonome était naturellement destiné à être tout d'abord appliqué en Pologne. De cette tentative, il ne sortit rien, hormis une nouvelle et violente insurrection polonaise. Les insurgés, traditionnellement attachés à la conception de la Grande Pologne d'autrefois, maintenaient les vieilles prétentions sur l'Ukraine et la Blanche Russie. Le programme du Prince Adam Czartoryski, précurseur du mouvement insurrectionnel polonais, comprenait la coordination du mouvement polonais et ukrainien, ce dernier devant être encadré dans le plan d'insurrection polonaise, afin d'ébranler l'omnipotence de l'Empire russe, et de créer sur ses ruines la Fédération slave, sous la direction de la Grande Pologne! Les tentatives pour attirer vers elle les paysans ukrainiens et blancs-russiens devaient être fatalement un échec; les paysans firent tout leur possible pour faciliter la tâche du gouvernement dans la lutte contre leurs ennemis séculaires — les Polonais. La tentative des insurgés de lier partie avec les cercles intellectuels ukrainiens, ne pouvait aboutir non plus. Kostomarov leur répondit « d'aller au diable » (littéralement). De la part des Polonais, c'était aussi tout ignorer de la véritable histoire de l'Ukraine et de la Blanche-Russie.

Mais l'insurrection de la Pologne, quoique mâtée, donna l'alerte au Gouvernement Impérial. Les historiens russes sont généralement d'accord pour reconnaître que c'est l'insurrection polonaise de 1863 qui lui fit abandonner ses projets

de réforme, et réveilla sa méfiance envers toute réalisation libérale, envers tout autonomisme aussi.

Le 8 juin 1863, lorsque l'insurrection polonaise battait son plein, le ministre de l'Intérieur Valouiëv rendit la célèbre circulaire qui portait que la langue ukrainienne « n'est que du russe corrompu par l'influence polonaise ». Il en déduisait qu'il « n'y a jamais eu de langue petite russienne, il n'y en a pas, et il ne peut pas y en avoir ». Il donnait l'ordre de ne plus rien laisser publier en ukrainien, sauf, toutefois, des œuvres purement littéraires.

Sans doute le gouvernement commettait-il une erreur fondamentale, inexcusable à notre avis, en employant une mesure arbitraire, aussi grossièrement policière et à courte vue. Néanmoins, si elle n'a pas d'excuses, elle a une explication dans la méfiance du gouvernement envers le plan de collaboration polono-ukrainienne inspirée par le programme du prince Czartoryski. Cependant contre le polonisme militant, le gouvernement russe aurait toutes les possibilités de s'appuyer sur l'ukrainisme, essentiellement hostile à la Pologne par tradition et par instinct. C'est le contraire qu'il fit : redevenant de plus en plus hostile aux idées libérales, le gouvernement prêta bientôt l'oreille aux propriétaires fonciers polonais qui lui dépeignaient les paysans ukrainiens comme des ferments de trouble ayant pour but la subversion de l'ordre agraire existant, très avantageux à la noblesse polonaise.

En exécution de la circulaire Valouiëv, les publications en langue ukrainienne cessèrent presque en Russie. La revue « *Osnova* », qui avait été le centre de ralliement des intellectuels ukrainiens, fut fermée. Il en résulta pour des dizaines d'années, on peut dire jusqu'à la Révolution, une éclipse presque totale du mouvement journalistique ukrainien en Russie. Quelques périodiques paraissaient néanmoins dont « *Ukraïnskaïa Jizn* » (La Vie Ukrainienne), rédigée en russe à Saint-Pétersbourg par ce même Simon Petlioura qui devait plus tard être le chef du mouvement insurrectionnel ukrainien contre les forces d'occupation austro-allemandes, et qui fut assassiné à Paris en 1926. Mais, par contre-coup, à la place d'un ukrainisme culturel, il se forma de l'autre côté de la frontière, en Galicie, un mouvement ukrainien politique, franchement anti-russe, visant même à la séparation de l'Ukraine du reste de la Russie.

La Galicie joua dorénavant le rôle du « Piémont » ukrainien. Les cercles intellectuels de l'Ukraine russe eurent recours aux publications galiciennes et firent paraître dans ce pays, de temps en temps, leurs propres œuvres. C'est ainsi que se fonda à Lvov la société Chevtchenko, qui tint depuis la place prédominante dans le mouvement ukrainien.

A l'exemple de Chevtchenko, une autre impulsion vint se joindre à la tendance populiste, disons « folkloriste » du mouvement littéraire ukrainien : c'était la question sociale, identique

d'ailleurs à celle qui dominait l'esprit littéraire de toute la Russie.

La même seconde moitié du XVIIIe siècle qui a vu le rattachement de l'Ukraine Occidentale à la Russie et la colonisation des côtes de la mer Noire, fut en même temps l'époque du plus grand développement des privilèges de la noblesse. Nous n'avons pas à nous occuper des détails de cette évolution qui dépassent de beaucoup la tâche de ce livre. Notons seulement qu'après la mort de Pierre le Grand en 1725, la nouvelle noblesse, d'origine militaire, devint la plus grande force politique de l'Etat. Cette noblesse s'émancipa définitivement de ses vieilles servitudes envers l'Etat et transforma en même temps en un véritable servage la dépendance des paysans, qui, jusqu'alors, n'était pas inconditionnée. C'est ainsi que Catherine II installa en Russie comme en Ukraine un ordre politique et social nouveau, fondé sur la situation privilégiée de la noblesse qui l'avait portée au pouvoir, et sur le servage des paysans. Elle assimila les droits de la noblesse ukrainienne à ceux de la noblesse de tout l'Empire, et distribua en outre largement aux seigneurs les terres nouvelles. Dès lors, la question du servage des paysans, prélude lointain mais direct de la Révolution, devint une plaie ouverte du régime tsariste.

On sait que le mouvement d'idées tendant à l'abolition du servage commença à se manifester dans les couches supérieures de la société dès l'époque des guerres napoléoniennes. Il s'alliait naturellement avec l'intérêt pour tout ce qui était

populaire et s'inspirait en même temps des idées à la mode en Occident : l'encyclopédisme et le voltairianisme d'une part, la franc-maçonnerie et le carbonarisme de l'autre. Il ne pouvait manquer de se répandre en Ukraine comme ailleurs.

C'est ainsi que se forma la société secrète des « Slaves unis », qui comptait parmi ses membres non seulement des officiers et des fonctionnaires ukrainiens, mais aussi des Grands-Russiens authentiques. Un romantisme naïf : serments prêtés sur les épées et tirades à la Plutarque, fusionnait avec un amour ardent des traditions populaires et avec le désir d'améliorer le sort des masses paysannes avilies par le servage. A l'exemple des révolutionnaires romantiques d'Occident, les jeunes conjurés rêvaient des âges passés, des épopées cosaques dont les héros leur apparaissaient comme les champions de la Liberté. Kotliarevsky lui-même, sans appartenir aux « Slaves Unis » était intimement lié aux cercles maçonniques, et son prodigieux pamphlet d'« Enéide Travestie » dénonçait déjà les lâchetés et les injustices sociales de l'époque.

Conformément aux idées du nationalisme romantique et révolutionnaire, les « Slaves unis » aspiraient à une Fédération républicaine et démocratique de tous les Slaves. Leur ukrainophilie ne représentait qu'un chaînon du panslavisme révolutionnaire, autant dire qu'elle était diamétralement opposée à une rupture entre l'Ukraine et la Grande Russie. Un des principaux chefs du mouvement l'Ukrainien Gorbatchevsky écrivait dans ses mémoires, en russe, que le succès de

l'insurrection « aurait pu signifier une ère nouvelle dans l'histoire du peuple russe ».

La société des « Slaves unis » n'était qu'une expression du grand mouvement libérateur et sa débâcle fut la conséquence logique de l'échec de l'insurrection des Décembristes, à Saint-Pétersbourg, le 14 décembre 1825 — d'où d'ailleurs vient leur nom.

Cet échec arrêta pour longtemps les tentatives de révoltes politiques dans toute la Russie. Le mouvement intellectuel continuait cependant, s'inspirant toujours des mêmes sources et des mêmes idéals.

Quant à la Galicie, le mouvement politique y continuait toujours et se développait rapidement.

Vers la fin du XIX[e] siècle un homme nouveau fit son apparition dans l'arène politique ukrainienne : Dragomanov (1851-1895) dont le rôle devait être énorme.

Né en Ukraine russe, il se lia de bonne heure avec les milieux intellectuels révolutionaires. A l'exemple des autres organisations révolutionnaires en Russie, celle de *Stara Gromada* de Dragomanov l'envoya à l'étranger pour y propager en émigré politique les idées d'un ukrainisme révolutionnaire. Dragomanov se lia tout d'abord avec les milieux galiciens, et se fixa en Autriche, mais il ne put y rester en raison de ses idées « trop rouges ». Dès lors il prit le chemin de Genève, centre de ralliement des émigrés politiques de la vieille Russie. Il y fonda une revue politique *Gromada,* et prit de son exil genevois la direction du mouvement ukrainien en Galicie.

L'impulsion qu'il lui donna fut extrêmement vive. Elle aboutit à la formation d'un nouveau parti, teinté de radicalisme, le parti populaire ukrainien, qui rompit avec les vieilles traditions cléricales de l'ukrainisme galicien.

Dragomanov était républicain et par conséquent anti-tsariste avant toute chose. Il s'était formé sous l'influence d'idées positivistes et socialistes qui étaient chez lui fortement teintées de syndicalisme. Il partageait au fond les idées maîtresses du mouvement révolutionnaire d'alors tel qu'il se présentait en Occident.

Républicain et socialiste, Dragomanov était le champion de la libre disposition des peuples. Ces thèses, dans l'esprit de l'époque, se tenaient indissolublement ensemble. Mais Dragomanov n'était pas anti-russe. Il n'avait que du mépris pour les chauvins qui, pour glorifier l'Ukraine, voulaient à tout prix dénigrer la Russie. « La nation ukrainienne », écrivait-il, « ne peut obtenir de liberté politique par la voie du séparatisme, mais seulement avec les autres nations et territoires de la Russie par la voie de fédération. » Il continuait en ceci la tradition fédéraliste qui avait été celle de tout le mouvement politique ukrainien. Dragomanov se représentait la « Russie libre » comme une fédération de plusieurs entités nationales elles-mêmes divisées à leur tour en territoires autonomes.

***

Parmi les autres expressions de la vie culturelle de l'Ukraine, les influences occidentales ont été

particulièrement fortes dans le domaine artistique, en particulier l'architecture et l'art décoratif.

L'architecture de Kiev, à l'époque de sa floraison, a été tout d'abord un simple rameau de l'art byzantin transporté sans aucune modification en Russie. Cependant dans le Nord l'art architectural, quoique d'inspiration byzantine, revêtit bientôt des formes originales, d'un caractère purement national.

Kiev, proche de Byzance, fut trop profondément impressionnée par les splendeurs de Constantinople pour s'en rendre indépendante. Le célèbre historien de l'art russe, Grabar, note qu'à la fin du XIIe siècle, on faisait venir à Kiev des architectes de Novgorod, afin de remplacer les maîtres grecs par des russes authentiques et pour construire églises et palais selon le génie national. Le peuple de Kiev en était tout émerveillé.

A part l'assimilation plus importante au Nord, le style de l'architecture religieuse (la seule qui comptait dans la vieille Russie) a été parfaitement semblable sur toute l'étendue du vieil Etat slavo-normand.

Plus tard, lorsque le centre de gravité de la Russie méridionale se transporta vers l'ouest, dans les terres de Galicie et de Volynie, les influences occidentales y devinrent plus marquantes. Même à Kiev nous trouvons des églises de style gothique, modifié cependant par des réminiscences nationales et surtout byzantines. Un trait éclatant de l'art byzantin y survit parti-

culièrement : ce sont les fresques magnifiques dans lesquelles excellait cet art, et, à son instar, l'art de la vieille Russie de Kiev.

Au XVIe siècle, les influences de la Renaissance se firent déjà sentir en Galicie, qui était encore à cette époque le foyer principal de la Russie méridionale. Mais elles furent très vite supplantées par le baroque, qui, dès le début du XVIIe siècle, marqua de son empreinte toute l'architecture ukrainienne. Il fit reculer de plus en plus les formes traditionnalistes de l'architecture russe à base byzantine, au point que Grabar se demandait si l'art ukrainien n'avait pas subi une dénationalisation complète.

Cependant une particularité propre à toute la Russie fit revivre le génie national : la vieille Russie, pays de forêts, ignorait une autre matière de construction que le bois. Ce qui se construit en pierre ne peut évidemment se construire identiquement en bois. Ainsi s'épanouit en Ukraine le style baroque particulier d'églises en bois, tout comme dans le Nord avait apparu un style « gothique » original également en bois. Ce style, d'ailleurs exquis, fut créé très probablement sans aucune influence occidentale.

Les églises en bois non seulement prémunissent l'art ukrainien contre une dénationalisation complète, mais leur style original et national arriva à s'infiltrer peu à peu même dans l'architecture baroque en pierre. A la fin du XVIIe siècle et dans les premières années du XVIIIe, ce baroque dit « cosaque » est presque exclusif en Ukraine.

Au XVIIIe siècle le « baroque cosaque » se perd dans la floraison magnifique du baroque impérial russe. A la fin du siècle, il est remplacé par un rococo tout aussi impérial : les églises construites à Kiev par Rastrelli ne peuvent évidemment être considérées comme des monuments d'art ukrainien. Le style Empire originalement transformé en Russie en le style dit « Alexandre » domine ensuite à Kiev comme à Saint-Pétersbourg.

Tout comme la vieille architecture ukrainienne a certainement contribué au développement postérieur du baroque impérial, la peinture ukrainienne, ouverte à toutes les influences occidentales à partir du XVIIe siècle, a joué un rôle très important dans la genèse de la peinture russe moderne. Ici encore les influences occidentales prenaient souvent le chemin de l'Ukraine et y étaient assimilées avant de se fondre dans la civilisation de l'Empire. Les portraitistes ukrainiens Levitsky, Borovsky et Vénétzianov, fixés à Saint-Pétersbourg, furent les émules du portraitisme russe.

C'est encore le peintre Lossenko, les sculpteurs Kozlovski et Martos, Ukrainiens également, formés à l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg, qui illustrèrent de leurs œuvres le siècle de Catherine II.

L'originalité nationale se maintint dans l'art populaire, surtout dans l'iconographie, grâce au traditionnalisme foncier de l'Eglise orthodoxe russe. Cependant l'iconographie ukrainienne a perdu beaucoup de son austérité, en comparaison

avec celle de la Russie du Nord, sous l'influence du nivellement qui est venu de la Pologne.

Les influences orientales se font encore sentir dans l'art populaire, dans le goût pour la richesse de l'ornementation, et dans l'éclat des couleurs. Broderies, tapisseries, orfèvreries, verreries, faïences et sculptures en bois attestent les riches aptitudes artistiques du peuple ukrainien, et sont réputées à leur juste valeur en Russie et dans toute l'Europe centrale.

CHAPITRE IV

L'UKRAINE ÉCONOMIQUE

Comme nous l'avons vu, la partie la plus importante de l'Ukraine s'est développée depuis plus de deux siècles dans le cadre de l'Etat russe, ce même Etat dont elle a été le berceau au temps le plus reculé de l'époque médiévale.

Ainsi, à la veille de la Grande Guerre, l'Ukraine, sauf ses quelques provinces occidentales, faisait partie intégrante de l'Empire Russe, intégrante géographiquement et administrativement, mais, également, au point de vue culturel, religieux et économique.

Ce dernier lien s'affirma particulièrement au début du XIXe siècle, avec l'essor industriel, l'avènement du capitalisme, le développement des voies de communications et des échanges commerciaux entre les pays, tous faits caractéristiques de cette époque.

L'accroissement rapide des populations dû à la diminution de la mortalité infantile, le commencement de la surpopulation agraire dans le centre

de l'Empire, provoqua l'extension rapide de la colonisation de la Nouvelle Russie, conquise par l'Empire à la fin du XVIII[e] siècle et qui forme aujourd'hui les districts méridionaux de l'Ukraine.

L'unité économique, qui lie depuis étroitement l'Ukraine et le reste de la Russie, se développe de plus en plus, non seulement en raison de l'identité géographique et climatique, mais, surtout, grâce à l'accroissement de la puissance productrice et à la direction que lui donnait la politique générale de l'Empire. D'ailleurs, cette politique, aussi paradoxal que cela puisse paraître, est continuée dans ses grandes lignes par le Gouvernement Soviétique, et cela malgré les transformations radicales d'ordre social, politique et économique.

Il serait difficile d'entreprendre l'étude de l'économie de l'Ukraine, sans, à chaque fois, se reporter à l'économie de tout le territoire russe, surtout lorsqu'il s'agirait de deux facteurs économiques aussi importants que ceux de la distribution de la production et des communications.

Le but de ce livre nous amènera à faire cette étude, non sous forme d'exposé en chiffres de la situation économique de l'Ukraine, à la veille de la guerre, ou après vingt ans de régime soviétique, mais en renseignant le lecteur français sur le potentiel économique de l'Ukraine, sur les conditions dans lesquelles ce potentiel pourrait se développer et sur le rôle que l'Ukraine occupa, occupe, et pourrait occuper dans l'économie mondiale en tant qu'organisme indépendant,

et en tant que chaînon du système économique panrusse.

Nous ne nous attarderons pas sur les transformations économiques que ce pays a subi sous le régime soviétique qu'en tant que ces transformations ouvrirent de nouvelles perspectives, enrayèrent, anéantirent ou désorganisèrent les différentes branches de l'activité économique déjà existantes.

Ainsi les chiffres qui figureront dans notre exposé seront puisés dans les statistiques d'avant-guerre aussi bien que dans celles des années plus récentes. Notre seul souci est d'éclaircir la question du potentiel économique de l'Ukraine qui semble être aujourd'hui un attrait pour des pays dont le potentiel économique est épuisé ou naturellement pauvre.

Il nous semble que la méthode de la géographie économique est la plus opportune pour donner à notre étude la direction voulue. Ainsi, après avoir tracé une base géographique d'ensemble, nous étudierons successivement les facteurs les plus importants de la géographie économique de l'Ukraine dans l'ordre suivant :

1° L'homme : (La population, sa densité, ses aptitudes, son niveau de culture économique).

2° Richesses agricoles et leur exploitation. (Sol, cultures, sylviculture, élevage).

3° Richesses du sous-sol et leur extraction, industrie lourde et industrie de consommation.

4° Voies de communication terrestres, fluviales et maritimes.

Le fait que la géographie économique est une discipline qui traite de deux facteurs essentiels : l'homme et le sol, dans des proportions variables, suivant les régions et les époques, mais qui est déterminée par l'existence de l'homme sur la terre, nous a fait choisir comme premier facteur de notre étude : l'Homme.

Les autres facteurs se succèderont dans l'ordre chronologique de leur exploitation par l'homme : exploitation de la superficie de la terre, du sous-sol, et enfin, la transformation des produits de l'exploitation : l'industrie.

Quant aux voies de communications, nous les mettrons à la fin parce qu'elles assurent la distribution et l'échange des produits du sol et du sous-sol, reflètent les emplacements de l'industrie et, susceptibles de créer une nouvelle géographie économique du pays, apparaissent comme le dernier chaînon du système économique.

Ceci dit, la géographie de l'Ukraine s'avère relativement simple.

Tout le territoire a, approximativement, la même altitude. Son profil est ainsi uniforme. Ses origines géologiques sont absolument identiques. Le système fluvial est pauvre et également uniforme : les trois fleuves importants, le Dniepr, le Boug et le Dniestr, se dirigent tous du Nord au Sud, pour aboutir à la mer Noire.

Le climat est semblable sur tout le territoire, avec une température moyenne « multiannuelle » légèrement plus élevée au Sud et au Sud-Est, due

aux plus grandes chaleurs des mois de juillet et d'août, à l'exception d'une étroite bordure de la mer Noire, entre Odessa et l'isthme de Pérékop, où l'hiver et l'automne sont très doux, ce qui explique la présence dans cette région de cultures telles que le coton (plante à longue période de végétation) et d'arbres aussi délicats que les pêchers.

Sur tout le territoire de l'Ukraine le mois où la température moyenne est toujours la plus élevée est juillet (+ 20°), celui où elle est la plus basse : janvier (— 4°5).

Quant aux précipitations atmosphériques, leur moyenne oscille entre 25 et 80 centimètres de hauteur d'eau moyenne par an, avec le climat le plus humide dans la partie Nord-Ouest. Partout elles sont plus abondantes durant l'été, et en cela aucune des régions de l'Ukraine ne fait exception.

Cette uniformité d'ensemble, qui facilite la tâche d'une description géographique, paraît interdire, à première vue, la division du territoire ukrainien en différentes zones, ayant quelques traits caractéristiques dissemblables et relatives, bien entendu, au domaine de la géographie économique.

Cependant, en approfondissant notre étude, nous arrivons à diviser l'Ukraine en deux zones agro-climatiques.

Cette séparation est déterminée par des facteurs climatiques et agraires : la différence des

précipitations atmosphériques, du sol, et de la flore.

La limite des deux zones commence à la frontière occidentale de l'Ukraine, au 48e degré de latitude Nord, et monte presque en ligne droite pour atteindre la frontière orientale au 50e degré de latitude Nord, coupant le territoire en deux parties presque égales.

Dans la zone Nord (zone n° 1) la hauteur des précipitations est partout supérieure à 50 centimètres; dans la zone Sud (zone n° 2) elle est inférieure à 50 centimètres et oscille entre 25 et 50 centimètres.

Les terres prédominantes de la zone 1 sont des *tchernozioms* dégradés, c'est-à-dire appauvris par les courants d'eau qui leur ont enlevé leur humus, en proportion différente suivant les régions, et leur ont apporté de leurs sources du sable et de l'argile.

Par contre les terres de la zone 2 sont des *tchernozioms* riches et complets.

La zone 1 comprend une vaste région forestière qui, descendant le cours des rivières, devient peu à peu bois clairs, mais la présence de forêts naturelles est, pour ainsi dire, caractéristique de cette région.

La zone 2 ignore absolument la forêt, c'est la vraie steppe.

Cette séparation n'est en effet autre chose que la frontière entre la steppe proprement dite, et la « *lesso-steppe* » (steppe parsemée de bois) —

terme géographique admis depuis longtemps par les savants russes.

Cette frontière est aussi celle qui limitait le berceau de la Russie, l'antique principauté de Kiev, la séparant de la steppe sauvage des nomades; donc, déjà à cette époque reculée, la séparation entre ces deux zones agro-climatiques existait effectivement. Ainsi justifiée au point de vue géographique, la séparation entre ces deux zones est d'autant plus acceptable qu'elle répond à une réalité historique depuis l'établissement des populations sédentaires.

Chaque fois, durant notre étude qu'il s'agira de populations (de la différence de densité, de la distribution sociale et de la composition ethnique), d'agriculture (limites Nord ou Sud de certaines cultures, de différentes méthodes d'exploitation agricoles), d'élevage (prépondérence des bovidés et des porcs dans la zone n° 1 et des chevaux et des moutons dans la zone n° 2), d'industrie (sidérurgie, métallurgie et autres industries lourdes dans la zone n° 2, industrie légère et de consommation dans la zone n° 1), ou de voies de communication, cette limite correspondra à des réalités économiques indiscutables.

Le hasard, ou plutôt la structure géologique, a voulu que la zone n° 2 possède toutes les richesses minérales de l'Ukraine dont la zone n° 1 est complètement dépourvue, sauf, toutefois, un insignifiant gisement de pétrole dans la Galicie Polonaise, près de Stanislavov.

I

La population

Comme nous l'avons dit précédemment, la population de l'Ukraine est d'environ 43 millions d'habitants, dont 33,5 millions habitent à l'intérieur des frontières de l'Ukraine Soviétique, dans les 11.500 communes, 95 bourgades, et 90 villes.

Parmi tous les pays russes, l'Ukraine avec la région industrielle de Moscou, est un de ceux où la population est la plus dense, particulièrement dans la région de Kiev et de Vinnitza, où la densité atteint environ 100 habitants par km^2.

La densité moyenne, de 70,6 habitants par km^2 pour l'ensemble du territoire, est sensiblement égale pour les deux zones, un peu plus forte cependant dans la zone 1, de 65 à 87 avec une moyenne de 76 habitants par km^2, tandis que la zone 2 n'a respectivement que 43 à 76, avec une moyenne de 65.

Les régions les moins peuplées sont les provinces du Sud-Est : les districts de Mélitopol, Marioupol, Lougansk, tous dans la zone 2.

Malgré le peu de différence entre la densité des populations dans les deux zones, le caractère et l'origine de cette densité ne sont pas les mêmes.

La densité, dans la zone 1, se caractérise par une surpopulation agraire, résultant d'une longue période féodale et du servage des terres. La population s'y concentre dans un grand nombre

d'importants villages, dans des bourgades et dans les petites villes; les habitants ajoutant à leurs revenus agricoles ceux de l'artisanat, du petit commerce et de la petite industrie.

Il y a une absence presque entière de grandes villes. En effet, toute la zone 1, dans ses limites soviétiques, ne contient qu'une seule ville dont la population dépasse 100.000 habitants : Kiev, la capitale administrative de l'Ukraine (625.000 habitants).

Même si on ajoute à ce territoire la Galicie polonaise, qui fait toute partie de la zone n° 1, nous ne trouverons qu'une seule autre grande ville : Lvov, 325.000 habitants, également centre administratif et culturel.

Dans la zone 2, nous trouvons au contraire trois très grandes villes : Kharkov (650.000 habitants), Odessa (550.000 habitants), Dniepropetrovsk (375.000 habitants).

En dehors des trois grandes villes, la zone 2 possède encore quatre villes dont la population dépasse 100.000 habitants : Nicolaïev, Marioupol, Zaporojié et Lougansk.

La plus grande partie de la zone 2 est un pays de colonisation récente : la Nouvelle Russie et l'Ukraine libre, peuplées au XVIIe et au XVIIIe siècle par des éléments grands-russiens et ukrainiens.

La population agricole y est d'une densité moindre, et si le chiffre moyen l'exprimant est, pour l'ensemble de ce territoire, sensiblement le même que celui de la zone 1, cela ne tient qu'au nombre plus important de grandes villes.

Il ne serait pas inutile de signaler qu'avant la guerre, Odessa, avec ses 700.000 habitants, était la ville la plus grande de l'Ukraine. Mais depuis l'avènement du régime soviétique et la quasi-disparition d'exportation de céréales et d'importation de charbon et de produits coloniaux, Odessa a cédé sa place à Kharkov, puis à Kiev, le premier centre industriel, le second centre administratif.

Sur tout le territoire de l'Ukraine, 25,5 millions d'êtres humains vivent à la campagne, et tirent leurs moyens d'existence de l'agriculture et des métiers annexes, et 8 millions seulement sont des citadins.

Ces derniers forment ainsi 24 % de la population, représentant 19 % dans la zone 1, 27 % dans la zone 2.

Les principales occupations de ces 8 millions de citadins sont les suivantes : ouvriers (6 millions 500.000), militaires, fonctionnaires et professions libres (un million), artisans (500.000). Comme ces chiffres sont pris dans les statistiques soviétiques, les professions de commerçants, industriels et rentiers ne sont pas représentées.

Ce qui est intéressant, c'est que, sur les 8 millions d'habitants des villes, 70 % ne sont pas des Ukrainiens, mais des minorités nationales, peu nombreuses dans les campagnes. Pourtant leur proportion moyenne est bien plus forte dans la zone 2, où elle atteint parfois 40 %, par exemple dans le district d'Odessa, et même 50 % dans le bassin du Donietz.

Le débouché naturel de la surpopulation

agraire de la zone 1 semblait devoir être les grands centres industriels : le bassin houiller du Donietz et les mines du Krivoï-Rog, où les paysans sans terre pouvaient trouver du travail. Et, pourtant, la majeure partie de la masse ouvrière est venue de l'extérieur de l'Ukraine, tandis que beaucoup de cultivateurs de ces régions ont émigré en Sibérie Orientale où ils créèrent des villages entiers. Les autres allèrent aux Etats-Unis ou au Canada, où ils fondèrent des communautés agricoles prospères.

Le peuple ukrainien, vieux peuple de civilisation agricole, n'est pas attiré vers l'industrie et les grandes agglomérations, il préfère vivre, quand la vie matérielle lui est assurée, à la campagne, cherchant à compléter ses revenus par des professions semi-agricoles, comme l'artisanat, le petit commerce par exemple, ou, alors, il s'engage au service de l'Etat.

L'agriculteur ukrainien, surtout celui qui peuple les régions Sud, a conscience de participer à l'économie générale du pays. Il porte beaucoup d'intérêt au choix des cultures, à l'organisation des coopératives de consommation et de crédit, à la construction des voies de communication. C'est un paysan civilisé, un fermier tout à fait européen. Sans vouloir rien enlever aux capacités intellectuelles et au sens pratique du peuple grand-russien, il faut reconnaître que l'Ukrainien, dans sa conception du monde, est plus occidentaliste, plus européen, que son confrère du Nord.

D'autre part, le peuple ukrainien a une grande

vitalité : c'est le peuple de l'Europe dont l'accroissement est un des plus forts, atteignant 2,3 % par an. La fécondité des femmes est étonnante : entre 20 et 30 ans, elle est de 23 %, tandis qu'en France elle atteint aux mêmes âges à peine 8 % (1).

La taille moyenne des hommes, au moment de l'appel des classes, est de 1 m. 69 1/2 environ.

Les Ukrainiens sont très propres, leurs habitations très coquettes, le plus souvent blanchies à la chaux, entourées de jardins. Les arbres fruitiers, les cerisiers en particulier, donnent aux villages un aspect attrayant, surtout dans les districts de Kiev et de Poltava (zone 1) où la nature, riche et verte, évoque les paysages de Vendée ou de Charente.

Par contre, dans la zone 2, l'absence d'arbres, le climat plus sec, le sol poussiéreux, les hameaux et les fermes isolées rendent le paysage plus austère, semblable au plateau aride de la Castille du Nord. Seule l'immensité des champs de blé, aux épis dorés, introduit une note lyrique, hallucinante, dans ce pays plat et déboisé. Les villages de la steppe n'ayant plus rien de pittoresque, prennent plutôt l'aspect de colonies où l'esprit de calcul domine le souci de beauté; les habitations y sont plus modernes, plus vastes, mieux conçues. Le chaume cède ici la place aux tuiles et à la tôle. Par contre, les pauvres gens, privés de bois, habitent des masures primitives, construites en argile.

(1) C'est-à-dire que sur 100 femmes entre 20 et 30 ans, on en rencontre 23 en état de grossesse.

A l'extrémité Nord, dans la région forestière au sol sablonneux, les paysages pittoresques disparaissent peu à peu, pour reprendre la sévère et triste monotonie de la campagne blanc-russienne.

L'Ukrainien est très apte à la civilisation, c'est-à-dire au perfectionnement de la vie quotidienne, et adopte très rapidement les découvertes pratiques, sans aucun esprit de routine.

L'Ukraine est la partie de la Russie la plus lettrée : même les statistiques soviétiques, qu'on ne peut supposer bienveillantes vis-à-vis du régime tsariste, nous indiquent que le pourcentage de la génération qui avait l'âge scolaire en 1914, sachant lire et écrire a été en 1923, de 90 % dans les villes, et de 73 % dans les campagnes, ce qui par ailleurs constitue une réplique vigoureuse à l'opinion généralement répandue que, dans l'Empire Russe d'avant-guerre, la population stagnait dans une ignorance crasse.

Dans les autres parties de la Russie d'Europe, le pourcentage pour la même génération a été respectivement de 82 % dans les villes et 57 % dans les campagnes.

Il nous semble qu'il serait opportun, pour donner une idée de l'Ukraine, de décrire les agglomérations urbaines, qui sont, au point de vue urbanisme européen, dans leur plus grande partie, parmi les villes russes les mieux organisées.

La ville la plus européenne est Odessa. Fondée à la fin du XVIIIe siècle, avec ses avenues et ses rues larges et droites bordées de platanes et d'acacias, tracées d'après un plan, parfaitement

bien pavées, avec les systèmes de canalisation et d'égouts du perfectionnement le plus moderne, avec ses immeubles de grand confort, et, enfin, avec son port construit d'après les principes techniques les plus avancés, Odessa supporte facilement la concurrence avec les grandes villes européennes de même importance. Il est curieux que les premiers gouverneurs d'Odessa, qui ont fait beaucoup pour l'embellissement de la ville, furent deux émigrés français : le duc de Richelieu et le comte de Langeron, dont les deux importantes rues portent les noms. L'Université d'Odessa, dite de la Nouvelle Russie, a été le centre culturel non seulement de la région Sud de l'Ukraine mais attirait les jeunes gens de la Crimée et du Caucase. Sa grande activité commerciale, sa vie extérieure nocturne et sa population cosmopolite : 43 % de Juifs, 42 % de Russes (Grand-Russiens et Ukrainiens), 6 % de Grecs, 3 % d'Allemands, 2 % de Polonais, 3 % d'Italiens, d'Arméniens, de Georgiens, de Tartares et autres, lui donnaient avant la Révolution l'aspect d'une cité méditerranéenne.

Kharkov, également ville universitaire, aujourd'hui est une ville européenne, mais, contrairement à Odessa, elle doit son aspect moderne au régime soviétique. Durant 15 ans elle a été la capitale de l'Ukraine et a profité de cette situation pour changer complètement son aspect, qui, avant la guerre, était lamentable.

Kiev est une ville pittoresque, située sur les collines de la rive droite du Dniepr. C'est indiscutablement la plus jolie ville, non seulement de

l'Ukraine, mais de toute la Russie ; ses magnifiques jardins publics émerveillent les visiteurs. Elle cède à Odessa au point de vue urbanisme, mais la dépasse de loin au point de vue esthétique. Son Université de Saint-Vladimir et son Ecole Polytechnique jouissaient en Russie d'une grande autorité.

Parmi les autres villes d'aspect européen, on peut citer Nicolaïev, port à l'embouchure du Boug; Vinnitza, capitale de la Podolie, et aujourd'hui peut-être Dniepropetrovsk, où se trouve l'Ecole des Mines, inaugurée quelques années avant la Grande Guerre. Ces villes sont nanties d'édifices publics modernes, de gares perfectionnées, de réseaux de tramways, etc...

Dans le domaine d'organisation et de l'aspect des agglomérations et des habitations, la différence entre la zone 1 et 2 est très visible : dans la zone n° 1, la campagne est mieux organisée, elle possède de meilleures routes, le réseau téléphonique y a fait son apparition avant la guerre, etc... Par contre les villes qui, comme nous l'avons indiqué auparavant, sont presque toutes petites, ont à peine le droit de porter cette appellation.

Les villes de la zone 2 sont des villes neuves, qui ont profité d'une organisation moderne; quant à la campagne, elle présente encore des aspects coloniaux, sans routes, avec de nombreux hameaux et des fermes isolées très éloignés les uns des autres.

Quelques mots maintenant sur la composition ethnique de la population de l'Ukraine. Les mi-

norités les plus importantes fixées sur le territoire ukrainien sont les suivantes :

En premier lieu, les Grands-Russiens : ouvriers, fonctionnaires, et quelques colons dans les parties Est et Sud, dans la Nouvelle Russie particulièrement. Puis les Juifs, très nombreux (2.500.000 environ), presque tous commerçants, artisans, ou de professions libres avant la Révolution : aujourd'hui, employés de commerce, des coopératives de l'Etat où ils représentent 30 % des effectifs, artisans et ouvriers dans l'industrie légère et de consommation.

Les Allemands, la plupart agriculteurs, très riches avant la Révolution, sont concentrés dans les districts d'Odessa, Kherson, et dans la Tauride du Nord. Ce qui reste de cette importante minorité, rapatriée en partie, dispersée par la guerre civile, ou exterminée en tant que « *koulaks* » (1), appartient aujourd'hui à la communauté des paysans collectivisés.

Les Polonais, dans la partie soviétique de l'Ukraine, sont en petit nombre. Les propriétaires fonciers ont quitté le pays. Restent des agriculteurs, des ouvriers et des employés, particulièrement dans les services de chemins de fer.

Dans la Galicie polonaise, la population ukrainienne est, comme partout ailleurs, presque entièrement agricole. Les Polonais sont propriétaires fonciers, fonctionnaires et militaires. Les Juifs commerçants, industriels et de professions libres.

Cette répartition d'activité suivant les groupes

(1) Paysans riches.

ethniques a joué un très grand rôle dans la lutte politique, qui s'est développée en Ukraine pendant la période de guerre civile de 1917 à 1920. La population indigène a toujours été hostile aux autres nationalités non russes, non par une xénophobie instinctive ou inoculée, mais pour des raisons d'ordre purement social. Polonais signifiaient pour eux propriétaires fonciers; Juifs, commerçants et banquiers, et Allemands, étrangers privilégiés à qui on a octroyé des terres au détriment de la population indigène.

En dehors de ces minorités importantes, il faut également signaler les colons bulgares, moldaves et macédoniens, dont l'occupation la plus importante est la culture des légumes, des cucurbitacées en particulier, et l'élevage des moutons, et les Grecs qui faisaient concurrence aux commerçants Juifs dans les grands ports où ils constituaient des communautés autonomes très unies et très riches, aujourd'hui rapatriées ou dispersées.

II

L'exploitation du sol

Pays agricole par excellence, l'Ukraine est particulièrement le pays des céréales.

La richesse incomparable de ses terres, son climat tempéré, l'aptitude de sa population, ont fait de cette branche d'activité humaine la richesse fondamentale du pays.

Sauf les régions forestières du Nord-Ouest, où apparaissent les sols sablonneux, presque toutes les terres de l'Ukraine sont labourables et, actuellement, il ne reste que quelques centaines de milliers d'hectares en friche, qui servent de pâturages naturels et fournissent un foin excellent, très apprécié des chevaux.

Environ 25 millions d'hectares sont ensemencés, dont 20 millions sont occupés par des céréales.

L'abondance des azotates dans la couche supérieure de la terre, sa structure capillaire, parfaitement irrigable, permet de cultiver avec succès la céréale la plus précieuse : le froment. La superficie d'emblavure de cette céréale occupe plus de 35 % des terres labourées de l'Ukraine et sa production s'élève à 90 millions de quintaux, représentant presque 8 % de la récolte mondiale, et 18 % de la récolte européenne.

La culture du froment paraît se développer d'année en année aux dépens de celle de l'orge et du seigle, céréales d'une qualité inférieure.

Dès la fin du XIXe siècle, cette culture a pris une grande extension et un caractère industriel et commercial. Des millions d'hectares ont été occupés par le froment pour la culture duquel on a procédé à des sélections de semences, à l'implantation de nouvelles variétés résistantes à la sécheresse, en vue de l'amélioration de la qualité du froment et de la stabilisation de ces récoltes. Considéré sur le marché mondial comme un des meilleurs pour la fabrication des farines fines et des pâtes alimentaires, le célèbre « blé dur »

russe avait, surtout à l'époque précédant immédiatement la guerre, une cote très élevée sur le marché mondial. De puissants élévateurs ont été construits dans les ports de la mer Noire où le grain attendait d'être chargé sur les bateaux.

Cette culture occupe l'immense majorité des champs de la zone 2 où les terres sont plus riches et suffisent amplement à l'accroissement de cette céréale exigeante. Plus de 4 millions d'hectares produisent du froment dans cette zone, sur 6 millions 1/2 dans toute l'Ukraine.

Plus au Nord, et particulièrement vers les terres relativement pauvres de la Volynie et de la région de Tchernigov, le seigle, dont la production s'élève à 30 millions de quintaux, commence à remplacer le froment, mais ne sert, à l'inverse de ce dernier, qu'à la consommation intérieure, n'ayant pas atteint un niveau de production marchande.

En dehors du froment et du seigle, l'Ukraine produit des quantités importantes d'orge : environ 35 millions de quintaux, de maïs : 22 à 25 millions, d'avoine : 20 millions, et, enfin, de grosses quantités de sarrasin et de millet.

Le froment, dont la récolte peut atteindre facilement 100 millions et même plus de quintaux, représente une ressource d'exportation excellente.

Aussi son exploitation intensive a-t-elle été connue non seulement des grands propriétaires fonciers, mais, également, des fermiers moyens qui augmentaient sensiblement leurs revenus en appliquant des méthodes perfectionnées de labour

et de sélection des variétés réclamées par les moulins et les exportateurs.

L'Etat et les organisations locales s'efforçaient également de venir en aide aux cultivateurs pour améliorer la qualité et la production de ce grain précieux.

L'Etat Soviétique, se substituant aux entreprises capitalistes d'autrefois, a organisé des « *sovkhoses* » (entreprises agricoles d'Etat), où il essaye de revenir aux traditions d'exploitation d'avant-guerre. Toutefois, le système général de l'économie soviétique ne permet point d'organiser l'exploitation du froment sur une échelle commerciale. Les chiffres que nous venons de citer ne peuvent être appliqués à l'Ukraine Soviétique dans son état actuel; en effet, la décadence de l'agriculture, pendant la guerre civile et la période de communisme de guerre et la collectivisation des paysans, désorganisèrent tout ce qui avait été fait à l'époque précédente pour l'exploitation rationnelle de cette importante ressource. La large utilisation des tracteurs n'a pas encore compensé les pertes subies. Néanmoins, le froment reste et restera le produit essentiel du sol ukrainien. C'est son « potentiel » agricole le plus important.

Bien que la culture du maïs, concentrée presque entièrement dans la zone 2, n'occupe que la quatrième place parmi les céréales de l'Ukraine, son importance est grande du fait que le pays produit à lui seul plus de 65 % du maïs de l'Union. D'autre part, cette culture est une phase très recommandée de l'assolement des ter-

res, dont la richesse en eau et en sels chimiques est impitoyablement épuisée par la culture du froment, d'autant plus que pour les reconstituer, l'utilisation d'engrais dans les régions Sud présente parfois un certain danger à cause des grandes sécheresses.

Tout récemment on a procédé en Ukraine à l'essai de deux cultures auparavant inconnues dans le pays : le soho et le riz, qui ont donné de bons résultats. L'expérience est particulièrement intéressante en ce qui concerne le riz, céréale très importante, inconnue en Europe, sauf en Italie, et dont la culture peut ouvrir de nouvelles perspectives agricoles.

***

En dehors des céréales, la place la plus importante en superficie ensemencée (2 millions 500.000 hectares) est occupée par les cultures dites techniques : cultures dont les produits servent de matières premières à l'industrie de consommation, alimentaire ou autre.

Ce sont : la betterave à sucre, les plantes oléagineuses, le lin-graine, le houblon et le tabac. La betterave, dont la superficie d'emblavure couvre près d'un million d'hectares, occupe la place prépondérante.

Cette culture exige, pour obtenir d'abondantes récoltes, une exploitation concentrée dans les grandes entreprises pourvues d'un matériel agricole approprié et d'une main-d'œuvre abondante.

Ainsi, avant l'avènement du régime soviétique, la récolte des betteraves en Ukraine atteignait

150 millions de quintaux, représentant presque 18 % de la production mondiale. Actuellement, malgré l'augmentation des superficies utilisées, la récolte atteint au maximum 110 millions. Cette diminution doit être considérée comme provisoire, due uniquement au nouveau système de capitalisme d'Etat qui n'arrive pas à remplacer l'initiative privée.

Pourtant, dans ce domaine, on ne peut espérer une augmentation nouvelle de production, car la culture des betteraves épuise les terres, entrave le système rationnel d'exploitation agricole et exige une dépense énorme d'engrais chimiques, ce qui se traduit par l'investissement de capitaux importants contre un revenu qui ne dépasse pas le revenu normal de la culture bien organisée du froment.

La culture de betteraves à sucre est concentrée dans les régions de Kiev, Kharkov, et en Podolie (zone 1). La récolte est transformée, presque partout sur place, en cassonade. Quant aux raffineries, elles se trouvent dispersées sur tout le territoire. 95 % de l'industrie sucrière de l'Union se trouvent en Ukraine, qui doit son expansion à l'organisation générale de l'économie panrusse.

Les plantes oléagineuses sont représentées en Ukraine par la culture du tournesol, du lingraine, du chanvre et de la moutarde.

La culture du tournesol occupe environ 800 à 850.000 hectares. C'est l'unique source d'huile végétale consommable. L'huile de tournesol, très nourrissante, appréciée de la population indi-

gène, n'a que le défaut de ne pouvoir se conserver longtemps, devant être consommée de récolte en récolte.

Le lin-graine et le chanvre fournissent l'huile technique, employée pour la fabrication de la peinture. Le lin-graine fournit aussi des semences pour les régions du Nord, en Grande Russie, où il est cultivé sous forme de lin-filasse. Le grain de la moutarde donne, en dehors du condiment bien connu, de petites quantités d'huile servant à certaines industries alimentaires.

Parmi les autres cultures techniques, dont la superficie et les récoltes sont plus ou moins importantes, disons quelques mots sur le tabac, le houblon et le coton.

La culture du tabac en Ukraine est une richesse assez considérable. 60 % de toutes les plantations de tabac de l'U.R.S.S. se trouvent dans la région de Tchernigov et de Romny (district de Poltava).

Ce sont des tabacs d'une qualité inférieure, fournissant les bûches de tabac consommées par toute la Russie et connues sous le nom de « makhorka ». Le tabac fin n'est cultivé que dans la région Sud, voisine de la Crimée, et en quantité insignifiante.

Quant au houblon, il est répandu dans les terres relativement pauvres de la Volynie; cette culture a pris une grande extension en Ukraine, depuis la fin du XIXe siècle; elle fournissait plus de 50 % du houblon sur le marché de l'Empire russe. C'est, comme on le sait, un produit indispensable à la fabrication de la bière.

En raison de son utilisation dans les brasseries, l'orge peut être également considérée comme une culture technique, de même que les pommes de terre (1,2 millions d'hectares) qui fournissent la matière première pour la fabrication de l'alcool.

La culture du coton, inaugurée depuis cinq ou six ans dans l'extrême Sud de l'Ukraine, entre l'embouchure du Dniepr et l'isthme de Pérékop, est une ressource nouvelle. Nous possédons trop peu de renseignements sur son avenir possible pour pouvoir nous y arrêter longuement. Actuellement, les plantations de coton occupent environ 150.000 hectares. L'utilisation d'une nouvelle variété, dite de « coton non irrigué », paraît donner des résultats satisfaisants.

En ce qui concerne l'agriculture, la séparation en zones agro-climatiques paraît être la plus justifiée.

En effet, la limite Nord de la culture du maïs et du tournesol correspond presque entièrement à la limite des deux zones. Par contre, 95 % des terres occupées par la betterave à sucre se trouvent dans la partie Sud de la zone 1. Pour la culture des céréales, cette séparation n'est peut-être pas aussi nette, mais elle apparaît tout de même : la plupart du froment est cultivé dans la zone 2. Par contre, le seigle et l'avoine occupent les superficies plus importantes du Nord. Pour les deux céréales auxiliaires : sarrasin et millet, la séparation est très nette : zone 1, sarrasin; zone 2, millet.

L'essor puissant de l'agriculture a créé une

demande croissante de machines agricoles, ce qui a fait naître et se développer très rapidement cette branche de l'industrie mécanique, concentrée aujourd'hui principalement à Kherson, à Zaporojié et à Kharkov.

Parallèlement se développa une très importante industrie de produits de consommation : les grands moulins les plus perfectionnés, les sucreries, les usines de distillation, les brasseries, les fabriques de tabac couvrent tout le territoire de l'Ukraine.

Comme produits auxiliaires de l'agriculture, en dehors des légumes de toutes les espèces connues en Europe, dont la production est difficile à évaluer, on peut citer les cucurbitacées (melons, pastèques, concombres) et les tomates, à la culture desquelles d'importantes étendues sont consacrées.

La production des fruits et du raisin n'a pas un très grand développement : la superficie couverte d'arbres fruitiers (cerisiers, pommiers, abricotiers et poiriers) se monte à 250.000 hectares environ. Les centres d'horticulture les plus importants se trouvent dans la région d'Ouman, sur les rives du Dniestr, à l'embouchure du Dniepr, et également aux environs d'Odessa célèbre par ses pêchers. La ville d'Ouman possède une école d'horticulture et une station expérimentale qui, longtemps avant la guerre, ont acquis une célébrité dans toute la Russie.

La récolte marchande des fruits atteignait, avant la guerre, 80.000 tonnes.

L'excédent de la production de fruits, et sur-

tout de légumes (tomates) a fait naître et se développer rapidement l'industrie des conserves alimentaires qui semble offrir de grandes perspectives dans l'avenir.

Quant aux vignes (environ 60.000 hectares), elles se trouvent à l'extrémité Sud de l'Ukraine, sur les rives du Dniestr et du Boug (Voznessensk), dans la région d'Odessa, à l'embouchure du Dniepr, et dans la région de ses rapides, près de Zaporojié.

Malgré le peu d'importance des vignes dans l'économie agricole de l'Ukraine, un gros effort a été fourni par la Russie dans ce domaine. Une station d'expériences vinicoles a été créée aux environs d'Odessa, pourvue d'un laboratoire d'analyse des crus. Des spécialistes hautement qualifiés y ont fait des recherches sur les croisements des variétés indigènes et françaises pour la création d'espèces adaptées au sol et aux conditions climatiques de la région vinicole ukrainienne.

Les cultures des herbes fourragères, comme le trèfle, la luzerne ou autres, sont relativement peu répandues en Ukraine; les terres qui leurs sont consacrées se trouvent presque exclusivement dans la partie occidentale de la zone n° 1, surpeuplée et pourvue de prairies naturelles; leur superficie ne dépasse pas un million d'hectares. Dans la steppe ukrainienne, seuls les pâturages naturels sont à considérer. (Il reste à souhaiter que la culture des herbes fourragères se développe dans la steppe, car elle est nécessaire pour assoler rationnellement les terres.)

Avant de passer à la sylviculture et à l'élevage, nous voulons dire quelques mots sur l'état de l'agriculture dans la partie polonaise de l'Ukraine :

Etant une suite naturelle de la zone 1, avec un sol plus pauvre, ce pays produit parmi les céréales surtout du seigle, qui occupe plus d'un tiers de la superficie ensemencée.

Les autres cultures sont : l'orge, le froment, l'avoine et les pommes de terre, toutes utilisées par la population indigène; les plantations de betteraves à sucre sont très limitées.

Par contre, la culture des herbes fourragères est plus répandue en Galicie polonaise que dans la partie soviétique de l'Ukraine, où, nous l'avons vu, elle n'est intensive que dans la partie occidentale de la zone 1.

***

Par le nombre et la qualité, l'Ukraine présente peu d'intérêt quant à la sylviculture. Sa production n'arrive même pas à satisfaire les besoins locaux.

Les bois, pour la plupart, sont concentrés dans les districts de Volynie, Kiev et Tchernigov et sont composés surtout de sapins. Leur superficie ne dépasse pas 3 millions d'hectares.

En dehors de ces forêts, dans la partie occidentale de la zone 1, on rencontre des oasis de chênes et ces bois clairs qui sont composés de variétés familières à tout le reste de l'Europe, à l'exception, pourtant, du hêtre, dont la répartition géographique est la meilleure justification

de la division de notre continent en Europe Occidentale et Europe Orientale.

Quant à la zone 2, elle est complètement déboisée, sauf les quelques oasis à l'Est de Kharkov.

Vers l'Ouest, la région forestière augmente et son exploitation devient plus intensive. Déjà en Galicie, aux abords des Carpathes, elle représente une partie importante de l'économie du pays, sans, toutefois, jouer le rôle de produit important d'échange et d'exportation.

***

Pays de larges étendues, de pâturages naturels magnifiques, l'Ukraine occupe une importante place en Europe au point de vue de l'élevage.

Les steppes ukrainiennes présentent des conditions excellentes pour l'élevage des chevaux, dont le nombre, avant la guerre, atteignait 5 millions 1/2.

Il serait injuste de ne pas signaler que les colons allemands ont beaucoup contribué à l'amélioration des races de chevaux dans l'Ukraine méridionale, particulièrement dans la région de Kherson où de nombreuses et vastes entreprises y étaient consacrées.

Les années de collectivisation, l'extermination du paysan riche a malheureusement porté un coup terrible (comme d'ailleurs dans toute la Russie) au troupeau chevalin qui a baissé de 50 % et n'est représenté aujourd'hui que par 2.750.000 unités.

Le cheptel subit le même désastre.

Le nombre de bovidés, qui atteint aujourd'hui 5 à 6 millions de têtes, était de 9 millions en 1914.

La situation est encore plus grave en ce qui concerne les moutons : de 6 millions, ils ont passé à 2 millions 500.

Seul l'élevage des porcs a pu se maintenir à peu près au même niveau, ne marquant qu'une baisse de 10 à 15 %, et le nombre de ces animaux atteint actuellement 4 millions 1/2.

L'élevage en Ukraine se caractérise par la prédominance des porcs dans la zone 1, des chevaux et des moutons dans la zone 2. Quant aux bovidés, les espèces laitières sont plus nombreuses dans la zone 1, et les bêtes de trait dans la zone 2. La race ukrainienne des bœufs est une des meilleures du monde. Elle fournit une viande excellente, mais les vaches de cette race donnent juste assez de lait pour nourrir leurs veaux. L'élevage des bœufs de trait est très sérieusement menacé par l'introduction de tracteurs dans l'exploitation agricole.

Ce qui est intéressant lorsqu'on étudie l'élevage en Ukraine, c'est la certitude qu'en d'autres conditions politiques, sociales et économiques il pourrait devenir une branche très importante de l'activité économique du pays. Les chiffres des statistiques d'avant-guerre nous indiquent que le nombre des animaux domestiques augmentait en proportion plus grande que celui des hommes qui les possédaient.

Toutefois l'Ukraine consommait presque entiè-

rement, sous forme de viande et de lait, ses ressources d'élevage et n'exportait dans les régions industrielles, en dehors de ses frontières, que les chevaux, les bêtes de trait, les peaux, la laine et la soie des porcs.

Aussi l'industrie laitière est relativement peu répandue en Ukraine et peut même devenir insuffisante pour la consommation des grandes villes et des centres industriels si l'élevage ne fait pas un bond en avant pour rattraper les autres branches de l'activité économique.

Donc l'opinion générale qui classe l'Ukraine comme une source inépuisable de viande et de lait paraît être erronée, du moins aujourd'hui. Ceci est d'autant plus vrai qu'à mesure que le pouvoir d'achat des populations indigènes augmenterait, l'insuffisance de ressources à cet égard deviendrait de plus en plus marquée.

La transformation qu'a subie l'Ukraine dans le domaine de l'exploitation des produits de la surface du sol, depuis l'avènement du régime Soviétique, sans même parler de la crise de l'élevage, est un facteur indiscutablement régressif.

Les essais de plantations de coton, de soho, de riz, la mécanisation du labour des terres par un apport massif de tracteurs, paraissent être les seuls avantages apportés par le nouveau régime au développement de l'agriculture ukrainienne.

Il nous semble nécessaire de signaler encore une richesse de la terre ukrainienne qui n'entre dans aucune de nos catégories économiques : ce sont les stations balnéaires et thermales.

En premier lieu, aux environs d'Odessa, deux lacs, le Kouialnik et le Khadji-Bey, anciennes baies, qui formaient dans le temps des embouchures de rivières, depuis desséchées et qui sont aujourd'hui complètement séparées de la mer. La valeur médicale de ces deux lacs est appréciée de toute la Russie. Des dizaines de milliers de malades, particulièrement des rhumatisants et des paralytiques, y affluent tous les ans pour y prendre des bains de boue, très riche en sels iodés.

Dans beaucoup d'endroits, le littoral de la mer Noire est très favorable aux bains de mer, bien que ses plages manquent encore totalement de bonne organisation touristique.

Néanmoins, cette branche d'activité du pays pourrait, dans des circonstances plus favorables, donner un revenu stable à la population et collaborer ainsi à l'enrichissement de l'Ukraine.

III

Sous-sol et industrie

Parmi les richesses minières de l'Ukraine, la première place appartient à la houille et au minerai de fer.

Ces deux importantes matières premières se trouvent dans la zone 2, la houille dans le bassin du Donietz et le minerai de fer sur la rive gauche

d'Ingouletz (affluent du Boug) au Krivoï-Rog.

En dehors de ces deux ressources capitales, l'Ukraine possède d'importants gisements de manganèse et d'aluminium aux environs de Nikopol; des mines de graphite et de lignite, découvertes récemment dans le centre du pays, et de sel dans le bassin du Donietz; enfin, des tourbières et des puits de pétrole, en Galicie polonaise, aux environs de Stanislavov. Les recherches géologiques, toutes récentes, ont abouti à la découvertes des réserves de pétrole sur le littoral de la mer d'Azov.

Pour donner une idée du potentiel de l'exploitation du sous-sol de l'Ukraine, indiquons qu'avant la guerre la production représentait 135 francs or par an et par habitant.

Par sa structure géologique naturelle très riche et par l'organisation de l'extraction de ses ressources, le bassin du Donietz peut être mis au même niveau que les meilleurs centres houillers de l'Europe. Si ses réserves sont moins importantes que celles de la Sibérie (Kouznetsk), elles sont évaluées, jusqu'à la profondeur de 1.000 mètres, d'après les derniers travaux entrepris par le Gouvernement Soviétique et les données de sources allemandes, à 55 milliards de tonnes, ce qui rend ces réserves pratiquement inépuisables.

Par leur qualité, les charbons du Donietz sont au niveau des espèces les plus appréciées, possédant une puissance calorifique très élevée.

Ils donnent d'excellentes variétés pour le chauffage, fournissent le coke pour la métallur-

gie, les gaz et matières liquides combustibles. Riches en matières volatiles, ils servent également de matières premières dans l'industrie chimique.

L'exploitation du bassin du Donietz est relativement récente, remontant seulement à la deuxième moitié du XIXe siècle. Aussi cette exploitation ne connaît pas les méthodes pré-mécaniques, qui caractérisent les houillères de l'Europe et de la région de Moscou.

Dans la plupart des mines, l'organisation technique atteint déjà un certain perfectionnement et continue à progresser rapidement. Ce progrès se traduit par un gigantesque essor de l'extraction, dont le chiffre annuel s'élève aujourd'hui à 75 millions de tonnes (12 millions en 1900 et 31 millions en 1914) représentant 65 % de l'extraction globale de l'Union Soviétique et dépassant celle de la France de 15 millions de tonnes.

L'application de la mécanisation à l'extraction, une exploitation commercialement plus rationnelle, une meilleure organisation de la main-d'œuvre dans le sens de sa stabilisation, de sa spécialisation et l'accroissement du bien-être des ouvriers pourraient encore augmenter la production de plusieurs millions de tonnes.

Deux facteurs très importants favorisent en Ukraine la croissance rapide de l'extraction de la houille : en premier lieu la proximité relative, 500 kilomètres à vol d'oiseau, du bassin houiller du Donietz et des mines de fer du Krivoï-Rog; ensuite, la présence entre ces deux cen-

tres, aux environs de Nikopol, de gisements importants de manganèse, dont l'extraction annuelle dépasse un million de tonnes.

En effet, la proximité des mines du Krivoï-Rog, dont les ressources, d'après les estimations précises des géologues, sont considérables (1 milliard 100 millions de tonnes de minerai, qui contiennent 40 % de fer) a permis de répartir toute la sidérurgie de l'Ukraine entre ces deux régions: celle du Donietz et celle du Krivoï-Rog. Cette centralisation permet d'utiliser sur place d'énormes masses de charbōn, d'obtenir le maximum de rendement des chemins de fer, réduisant ainsi les frais de transport qui pèsent très lourdement sur une matière aussi volumineuse que la houille.

Tout le trafic entre les deux régions se fait en deux sens : la houille du Donietz est chargée dans des wagons dirigés vers le Krivoï-Rog. Ces wagons reviennent chargés de minerai. Ainsi un échange continuel se produit entre les deux centres, d'où la circulation minime des wagons vides, ce qui est une des conditions essentielles de l'exploitation rationnelle des chemins de fer.

La centralisation de la sidérurgie ukrainienne est très favorable à son essor. L'Ukraine occupe aujourd'hui une des premières places quant à la production de la fonte (4e place avec les 6,5 millions de tonnes annuelles), de l'acier (3e place avec les 5 millions de tonnes annuelles) et de laminé (5e place avec les 3 millions de tonnes annuelles).

Le façonnage du métal et sa transformation

en objets métalliques fabriqués est également concentré sur la périphérie des deux régions d'extraction. Ainsi 18 % seulement du charbon du Donietz et 5 % du minerai à l'état brut du Krivoï-Rog sont exportés de l'Ukraine. Le reste est façonné ou transformé sur place et quitte le pays sous forme d'aciers spécialisés, de fer laminé, de toutes sortes de machines et outillage métalliques et de produits chimiques.

Les deux régions minières et les régions du Dniepropetrovsk possèdent 45 hauts fourneaux d'un volume utilisable de 25.000 m³ et plus de 110 fours Martin. L'industrie russe dépend encore aujourd'hui en grande partie des forges de l'Ukraine.

Comme nous l'avons vu, l'état de l'industrie en Ukraine, particulièrement de l'industrie lourde, est conditionnée par la géographie des matières premières et des sources énergétiques. Tout le métal est concentré au Krivoï-Rog, et la source énergétique est représentée, en premier lieu, par le charbon du Donietz.

Les tourbières dispersées sur tout le territoire, et dont la superficie ne dépasse pas 400.000 hectares et la production 1/2 million de tonnes, et les lignites, dont l'extraction est seulement de 300.000 tonnes, ne peuvent entrer en ligne de compte que comme combustible auxiliaire d'une importance strictement locale.

Par contre l'Ukraine est bien pourvue de sources hydro-électriques. Cette énergie est principalement fournie par la station de *Dnieproguès,* plus connue sous le nom de « *Dniepros-*

troï », qui veut dire « Construction sur le Dniepr ». Cette appellation était donc surtout valable pendant la construction de la station, qui, aujourd'hui achevée, a pris le nom de « *Dnieproguès* », abréviation de *Dnieprovs*kaïa *Gui*dro-*E*lectritcheskaïa *S*tantsia, ce qui veut dire : Station hydro-électrique sur le Dniepr. Construite par les Soviets, sur les rapides de ce fleuve, elle en utilise l'énergie et sa puissance atteint 600.000 kwh.

Dans les autres régions de l'Ukraine, le réseau de stations hydro-électriques est relativement pauvre, les rivières ne présentant pas de ressources nécessaires à cet égard. Les stations existantes desservent les moulins, huileries, sucreries ou stations urbaines de petite puissance.

Le fonctionnement de la station de *Dnieproguès,* qui pourrait ouvrir des possibilités formidables quant au développement de l'industrie de toute sorte et à l'électrification des chemins de fer, n'a pourtant pas, malgré son énorme puissance, changé la géographie industrielle de l'Ukraine, car elle se trouve juste à mi-chemin du bassin du Donietz et de Krivoï-Rog, ne marquant ainsi aucun déplacement de sources énergétiques.

Ainsi l'industrie lourde de l'Ukraine, en sa plus grande partie, reste concentrée autour de cette région, autour de Nikopol et sur la périphérie Nord du bassin du Donietz.

Kharkov et ses environs sont les plus grands centres métallurgiques de l'Ukraine. Là se trouvent les grandes usines de turbines, de généra-

teurs, de machines électriques, de tracteurs, de locomotives, de wagons de chemins de fer, d'établis d'usines, etc...

La transformation de laminé de fer et de l'acier en rails, tuyaux, tôles de fer, bandages, poutres, fil de fer, etc., est répartie entre plusieurs usines du bassin du Donietz, à Nikopol et à Dniepropetrovsk.

Zaporojié (non loin du Krivoï-Rog et à proximité du *Dnieprogués*) produit presque 60 % des aciers spécialisés de l'Union; les Soviets projettent d'y créer un nouveau puissant centre de l'industrie métallurgique.

En dehors de Kharkov, les usines de construction de toutes les machines lourdes, telles que locomotives, se trouvent dans le Donbass (abréviation de : Bassin du Donietz, que nous nous permettrons d'employer dorénavant), à Lougansk et à Kramatorski, dont l'énorme usine nouvellement construite est une des plus grandes du monde.

L'équipement pour l'industrie légère : moulins, pressoirs, huileries, élévateurs, est fabriqué principalement à Berdiansk (Donbass), Melitopol (Tauride du Nord), Tcherkassy (centre), Kiev et Odessa.

Les machines agricoles sortent des usines de : Zaporojié, Iélisavetgrad (région d'Odessa), Berdiansk (sur la mer d'Azov) et Kherson (à l'embouchure du Dniepr).

Les docks maritimes, où sont construits les bateaux de commerce et de guerre, se trouvent à Nicolaïev (à l'embouchure du Boug), et les con-

structions fluviales à Kiev. D'importants ateliers de réparation de matériel de chemin de fer à Odessa et à Kiev.

Nous énumérons ici uniquement les endroits de concentration des grandes usines métallurgiques, dont la production dépasse les besoins locaux. La plupart des grandes villes ukrainiennes, les ports maritimes en particulier, possèdent de petites usines métallurgiques, dont la production prise dans l'ensemble n'est pas à négliger.

Il suffit de consulter la carte schématique de l'Ukraine économique pour se rendre compte que, moins les produits de l'industrie métallurgique sont lourds, plus ses centres sont éloignés des régions minières, ce qui donne un caractère nettement rationel à la géographie de la métallurgie ukrainienne.

En dehors de la métallurgie, l'industrie lourde est représentée en Ukraine par l'industrie chimique, en premier lieu par celle qui a pour base la houille : telle que l'industrie des produits azotiques, du benzol, de la nitro-benzine, de l'acide sulfurique. D'importantes usines de récupération des matières volatiles sont installées à Gorlovka, Lissitschansk, Konstantinovka et Slaviansk (dans le Donbass). Cette industrie, qui n'est encore que dans son état embryonnaire, couvre déjà plus de 30 % des besoins de l'Union Soviétique.

Les usines de superphosphates, dont la production annuelle atteint 250.000 tonnes, sont réparties entre Konstantinovka (Donbass), Odessa et Vinnitza, en Podolie.

Kharkov possède de grandes usines de matières colorantes, de peintures, de vernis et d'émail.

Pour en finir avec l'industrie lourde, mentionnons encore les productions de matériaux de construction : 600.000 tonnes de ciment (dans la région de la mer d'Azov) et 1 milliard de briques sont annuellement fabriqués en Ukraine.

Quant à l'industrie légère, c'est celle des produits alimentaires qui occupe la première place. L'industrie du sucre de toute la Russie se trouve presque entièrement être en Ukraine; 12 millions de quintaux de sucre cristallisé et 4 millions de quintaux de sucre raffiné peuvent y être produits annuellement.

L'industrie meunière occupe aussi une place considérable : les très importants moulins, dont plusieurs pourvus du matériel perfectionné de criblage et de tamisage, spécialisés pour la fabrication des farines fines, travaillaient avant la guerre pour l'exportation. Elle est concentrée dans des ports ou des villes proches de ports maritimes ou fluviaux et aux environs des nœuds importants de chemins de fer de la région Sud. Cette industrie représente 35 % de toute l'industrie meunière de l'Union et produit, malgré le chargement incomplet, 2 millions 1/2 de tonnes de farine de blé par an.

Les huileries de l'Ukraine fournissent 60.000 tonnes d'huile de tournesol, 3.000 tonnes d'huile de lin et 3.000 tonnes d'huile de moutarde.

70 % des usines de distillation d'alcool de l'Union Soviétique se trouvent également en

Ukraine, fabriquant toutes sortes d'alcool : de blé (pour les boissons telles que la vodka et autres liqueurs); de pommes de terre (pour l'industrie des matières colorantes, des produits pharmaceutiques et de la parfumerie).

La très importante industrie du tabac se trouve répartie entre tous les grands centres du territoire.

Quant à la production de conserves alimentaires, 78 % de la production de l'Union appartient à l'Ukraine. D'importantes quantités de légumes (particulièrement de tomates) et de fruits sont mises en boîtes et exportées hors du territoire. Les possibilités de développement de cette industrie sont énormes. L'excellente qualité des légumes et des fruits, les réserves de poissons à l'embouchure du Dniepr, auraient dû permettre de donner à cette industrie un fort potentiel, mais à cet égard, le Gouvernement Soviétique s'est montré particulièrement incapable.

L'industrie légère proprement dite est relativement peu développée en Ukraine : en dehors de quelques scieries, savonneries, usines de cuirs et peaux, de meubles, de parfumeries, de porcelaines et de faïences, il n'y a rien qui nous permette de nous y arrêter; nous nous bornerons à les énumérer simplement. On ne peut guère parler d'industrie textile : toute l'Ukraine ne comprend que trois usines et ne produit que 3 % des tissus fabriqués en Russie.

Si l'agriculture est en régression nette depuis l'avènement du régime soviétique, si ni l'indus-

trie légère, ni les voies de communication n'ont fait de progrès (ce qui est équivalent d'une régression), l'extraction des minerais et l'industrie métallurgique dénotent un progrès indiscutable, surtout depuis 1932, auquel il faut ajouter la construction du Dnieprogués.

Ce progrès ne se manifeste pas seulement par l'accroissement de la production, mais par la centralisation de la métallurgie dans les lieux d'extraction des matières premières. Avant la guerre, l'Ukraine était un pays de grands excédents de blé, de fer, et de houille. Aujourd'hui, l'excédent de sa production est représenté par des objets métalliques fabriqués, et, en cela, son potentiel économique se trouve déplacé.

Le déplacement et le développement du potentiel industriel de l'Ukraine aurait dû avoir comme résultat l'accroissement du bien-être de sa population. Rien de semblable ne se réalisa.

Ni le but, ni l'objet de ce livre ne nous permettent de nous arrêter sur les causes qui ont déterminé l'annihilation des effets favorables qui auraient dû se produire dans ce sens; nous nous bornerons seulement d'en énumérer les plus importantes.

1° La distribution défectueuse due aux défections fréquentes du transport qui se traduisent par l'accumulation des objets fabriqués et non utilisés dans les grands centres industriels, et par l'irrégularité de fourniture des usines en matières premières.

2° La qualité très inférieure des objets fabriqués, l'énorme pourcentage des objets défec-

tueux, le manque continuel de pièces détachées nécessaires au fonctionnement normal et à l'entretien des machines. Ces défections sont dues à l'insuffisance des cadres techniques, aux bas salaires et au système policier introduit dans l'administration des industries.

3° La non-coordination des différentes branches de l'industrie, l'état précaire du commerce de l'Etat, dus à l'incompétence des cadres et à la procédure bureaucratique très complexe et très lente.

Néanmoins, si imparfaites qu'elles soient, les nouvelles mines et les nouvelles usines existent, et, dans d'autres conditions politiques et économiques, suivies de la résurrection de l'agriculture, des échanges commerciaux avec l'étranger, et d'un meilleur fonctionnement des transports, l'Ukraine pourrait être mise au niveau des pays les mieux organisés économiquement et les plus riches du monde.

IV

Voies de communication

Dans aucun autre élément de l'activité économique, le lien entre l'Ukraine et le reste de la Russie ne se discerne avec une évidence aussi nette qu'en matière d'organisation du réseau ferroviaire. Un coup d'œil superficiel sur la carte suffit pour démontrer que les grandes lignes de

chemin de fer suivent les antiques voies fluviales qui reliaient la mer Noire avec le reste de la Russie; la direction du Nord toutefois se développa pour se diviser en deux branches importantes : Léningrad, ancienne direction de Novogrod, et la nouvelle direction de Moscou. Les chemins de fer russes rayonnent de deux centres, Moscou et Léningrad, pour aboutir soit dans les nombreux ports de la mer Blanche, Noire, Caspienne ou l'océan Pacifique, soit aux frontières occidentales et orientales de l'Etat.

En cela d'ailleurs, la Russie ne diffère guère de la France, où également le réseau ferroviaire converge vers le centre : Paris.

Formant une partie du système ferroviaire russe, les grandes lignes des chemins de fer ukrainiens ne sont que des tronçons ou des prolongements des grandes lignes russes, partant, comme nous venons de le dire, de Léningrad et de Moscou.

Telles sont les lignes :

(Léningrad — Jlobin) (1) — Sarny — Kiev.
(Léningrad — Vilno — Rovno) — Kazatyne — Odessa.
(Moscou — Koursk) — Kharkov — Sinélnikovo (Sébastopol) et (Moscou — Koursk) Kharkov — Marioupol — (Rostov-sur-Don — Caucase).
(Moscou — Briansk) — Koupiansk — Lougansk.

Le réseau ukrainien, y compris le tronçon des grandes lignes panrussiennes, dont la longueur en exploitation représente 14.500 kms (31 kms

(1) Les villes mises entre parenthèses se trouvent en dehors du territoire ukrainien.

de voie ferrée sur 1.000 km² et 4,6 kms par 10.000 habitants), pourrait être réparti en quatre catégories distinctes :

1° *Lignes d'exportation des blés* reliant les régions agricoles aux ports de la mer Noire. La direction de ces lignes ne peut se justifier qu'à la condition d'expension normale d'exportation des blés et d'importation des produits coloniaux, ou autres, auxquelles l'avènement du régime soviétique a apporté un changement défavorable.

L'importation et l'exportation caractérisaient presque l'économie de l'Ukraine d'avant-guerre. Aujourd'hui ces facteurs sont presque inexistants.

Au début du XXᵉ siècle, pour les besoins d'exportation des céréales, une voie ferrée, dite « de blé », a été construite, reliant Romny à Libava, port sur la mer Baltique appartenant actuellement à la Lettonie; il est évident qu'aujourd'hui son tronçon ukrainien, qui ne dépasse pas 250 kilomètres, n'a qu'un intérêt local très restreint.

Le mouvement des marchandises sur le réseau d'exportation qui était avant la guerre le plus important en direction du Nord au Sud, aujourd'hui a pris une direction inverse, et amène les excédents des céréales, de la région Sud, vers Kharkov et Moscou. Quant à la plus récente ligne de blé, qui a été commencée en 1913 et achevée après la révolution, reliant Kherson et Nicolaïev à Kharkov par Zaporojié, elle a revêtu aujourd'hui un caractère purement industriel et sert à transporter le métal et le charbon vers

les usines de Kharkov, d'un côté, et de Kherson et Nicolaïev de l'autre.

2° *Voies industrielles,* desservant les mines du Krivoï-Rog et le bassin houiller du Donietz. La région du Donietz a un réseau assez serré et pourvu de lignes multiples, à voies doubles, reliant les différentes mines. Néanmoins, ce réseau fut nettement insuffisant déjà avant la guerre, lorsque l'extraction annuelle de la houille ne représentait que 40 % de l'extraction d'aujourd'hui. L'énorme accumulation de charbon, immobilisé dans les stations, en raison de la défection du transport, a amené la Russie d'avant-guerre à importer le charbon de l'Angleterre.

Le réseau du Donbass est relié avec le Krivoï-Rog par une grande ligne consacrée à l'échange continuel de la houille contre le minerai. Le matériel de cette ligne est le plus puissant de l'Union, et le chargement moyen sur essieu (4,5 tonnes environ) est le plus fort de l'Europe. Le système du réseau houiller se caractérise par le traitement de la matière première à la proximité des lieux de son extraction. Les nombreuses bifurcations se prolongent en des lignes annexes qui rayonnent vers les régions périphériques, pour aboutir aux grands centres de transformation du métal. Tout ce réseau, destiné au transport des matières lourdes, et qui date des dernières décades du XIXe siècle, est en général d'une excellente construction renforcé même partiellement par l'électro-blocage.

Le seul chemin de fer important construit

depuis la Révolution d'Octobre qui s'ajouta au réseau industriel est celui reliant Moscou à Lougansk. Le tracé de cette ligne confirme la continuation par le Gouvernement Soviétique de la politique économique traditionnelle, tendant à organiser le système ferroviaire russe sur le plan Impérial.

3° *Les lignes stratégiques* sont représentées par : la ligne Odessa — Kiev, à double voie, avec de nombreux embranchements vers les frontières polonaise et roumaine, dont certaines continuent dans la direction de Lvov, d'autres de Kovel, pour aboutir à Varsovie.

L'exploitation de ces lignes, depuis l'établissement de la nouvelle frontière russo-polonaise, est complètement changée; par suite de leur rupture par la frontière elles ont perdues leur importance en tant que voies stratégiques, car les principaux nœuds comme Kovel, ou Rovno, aménagés spécialement à cet effet, se trouvent aujourd'hui en dehors des frontières de l'Ukraine Soviétique. Parallèlement elles ont subi une diminution de trafic par suite de la disparition presque entière du commerce avec la Pologne.

4° *Chemins de fer d'intérêt local,* dont les plus importants sont ceux qui relient les grandes villes entre elles et aux régions agricoles.

Bien que certaines lignes stratégiques par suite du changement du tracé de la frontière fonctionnent aujourd'hui comme des lignes d'intérêt local, ce fait n'a pas comblé l'insuffisance de ces dernières.

Le renforcement des lignes industrielles, la

transformation entière des gares des lignes stratégiques dans le sens d'augmentation du nombre de voies de garage, ainsi que la construction de nouvelles lignes d'intérêt local doivent être considérés comme une tâche immédiate, afin de ne pas freiner l'essor économique du pays. En effet, si le potentiel économique de l'Ukraine est supérieur ou au moins égal à celui de la France pour à peu près la même superficie, l'Ukraine ne possède que le tiers de l'étendue des chemins de fer en exploitation en France (14.500 kms contre 44.000 kms). Si on ajoute à cela l'absence presque complète de routes carossables, surtout sur la rive gauche du Dniepr et dans le Sud de l'Ukraine, l'inactivité et l'inconséquence du Pouvoir soviétique dans le domaine de la construction de nouvelles lignes paraissent inconcevables.

Quant au système fluvial, comme nous l'avons déjà vu, il est extrêmement pauvre, se limitant à quatre fleuves : le Dniepr, le Dniestr, le Boug et le Donietz, dont seul le Dniepr présente un intérêt; la capacité de transport de ce seul fleuve important fut depuis toujours compromise par les rapides, le rendant impraticable sur une grande distance pour le passage des bateaux. C'est seulement après l'achèvement de « *Dnieproguès* », dont le barrage gigantesque a permis de submerger les rapides sur une distance de 100 kilomètres, que fut établie une voie fluviale ininterrompue reliant le haut Dniepr avec la mer Noire.

Ce fleuve dessert la plus grande partie de

l'Ukraine et marque de son empreinte toute l'évolution historique et économique du pays.

Avant la guerre le tonnage annuel des transports de ce fleuve représentait plus de 80 % du tonnage fluvial de tout le pays : les ports du Dniepr disposaient avant la guerre de 360 bateaux à vapeur et de plus de 1.800 autres bateaux. Le bois, le sel et le blé composaient et composent encore aujourd'hui la partie prédominente des marchandises transportées par le Dniepr.

L'insuffisance de l'aménagement des ports fluviaux, le petit tonnage des bateaux ne permettent pas encore aujourd'hui d'augmenter sensiblement le transport fluvial de l'Ukraine.

Par contre, les possibilités géographiques des transports maritimes sont énormes : les excellents ports comme Odessa et Nikolaïev, distants de 600 kms de Constantinople et de 1.000 kms de Batoum, peuvent assurer sur une grande échelle les transports des produits exportés et importés, et, particulièrement, du pétrole venant du Caucase. En dehors d'Odessa et de Nikolaïev, l'Ukraine possède d'autres ports également très favorisés au point de vue géographique et technique : Marioupol, Berdiansk et Kherson et quelques petits ports d'intérêt local.

Nous avons constaté que dans des conditions normales d'exploitation économique, l'Ukraine, grâce à son potentiel agricole et industriel, pourrait être mise au niveau des pays les plus riches du monde. La continuation du développement de l'économie ukrainienne est conditionnée par

l'existence d'un débouché stable. Qu'il s'agisse de l'excédent du froment, du sucre, des autres produits de la terre, ou des produits d'industrie, ce débouché est représenté aujourd'hui par les régions consommatrices du reste de la Russie. L'Ukraine, qui utilise 85 % de ses ressources énergétiques et la presque totalité de son minerai pour les transformer sur place en objets fabriqués, n'est pas seulement une source de matières premières, comme on se plait à l'imaginer.

Les économistes allemands qui préconisent une parfaite collaboration entre l'Ukraine et l'Allemagne (« l'Allemagne et l'Ukraine se complètent économiquement l'une l'autre » écrivait en 1933 le « Volk und Reich »), tombent dans une erreur grave, ou trompent intentionnellement le public, en persévérant à considérer l'Ukraine comme un pays agricole. Si on compare le revenu national de l'agriculture ukrainienne avec celui de son industrie, le premier sera certainement inférieur au second.

Si un jour l'Ukraine entre dans le système économique allemand, et si l'Allemagne exporte de l'Ukraine le minerai qui lui manque, que fera-t-on des immenses usines de machines, des mines de charbon qui fournissent la métallurgie, et des quatre millions d'ouvriers qui en vivent? Admettons que l'Ukraine devienne indépendante, qu'elle se détache du système économique russe, et, par ce fait même, devient hostile à la Russie qui cesserait d'absorber les excédents de son économie, qu'adviendra-t-il?

La Russie créerait, peut-être, dans ses possessions asiatiques une nouvelle Ukraine. Les richesses du sous-sol de la Sibérie occidentale ne sont-elles pas plus grandes que celle de l'Ukraine de plusieurs fois? Le métal n'y est-il pas abondant? Le sol de la Sibérie n'est-il pas fertile, et les possibilités de développement agricole n'y sont-elles pas immenses? Ce n'est pas tout. Que fera l'Ukraine de l'excédent de sa population agricole, dont la densité moyenne est supérieure à celle de l'Allemagne, et qui peut aujourd'hui émigrer en Sibérie et y installer des agglomérations à sa guise? Y aura-t-il un autre pays au monde qui acceptera une émigration aussi massive?

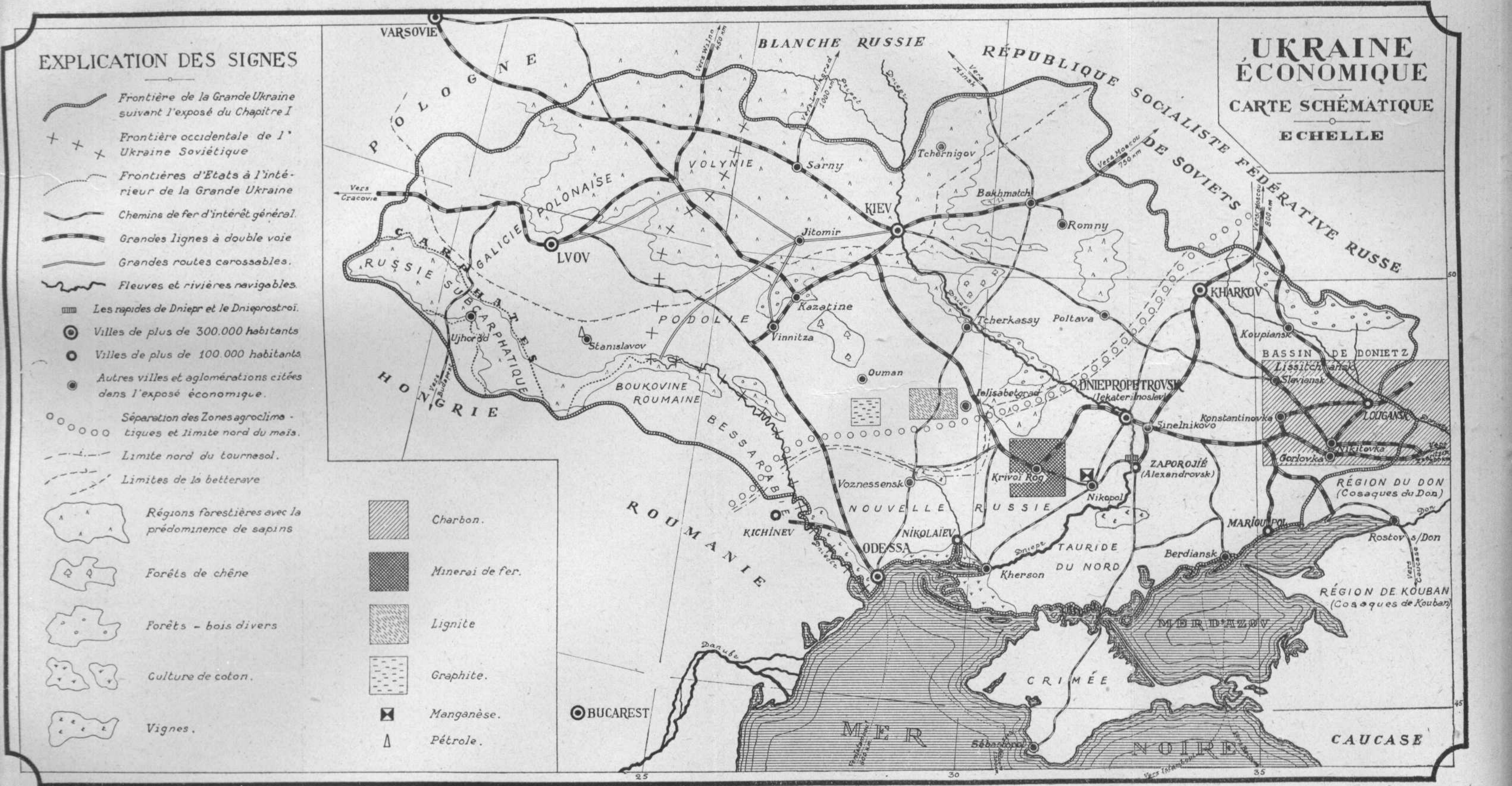
Pourquoi, si l'Empire Russe, aussi arriéré qu'il fût censé d'être, a pu en cent ans transformer la steppe sauvage en un pays industriel et prospère, pourquoi le gouvernement actuel, ou tel autre qui lui succéderait, ne pourrait-il pas en faire autant avec la Sibérie Occidentale? Que deviendrait dans ce cas l'économie de l'Ukraine qui est basée sur son organisation commune avec l'économie du reste du Continent russe? Prenons l'exemple de la Pologne, pays également riche quant au sous-sol et à l'agriculture, et également surpeuplé. Au cours du XIXe siècle, grâce à la main-d'œuvre abondante et bon marché, la Pologne est devenue un des centres les plus importants de l'industrie, et particulièrement de l'industrie textile, dont toute la production était absorbée par le marché russe; depuis la rupture de son économie avec celle de la

Russie, la Pologne a marqué une baisse de plus de 30 %, et dans certains domaines même de 60 % de sa production industrielle et un fort accroissement du chômage. Une telle situation serait-elle enviable pour l'Ukraine?

Pour commencer une existence indépendante, il faudrait que l'Ukraine transformât tout son système économique. On peut facilement imaginer que de telles transformations entraîneraient des dépenses qui constitueraient une charge si lourde pour la population qu'elles menaceraient d'anéantir, pour plusieurs années, toute possibilité de prospérité de ce riche pays, sans parler des fortifications qu'elle serait obligée d'ériger à sa frontière avec la Russie, longue de plusieurs milliers de kilomètres, et privée de tout obstacle naturel.

Nous ne voulons pas dire par là que des raisons économiques pourraient être invoquées pour nier le droit d'une nation à une existence politique indépendante. Mais si des motifs, soit géographiques, soit historiques, ethniques, culturels, linguistiques ou autres, s'avèrent insuffisants, ou, plutôt, sont inexistants pour justifier cette indépendance, l'élément économique ne saurait être négligé.

CARTE N° 5


UKRAINE ÉCONOMIQUE
CARTE SCHÉMATIQUE
ECHELLE
EXPLICATION DES SIGNES
Frontière de la Grande Ukraine suivant l'exposé du Chapitre I
Frontière occidentale de l'Ukraine Soviétique
Frontières d'Etats à l'intérieur de la Grande Ukraine
Chemins de fer d'intérêt général.
Grandes lignes à double voie
Grandes routes carossables.
Fleuves et rivières navigables.
Les rapides de Dniepr et le Dnieprostroï.
Villes de plus de 300.000 habitants
Villes de plus de 100.000 habitants
Autres villes et aglomérations citées dans l'exposé économique.
Séparation des Zones agroclimatiques et limite nord du maïs.
Limite nord du tournesol.
Limites de la betterave
Régions forestières avec la prédominence de sapins
Forêts de chêne
Forêts - bois divers
Culture de coton.
Vignes.
Charbon.
Minerai de fer.
Lignite
Graphite.
Manganèse.
Pétrole.
VARSOVIE
BLANCHE RUSSIE
RÉPUBLIQUE SOCIALISTE FÉDÉRATIVE RUSSE DE SOVIETS
POLOGNE
VOLYNIE
GALICIE POLONAISE
CARPATHES
RUSSIE SUBCARPATHIQUE
PODOLIE
HONGRIE
BOUKOVINE ROUMAINE
BESSARABIE
ROUMANIE
NOUVELLE RUSSIE
TAURIDE DU NORD
CRIMÉE
MER NOIRE
MER D'AZOV
CAUCASE
BASSIN DE DONIETZ
RÉGION DU DON (Cosaques du Don)
RÉGION DE KOUBAN (Cosaques de Kouban)
Sarny
Tchernigov
Bakhmatch
Romny
KIEV
Jitomir
LVOV
Kazatine
Vinnitza
Ujhorod
Stanislavov
Tcherkassy
Poltava
KHARKOV
Koupiansk
Ouman
Jelisabetgrad
DNIEPROPETROVSK (Iekaterinoslav)
Sinelnikovo
Lissitchansk
Slaviansk
Konstantinovka
LOUGANSK
Nikitovka
Gorlovka
ZAPOROJIÉ (Alexandrovsk)
Krivoï Rog
Nikopol
Voznessensk
KICHINEV
ODESSA
NIKOLAIEV
Kherson
Berdiansk
MARIOUPOL
Rostov s/Don
Sébastopol
BUCAREST
Vers Cracovie
Danube
Dniepr
Don
25
30
35
45
50

CHAPITRE V

L'UKRAINE D'APRÈS GUERRE

Avant d'entreprendre un court exposé des événements qui se sont déroulés en Ukraine depuis la Grande Guerre, il nous faut tout d'abord reconnaître un fait : la Russie, avant 1914, en dehors de ses acquisitions récentes (le Duché de Varsovie, le Caucase et les Pays Baltes) a été dotée d'une unité nationale, spirituelle et culturelle. La présence, à l'intérieur de ses frontières, de différents peuples russes (grand-russien, blanc-russien et ukrainien) n'entravait en rien cette unité, dont l'Ukraine représentait la partie la plus importante, la plus précieuse et la plus active. Ainsi le terme « russification » ne peut être raisonnablement appliqué ni à la Blanche-Russie, ni à l'Ukraine; la « russification » dans le sens propre du mot n'eut lieu que dans les territoires ethniques non russes.

L'idée de l'unité russe se propagea en dehors des frontières de l'Empire : en Galicie et Bucovine autrichiennes et en Russie Subcarpathique. Très populaire dans les masses paysannes, un

mouvement russe y existait à la veille de la guerre, mouvement soutenu par l'Eglise orthodoxe non unie, qui, forte de son essence nationale, fut, de tous temps un bastion contre la latinisation et la dénationalisation. Les organisations russes de Galicie disposaient d'un nombre important de centres culturels, éditaient de nombreux journaux et brochures. Le mouvement russe inquiétait les autorités autrichiennes par son développement rapide et par son emprise sur le peuple. Quelques mois avant la déclaration de la guerre, un procès monstre eut lieu à Marmaros-Sziget, où les adhérents d'organisations russophiles furent jugés pour haute trahison. La plupart des inculpés étaient des paysans — ce qui confirme le succès des idées russes dans les masses populaires. Beaucoup d'entre eux furent condamnés à de longues détentions. Tout de suite après la guerre, des arrestations furent opérées de nouveau dans le même milieu russe. Ces mesures aboutirent à un autre procès, au début de 1915, mais, cette fois, le tribunal siégeant à Talerhof, sous le régime de la loi martiale, prononça plusieurs condamnations à mort. Le détail des répressions du Gouvernement Autrichien envers les cercles russes de Galicie fut rapporté par le comte Bobrinsky, qui servait d'agent de liaison entre les organisations russes de Kiev et celles de Galicie, et qui alla témoigner au premier procès.

Nous avons vu que les mesures policières anti-ukraniennes prises par le Gouvernement russe à la suite de l'insurrection polonaise de 1863 furent

dirigées politiquement contre la possibilité éventuelle de la collaboration polono-ukrainienne, d'ailleurs irréalisable. Ces mesures ne provoquèrent aucune réaction politique en Ukraine russe; elles évincèrent seulement par leur brutalité et leur inconséquence les milieux intellectuels ukrainiens. Par contre, elles cristallisèrent en Galicie le mouvement ukrainien anti-russe, qui trouva dans le Gouvernement austro-hongrois un fidèle soutien. Les idées exposées dans le plan du Prince Adam Czartoryski, malgré leur incompatibilité évidente avec toute l'histoire des relations ukraino-polonaises, furent par la suite adaptées par certains milieux autrichiens, qui, depuis le dernier partage de la Pologne, on le sait, se trouvaient maîtres de la Galicie. L'Autriche-Hongrie se proposait de se substituer à la Grande Pologne d'autrefois et de créer sous le sceptre des Habsbourg une fédération des pays slaves. Dans l'entourage immédiat de l'archiduc François Ferdinand, héritier du trône, le projet de transformer l'Empire Austro-Hongrois en Etat fédéral était très en faveur. L'idée de se servir de l'ukrainisme anti-russe de la Galicie comme de contre-poids à la puissance russe, et, en même temps, aux prétentions polonaises sur la direction culturelle et politique du mouvement ukrainien, s'accordait parfaitement avec ce projet. Il fut dans l'intention des politiciens autrichiens de se servir du séparatisme ukrainien pour créer des difficultés dans l'arrière du front russe en cas de guerre, et pour se préparer quelques alliés de l'autre côté de la frontière.

Pour s'attirer les sympathies des intellectuels ukrainiens, le Gouvernement Austro-Hongrois se montrait très tolérant en ce qui concernait les institutions culturelles du pays, autorisant facilement la création d'écoles ukrainiennes, et ne mettant aucun obstacle au développement des sociétés et des institutions politiques, qui, d'ailleurs, comme nous l'avons dit, servaient à éclipser l'influence polonaise du milieu dirigeant de la Galicie. Non seulement le Gouvernement Autrichien autorisa la création de l'« Union pour la libération de l'Ukraine », mais collabora effectivement à son développement, en lui accordant les moyens d'action qu'il n'octroyait jamais aux organisations politiques de ses autres minorités slaves. A la tête de l'« Union pour la libération de l'Ukraine » furent mis Skoropis-Ioltoukhovsky, Jouk, Dorochenko et Salisniak, tous séparatistes convaincus, anti-russes par excellence. L'Etat Major russe s'inquiéta de ce mouvement dont il pressentit le but principal : la désorganisation en cas de guerre des bases de l'armée qui pouvait se trouver formée dans le Sud de la Russie. Plus tard, en 1917, le bulletin que publièrent à Stockholm les membres de l'« Union pour la libération de l'Ukraine » confirma la juste inquiétude des autorités militaires russes. En effet, cette brochure déclarait que « L'Union » avait pris une position nette en ce qui concernait les relations avec la Russie, en mettant tout son espoir dans la défaite militaire de cette dernière. Elle souhaitait l'occupation de l'Ukraine par les troupes des pays en

guerre avec la Russie, afin d'arriver à l'indépendance nationale avec l'aide des Empires centraux. Grâce à la grande habileté de ses propagandistes, et au soutien continuel du Gouvernement Autrichien l'« Union » put réunir des moyens financiers importants, constitués, en dehors des apports des paysans de Galicie et de Bucovine et des colons ukrainiens d'Amérique, par des dons des « Amis de l'indépendance ukrainienne », appartenant aux nationalités qui se préparaient à entrer en guerre avec la Russie. Le détail de l'organisation financière de l'« Union » fut rapporté en 1917 par un de ses anciens collaborateurs aux autorités militaires russes. On peut dire sans exagérer que l'initiative et l'élaboration du programme de l'« Union pour la libération de l'Ukraine » reviennent à l'Autriche, qui se proposait, en cas d'offensive dans les territoires ukrainiens russes, de faire suivre son armée par les membres de cette organisation dans le but de trouver les adeptes du séparatisme parmi la population autochtone de l'Ukraine russe, et, d'autre part, pour créer le noyau de la nouvelle administration dans le pays conquis. Mais l'offensive autrichienne n'eut pas lieu. Les troupes russes envahirent la Galicie, et les membres les plus actifs de l'« Union » durent se réfugier à Vienne. Plusieurs d'entre eux, après cet échec, entrèrent tout simplement au service autrichien d'espionnage. Les autres, comme Salisniak et Dorochenko quittèrent l'organisation. Ce qui restait de l'« Union » continuait à recevoir des subsides du Gouverne-

ment Autrichien et s'occupa du travail culturel et de la propagande autonomiste parmi les prisonniers russes appartenant à la nationalité ukrainienne.

Cette propagande fut inaugurée presque aussitôt après la défaite autrichienne en Galicie en 1914. Des camps spéciaux furent aménagés où des instructeurs galiciens révélaient au paysan ukrainien l'intérêt qu'il avait à souhaiter l'autonomie ukrainienne. Les conditions de vie de ces prisonniers étaient meilleures que celle des soldats russes venus d'autres coins de la Russie. Mais bientôt, par suite de ses continuelles défaites militaires et politiques, l'Autriche commençait à céder de plus en plus sa place à l'Allemagne qui prit finalement les affaires de l'« Union » entre ses mains. Si, sous la direction autrichienne, on n'osait parler aux prisonniers de sépératisme, l'Etat Major allemand — le nouveau maître du mouvement ukrainien — envisageait l'instauration de l'Etat Ukrainien indépendant, sous le contrôle allemand, et donnait aux propagandistes des directives dans ce sens. A partir de 1915, les Petits Russiens qui acceptèrent de se déclarer Ukrainiens et non Russes, furent dirigés vers le camp de Radstadt. Dans ce camp des spécialistes de la question ukrainienne, sous la direction du professeur Bezpalko, entreprirent un cycle de conférences, évoquant devant les auditeurs les images de l'indépendance et de la liberté des Cosaques, les appelant à rejeter le « joug haineux de la Moscovie asiati-

que ». Vers le début de 1917, c'est-à-dire après deux ans de travail assidu, l'Etat-Major allemand réussit à réunir dans ce camp 15.000 prisonniers. Le régiment de « Taras Chevtchenko » fut même créé. Ce régiment comprenait 8 compagnies, 1.600 hommes environ. Les soldats de ce régiment, considérés comme des partisans indiscutables de l'indépendance de l'Ukraine sous l'égide allemande, furent armés et équipés en attendant d'être utilisés en cas d'offensive dans les régions sud-russes. Le restant fut divisé en quatre groupes : 1° 1.500 hommes environ formèrent la « Sitch » (dénomination de l'ancienne Communauté cosaque) et jouirent de toute la confiance des autorités allemandes au point de vue de leur fidélité à la nouvelle cause ukrainienne, sans pourtant que des armes leur fussent confiées.

2° Les « apprentis » — 3.000 environ — jugés peu sûrs, mais déjà touchés par la propagande.

3° Les « aspirants » — 3.000 environ — neutres, indifférents à la question, mais sans hostilité marquée.

4° Enfin les « adversaires » — 6.000 environ — qui, bien qu'ils aient consenti à prendre le nom d'Ukrainiens, luttaient contre la propagande séparatiste. Ils étaient envoyés continuellement en corvée et subissaient des punitions sévères et fréquentes.

Ainsi, sur quinze mille hommes, qui, alléchés par la promesse d'amélioration de leur sort, acceptaient de faire partie des unités ukrainien-

nes, on pouvait difficilement en compter 3.000 (le régiment Chevtchenko et la Sitch) touchés vraiment par la propagande. A cette époque le nombre des prisonniers russes dépassait 3 millions, dont au moins 700.000 Ukrainiens, ce qui démontre l'insuccès absolu du mouvement.

Il serait intéressant de rappeler que, du côté russe, la même politique fut inaugurée vis-à-vis des prisonniers de guerre d'origine tchèque, slovaque, slovène, croate, etc... Cette opération permit de constituer des divisions entières, composées de minorités slaves. Dès le début de la guerre des unités militaires austro-hongroises formées de Slaves et particulièrement de Tchèques passèrent aux Russes, avec officiers, armes et bagages. Aucun cas semblable ne s'est jamais produit dans l'Armée Russe qui comptait de nombreux régiments entièrement ukrainiens. Par contre, suivant le témoignage d'officiers supérieurs russes et allemands, les régiments ukrainiens étaient les meilleures troupes, employées comme unités de choc, dont la plus célèbre fut la « Brigade de Fer » commandée par le Général Dénikine, futur chef de l'Armée Blanche.

En résumé, les mouvements politiques d'autonomisme et de séparatisme ukrainiens, malgré une propagande subventionnée par des organismes aussi puissants que les Empires centraux, ne donnèrent aucun résultat tangible.

Lorsque la Révolution de Février éclata à Saint-Pétersbourg, au début, aucun mouvement politique ukrainien ne se manifesta. Tout sim-

plement les cercles intellectuels reçurent plus de liberté pour propager leurs idées qui n'avaient rien d'anti-russe. Toutes les classes de la société espéraient que le Gouvernement Provisoire, qui se substitua au Monarque, saurait maintenir le front, et permettrait au pays de convoquer l'Assemblée Nationale qui déciderait du futur régime politique de tout le territoire de l'ancien Empire Russe. Dès que les membres actifs des organisations politiques ukrainiennes de Galicie pénétrèrent en Ukraine russe, ils organisèrent à Kiev une sorte de Comité ukrainien qui commença son action politique autonomiste. Le 24 mars 1917, les associations ukrainiennes dispersées sur tout le territoire furent sollicitées d'envoyer leurs représentants à Kiev pour former le premier noyau du futur parlement ukrainien. Bien que seuls les représentants des associations qui s'étaient déclarées ukrainiennes fussent invités à cette réunion, et bien que la direction de l'Assemblée fût confiée aux Ukrainiens galiciens, sous la présidence du professeur Hrouchevsky, non seulement l'idée du séparatisme y était absente, mais les aspirations autonomistes étaient des plus modestes. Cette première réunion de députés ukrainiens prit le nom de « Rada » (le nom de l'Assemblée Cosaque du temps de Bogdan Khmelnitsky) ce qui veut dire « Diète » ou « Conseil » en ukrainien. Une fois installée, elle essaya d'entrer en relations avec le Gouvernement Provisoire central, dont le pouvoir devenait de plus en plus illusoire. La menace d'un coup d'Etat bolchevique pesait

sur le Gouvernement de Saint-Pétersbourg, ce qui permit à la « Rada » de justifier son institution, en se déclarant seule capable de préserver l'Ukraine contre l'invasion bolcheviste. Cette manœuvre politique avait beaucoup de chances de réussir : le paysan ukrainien étant foncièrement hostile au Bolchevisme, au nivellement social et à la collectivisation des terres. Néanmoins, assoiffé de la paix que les bolcheviques promettaient, le paysan ukrainien prêtait l'oreille à leur propagande. Les dirigeants de la Rada, fidèles aux principes de l'« Union de la libération de l'Ukraine », ne furent pas non plus hostiles à l'idée de paix immédiate, et leur promesse de préserver l'Ukraine du bolchevisme et de conclure la paix avec les Empires centraux fut leur atout le plus important. Le Gouvernement Provisoire, en plein désarroi, sans appui, se hâta de reconnaître la « Rada » en tant qu'organisation politique, bien qu'aucun suffrage à proprement dit n'ait présidé à son élection. Un statut connu sous le nom d'« Universal » fut admis pour le territoire de l'Ukraine. D'après l'accord entre le Gouvernement Provisoire et la Rada, l'autonomie de l'Ukraine fut reconnue, mais se borna aux questions linguistiques et culturelles, et à l'organisation de l'administration locale.

Toutes les autres questions importantes, y compris la question agraire, furent remises à la future réunion de l'Assemblée Nationale Panrusse. L'activité administrative de la Rada se limitait au début à la seule ville de Kiev, où ces

réunions eurent lieu. Durant l'été 1917, les agents de propagande de la Rada se répandirent à travers le pays, organisèrent des conférences, distribuèrent des tracts. Ils cherchaient à persuader le propriétaire campagnard que ses aspirations seraient plus facilement réalisables dans le cadre d'un Etat autonome, soulignant l'impuissance d'un Gouvernement central contre les assauts bolchéviques. Le paysan ukrainien, comme celui de la Volga et de la Sibérie, comme le Cosaque du Don se cabraient contre les théories révolutionnaires, et c'est dans ces pays qu'elles trouvèrent la plus vive opposition. La Rada n'avait pas de meilleure justification de son autorité aux yeux du paysan ukrainien que l'affirmation que le mouvement bolchevique, grand-russien par ses origines, fut importé en Ukraine de l'extérieur — ce qui d'ailleurs était vrai. Le titre que donna à son livre sur la guerre civile l'anarchiste ukrainien Nestor Makhno : *La Révolution Russe en Ukraine* est singulièrement significatif. Les dirigeants de la Rada se gardèrent bien de proclamer ouvertement leurs idées séparatistes, sachant que de telles idées ne trouveraient jamais d'appui dans les masses populaires. Pourtant, profitant de la carence du Gouvernement Provisoire, ils formèrent avec son consentement une sorte de Ministère qui prit le nom de « Secrétariat Général », et qui se déclara le 29 juillet de la même année le Pouvoir Suprême de l'Ukraine. Le mouvement agraire qui se déclencha sur tout le territoire de l'Ukraine ne visa que les

grands propriétaires fonciers, dont la plupart, surtout dans l'Ouest, étaient polonais. Ainsi le vrai mouvement populaire prit la forme de l'ancienne querelle entre les paysans et les seigneurs et se développa tout à fait indépendamment du mouvement ukrainien représenté par la Rada. Lorsque en octobre 1917 le Gouvernement Provisoire s'effondra sous le coup de l'insurrection bolcheviste, la seule autorité officielle existant en Ukraine fut représentée par le Secrétariat Général de la Rada Centrale Ukrainienne.

Les paysans hostiles au bolchevisme ne trouvèrent aucune autre organisation politique sur laquelle ils aient pu s'appuyer. Se méfiant des organisations de droite (qui formèrent plus tard le noyau politique de l'Armée Blanche), redoutant également les municipalités locales démocratiques où les éléments intellectuels et juifs dominaient, ouvertement hostiles à la classe ouvrière presque entièrement bolchevisée et composée d'éléments non ukrainiens, les fermiers semblaient pencher de plus en plus vers le soutien de la Rada qui apparaissait être le seul pouvoir capable de réaliser leurs aspirations. Pourtant le premier choc entre les éléments qui acceptèrent l'idée d'une Ukraine autonome et ceux qui se rallièrent au bolchevisme ne fut pas au profit des premiers. La question agraire y était pour beaucoup; la Rada ukrainienne ne sut pas prendre position nette en face de cette question importante. Sa résistance au partage anarchique des terres, soutenu par les Bolchéviks, diminua rapidement le

nombre de ses adeptes, et le peu d'autorité que le Secrétariat Général pouvait avoir aux yeux de la masse paysanne. Néanmoins, le 20 novembre, la Rada proclama la République Démocratique Ukrainienne. C'est à cette époque que les missions militaires Alliées résidant à Kiev reconnurent *de facto* la République Ukrainienne. En même temps fut promulguée la quatrième « Universal », dont un des articles stipula que l'indépendance de l'Ukraine fut reconnue indispensable uniquement parce que le reste du territoire russe était tombé au pouvoir bolchevique. Il est nécessaire de retenir ce détail, parce qu'il prouve, encore une fois, que, même dans des circonstances politiquement favorables, la Rada n'osa pas ouvertement se déclarer séparatiste. Cet acte n'augmenta en rien l'autorité du Gouvernement Ukrainien. Aucune organisation locale, municipale ou autre ne tint compte de son existence. Chaque département, chaque district, chaque ville se gouvernait soi-même, essayant de résister à l'offensive bolcheviste. N'ayant à leur disposition aucune force militaire ou policière organisée, ces gouvernements locaux ne purent résister aux assauts des gardes rouges et des soldats armés venus du front, soutenus par Moscou. Bientôt toute l'Ukraine se donna des gouvernements locaux soviétiques, et la Rada, qui ne manqua pas de proclamer, le 22 janvier 1918 l'Indépendance de l'Ukraine, dut, le 29 du même mois, s'enfuir, cherchant refuge à Jitomir. Un de ses membres les plus actifs : Simon Petlioura, essaya d'organiser des troupes

antibolchevistes composées de paysans et de prisonniers d'origine galicienne. Il réussit à former quelques unités, qui, quoique très insatisfaisantes au point de vue discipline militaire, faisaient meilleure figure que les bandes de soldats quittant le front. Ces groupements militaires connus sous le nom de « haïdamaks » formèrent les petits noyaux de résistance dans les villes et la campagne et freinèrent par ci par là l'offensive soviétique. Plus les Bolchévistes s'avançaient vers l'Ouest, plus cette résistance devenait efficace, surtout dans la Podolie septentrionale où les organismes ukrainiens, soutenus par les prisonniers galiciens, par les légionnaires polonais et même par certains milieux d'orientation purement russe mais hostiles au bolchevisme, conservaient encore quelques bribes de pouvoir.

L'insuffisance des cadres techniques administratifs et intellectuels ne permit pas aux Ukrainiens de donner à ces organisations civiles et militaires la force nécessaire pour vaincre le mouvement révolutionnaire dirigé par le parti communiste. Le 9 février, le Gouvernement Ukrainien, agissant en tant que gouvernement souverain, et malgré la ferme opposition de plusieurs de ses membres, Petlioura en particulier, décida d'envoyer ses représentants à Brest-Litovsk pour conclure la paix avec les Empires centraux. Cette idée ne fut pas pour déplaire aux autorités austro-allemandes dont les pourparlers de paix avec le Gouvernement Soviétiques traînaient en longueur.

La paix, dictée par l'Etat-Major allemand, fut

signée par la Rada. Pour récompenser les efforts des Empires centraux, qui promettaient de préserver l'Ukraine du bolchevisme, la Rada accepta l'occupation allemande, et s'engagea à fournir un million de tonnes de blé, dont l'Allemagne et l'Autriche avaient un besoin immédiat. Sous les baïonnettes allemandes, les représentants de Lénine durent également reconnaître l'indépendance de l'Ukraine. Déjà les troupes austro-allemandes commencèrent leur entrée dans le territoire ukrainien, ne rencontrant que la faible résistance des unités armées des gouvernements soviétiques locaux et des débris de l'Armée Impériale en déroute.

S'emparer des stocks de blé et des produits alimentaires qu'ils espéraient trouver en abondance en Ukraine fut le seul but du commandement militaire austro-allemand. Néanmoins, pour des raisons politiques, les gouvernements des Empires centraux décidèrent de soutenir la fiction de l'indépendance d'Ukraine, sous leur protection. L'entrée des troupes fut suivie de la proclamation conçue à peu près dans ces termes : « Sur la demande de votre Rada, nous nous sommes décidés à entrer dans votre pays pour vous préserver de l'anarchie bolcheviste, et pour vous donner la possibilité de vous développer en complète alliance avec nos deux Empires. »

On peut dire qu'aucun citoyen ne prit cette déclaration au sérieux, et que l'occupation fut considérée comme une invasion des troupes ennemies. Le Gouvernement Ukrainien fut installé à Kiev, et composé de trois groupements

politiques : les Séparatistes de droite; les Nationaux-démocrates et les Sociaux-démocrates fédéralistes. Ainsi, comme le montrent ces appellations, le Gouvernement Ukrainien, formé par les Austro-allemands, n'était pas homogène en tant que partisan de l'indépendance.

Les Austro-allemands ne prenaient pas plus au sérieux que la population cette farce politique de l'indépendance. Leur attitude fut nettement celle de vainqueurs. « Pour chaque soldat allemand tué seront fusillés immédiatement dix soldats *russes* choisis parmi la population de l'endroit où le crime aura été commis », lisaient, sur les affiches signées par le Commandant de la Division autrichienne, quelques jours après la proclamation d'amitié officielle, les habitants terrifiés de Krémenetz (ville de Volynie) (ordre n° 2, Ville de Krémenetz, 28 février 1918). Le « pays ami » ne ressemblait-il pas davantage à une conquête coloniale? L'Etat-Major de l'armée du général Eichhorn rapportait au commandant du front d'Orient le 4 mai 1918 : « Il ne serait pas difficile aux troupes austro-allemandes de maintenir l'ordre et la tranquilité publique du moment que nous renoncerions à la fiction d'un pays ami. Pour certains de nos actes nous sommes obligés de demander la permission aux commissaires ukrainiens embrouillés et crasseux. »

Pourtant deux points de vue existaient dans les milieux austro-allemands au sujet de l'indépendance de l'Ukraine. L'Armée considérait l'Ukraine comme un pays ennemi conquis qui

devait, dans le plus bref délai, fournir des produits agricoles suivant les conditions de paix.

Par contre, les milieux diplomatiques virent dans l'indépendance, aussi fictive qu'elle fut, l'avenir pour la politique allemande, basée sur le partage de la succession de l'Empire russe démembré. Parallèlement, une rivalité éclata entre l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne sur la question de la prédominance de l'une ou de l'autre dans la direction de la politique ukrainienne. Le ressentiment de l'Autriche, devancée par l'Allemagne sur le plan politique et militaire, nous a permis d'être aujourd'hui en possession des documents authentiques qui nous révèlent le point de vue des Empires centraux sur l'organisation de l'Etat ukrainien et sur ses principaux dirigeants.

Accablé par l'insuccès de la politique de son gouvernement, le Chef de l'Etat-Major austro-hongrois rapporta le 16 avril 1918 au Ministre des Affaires étrangères de Vienne les caractéristiques des principaux hommes d'Etat ukrainiens dont l'asservissement à l'Allemagne l'inquiétait :

« Holoubovitch — président du conseil — théoricien fantaisiste, éloquent, mais sans caractère, appointé par les Allemands. »

« Lioubinsky — sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères — jeune homme imberbe, très érudit quant aux théories socialistes et révolutionnaires. Entièrement entre les mains des Allemands. »

« Joukovski — ministre de la guerre — à mon idée russophile, ancien colonel de l'Etat-Major

russe, se donne toutes les peines du monde pour paraître à ses collègues un socialiste-révolutionnaire 100 %. Effectivement « deustche Puppe ».

« Khristiouk — secrétaire général de la Rada — Jeune homme intelligent, très soigné extérieurement, pour le reste d'orientation allemande. »

« Hrouchevsky, — Président de la Rada — Vieillard cousu de peur et de tressaillements dont le vieux corps déchu est destiné à donner à la Rada la rouille noble du Sénat honorable. Se cramponne anxieusement aux autorités allemandes — n'exprime aucune sympathie pour l'Autriche. »

Malgré le cynisme de ce document, il faut rendre justice à son auteur, le général Waldstatten : il ne manquait ni d'humour, ni d'esprit.

Le Ministre du Reich à Kiev, Muhm, plus subtil, s'exprime autrement, quoique dans le même sens : « Je suis convaincu qu'il est nécessaire de soutenir en Ukraine la fiction d'un pays ami indépendant... Nous allons complètement anéantir le peu d'autorité qui reste au Gouvernement ukrainien si nous montrons trop brutalement qu'il n'est qu'un jouet entre nos mains. »

Désarmée, asservie par l'énorme force de l'armée des Empires centraux, l'Ukraine ne se trouvait pas dans les conditions d'un Etat indépendant. La langue ukrainienne importée de Galicie n'était pas parlée dans le pays. Seuls les documents officiels et les enseignes administratives furent rédigés en ukrainien. Aucune entreprise privée ne se servit jamais de cette langue, ni pour la correspondance, ni pour la publicité.

Dans les Ecoles et les Universités le russe subsistait. Les tirages des journaux en langue ukrainienne furent minimes, les journaux russes qui consentirent à ne pas mener campagne ouverte contre les troupes d'occupation paraissaient partout, et étaient pour ainsi dire les seuls lus de la population.

Le Gouvernement ukrainien composé de politiciens n'ayant aucune expérience administrative, s'avéra bientôt incapable d'organiser la fourniture aux armées des Empires centraux des stocks de blé promis. Les Allemands décidèrent alors le changement de régime. Les organisations des propriétaires fonciers, petits et grands, qui pourvoyaient de blé et d'autres produits agricoles les autorités d'occupation furent favorisées par les autorités austro-allemandes. Inutile de dire qu'aucune idée politique ukrainienne ne présidait à la création de ces organisations. Les Allemands choisirent leur réunion, connue sous le nom de « *Zyizd Khliborobiv* » (1) comme la base du nouveau gouvernement devant se substituer à la Rada, et qui dans leur esprit devait être plus capable d'organiser la fourniture des produits agricoles. Le 29 avril 1918, au lendemain de la proclamation de la Constitution de la République Ukrainienne, les troupes allemandes entrèrent, en pleine séance de la Rada, dans l'édifice qu'elle occupait, et obligèrent les députés à quitter la salle. La Rada fut dissoute. Les propriétaires fonciers, les « *khliboroby* », d'accord avec l'Etat-

(1) Khliboroby = fermiers, cultivateurs en ukrainien. Zyizd Khliborobiv = Congrès des fermiers.

Major austro-allemand, élurent l'Hetman de toute l'Ukraine en la personne du général Pavlo Skoropadsky, chef du parti démocrate populaire, descendant de l'authentique Hetman de l'Ukraine, mais, effectivement, brillant officier de la Garde Impériale Russe.

Les autorités allemandes estimaient que le nouveau gouvernement, dont les politiciens étaient exclus, répondrait mieux à leurs intérêts. D'accord avec le Général Hetman, ils désignèrent le nouveau Ministère. Ce Ministère se composait de propriétaires fonciers, de quelques techniciens, et d'un représentant du milieu commercial et industriel du pays, en la personne d'un riche industriel juif d'Odessa, Goutnik. Tous les ministres étaient des hommes de tendance ouvertement russe. Ainsi le bluff de l'Ukraine indépendante reçut son approbation de ce même Etat qui l'avait inventé. Le Ministre d'Allemagne à Kiev, Muhm, dans son rapport au chef de l'Etat-Major allemand Groener, écrit : « J'insistai auprès de M. Lizogoub, Président du Conseil, sur le fait que le gouvernement allemand voudrait voir le ministère avec plus de « *couleur locale* » (1). Dans un autre rapport, Muhm dit que la plupart des ministres de l'Hetman ne sont pas loin des idées russophiles. « Pourtant », ajoute-t-il, « il ne faut pas prendre cela trop au tragique, du moment que ce Gouvernement est continuellement sous mon contrôle et sous celui de l'Etat-Major allemand. »

(1) En français dans le texte.

La personnalité de l'Hetman lui-même n'était pas non plus très rassurante quant à l'idée d'indépendance de l'Ukraine. Voici les renseignements que faisait parvenir à Kiev, le 30 mai 1918, le Ministère des Affaires étrangères du Reich : « En juin 1914, Skoropadsky présenta un aide-mémoire au Gouvernement Impérial où il niait l'existence du peuple ukrainien, l'identifiant au peuple russe. » « Tout le mouvement ukrainien n'est que le produit des intrigues autrichiennes », expliquait-il dans ce document. En juillet 1917, nous rapporte également ce document, Skoropadsky publia une lettre ouverte dans laquelle il appelait Kiev « le centre de la culture *russe* », et concluait qu'il devait prendre l'initiative d' « unifier toutes les terres *russes* dans un organisme fédératif ».

Tous ces témoignages montrent que l'indépendance, même illusoire, de l'Ukraine sous l'occupation allemande n'en fut même pas une (1). Il est compréhensible que les milieux réactionnaires russes en premier lieu, et même d'autres milieux plus modérés, aient considéré comme un événement heureux l'instauration du Gouvernement de l'Hetman dont les convictions séparatistes étaient plus que douteuses. L'ukrainisation superficielle, qui se maintenait tant bien

(1) Tous les documents que nous citons ici sont contenus dans le livre paru à Moscou, en 1936, sous le titre : *L'Echec de l'occupation allemande en Ukraine* », livre qui contient la correspondance secrète des autorités austro-allemandes en Ukraine avec leurs gouvernements respectifs. Les Soviets des soldats des unités austro-allemandes en déroute transmirent ces documents d'une inestimable valeur au Gouvernement Soviétique.

que mal sous le pouvoir éphémère de la Rada, cessa presque complètement sous l'Hetman. Seul le *Journal officiel* et quelques feuilles insignifiantes continuèrent à être publiés en ukrainien; le russe redevint la langue, sinon officielle, du moins officieuse, et la seule employée effectivement dans les administrations. Les milieux russes considéraient le gouvernement de l'Hetman comme un pouvoir provisoire, qui, appuyé par la force militaire austro-allemande et retranché derrière la fiction de l'Ukraine indépendante, pouvait préserver l'Ukraine du bolchevisme. A leurs yeux, le Gouvernement de l'Ukraine n'était qu'une base politique et économique du futur mouvement anti-bolcheviste sur tout le territoire russe, pouvant servir de tremplin à l'Armée Blanche, qui s'organisait dans le territoire des Cosaques du Don et au Caucase du Nord. Ils ne se trompaient pas. Le Gouvernement de l'« Ukraine indépendante », censé être antirusse, faisait parvenir à l'Armée Volontaire (1) sur l'étendard de laquelle fut inscrite la devise : « La Russie Une et Indivisible », des armes et des munitions. Des trains entiers se dirigèrent vers Rostov-sur-Don, transportant les officiers, les cadets et les civils voulant servir dans l'Armée Volontaire. A Kiev même, les organisations militaires blanches jouissaient d'une certaine liberté. Une collaboration tacite naquit, sous l'œil à demi favorable des Empires Centraux, entre le Com-

(1) Le nom que porta officiellement l'Armée blanche qui, au début, ne recourut à aucune mobilisation et ne constitua ses cadres que par inscriptions volontaires.

mandement de l'Armée Blanche et le Gouvernement ukrainien de Kiev. Cette tolérance de la part des Austro-Allemands trouvait son explication dans l'imminence de leur défaite sur le front occidental. En effet, la politique ukrainienne, et surtout le soutien du bolchevisme qu'ils considéraient comme un allié involontaire, ayant rayé la Russie du nombre de leurs adversaires, n'avait plus de sens. Les autorités austro-allemandes commencèrent à s'intéresser aux adversaires du Communisme et de l'Ukrainisme, et même pressentirent les Cosaques du Don en vue d'une collaboration, ces mêmes Cosaques qui, bien qu'organisés depuis la Révolution d'Octobre en Etat indépendant, n'exprimèrent jamais le désir de se séparer de l'Empire russe.

La politique intérieure du nouveau Gouvernement, complètement au service des occupants, se caractérisa par l'appui de la propriété privée, et particulièrement des propriétaires fonciers. Cette politique amena la proclamation de nouvelles lois se rapportant à la restitution aux propriétaires fonciers de leurs biens qui leur avaient été enlevés par les paysans durant les troubles agraires de 1917. L'application de ces lois fut suivie de répressions féroces de la part de l'armée austro-allemande : les expéditions punitives contre les paysans devinrent très fréquentes, les exécutions sommaires se répandirent sur tout le territoire. La haine de la population paysanne contre les Austro-Allemands allait à son comble; les soldats des armées d'occupation n'osaient plus sortir après le coucher du soleil qu'en groupes com-

pacts. Des couteaux dirigés par des mains mystérieuses échouaient fréquemment dans le dos des fantassins austro-allemands. La guerre civile grondait. Le gouvernement, incapable d'agir autrement qu'en s'appuyant sur la force militaire de l'envahisseur, n'échappa ni à la haine, ni au mépris, et ne put se maintenir que jusqu'au renversement de la situation, qui ne se laissa pas attendre. La débâcle des forces allemandes et l'Armistice obligèrent les troupes d'occupation à quitter le territoire ukrainien. Il est inutile de dire que, haï des masses populaires, privé de tout soutien, avec l'idéologie douteuse de l'indépendance ukrainienne, l'Hetman ne pouvait pas continuer à gouverner. Aussi, dès que les forces austro-allemandes commencèrent à fléchir, la propagande révolutionnaire commença à submerger la campagne ukrainienne. Les anciens hommes politiques ukrainiens, chassés de leurs postes après l'établissement de l'Hetmanat, se mirent à la tête de ce mouvement, reçurent au premier moment l'appui inconditionné de la paysannerie, et même de certaines unités militaires austro-hongroises dans lesquelles prédominait l'élément galicien. Ainsi, conduits par Simon Petlioura, les paysans marchèrent sur Kiev pour destituer l'Hetman. Reçus partout avec enthousiasme, ils n'eurent aucune difficulté à précipiter la retraite des troupes austro-allemandes, et occupèrent rapidement la plus grande partie de l'Ukraine Occidentale. Le 14 décembre, l'Hetman dut fuir sa capitale, après avoir proclamé, d'une façon toute platonique, et sans aucune conséquence

réelle, le rattachement de l'Ukraine à la Russie! En même temps, le Gouvernement Soviétique annula la paix de Brest-Litowsk et mit en mouvement ses troupes, qui envahirent de leur côté l'Ukraine du Nord. Une troisième force, l'Armée Blanche Volontaire et les Cosaques du Don, firent également leur apparition aux confins du territoire ukrainien. Ces trois forces se précipitèrent sur l'Ukraine, et la choisirent comme champ de bataille.

Soutenues par les débris des troupes austro-hongroises, pourvues du matériel de guerre abandonné par les envahisseurs en retraite, les forces du Directoire (nouvelle dénomination du Gouvernement Provisoire Ukrainien), paraissaient être au début dans une situation privilégiée. Mais le manque d'officiers, la mauvaise organisation administrative, et, surtout, l'impopularité des idées séparatistes ukrainiennes firent pencher le succès du côté des Soviets qui s'emparèrent du mouvement insurrectionnel populaire jusqu'alors entre les mains de Petlioura. Les historiens militaires soviétiques, tout en reconnaissant les hautes qualités de l'armée contre-révolutionnaire russe, notent que, parmi tous les adversaires de l'Armée rouge, les troupes du Directoire se distinguaient par leur moindre combattivité. D'autre part, la politique rigide du général Denikine, chef de l'Armée Volontaire, l'empêcha de se mettre d'accord avec les Petlouriens pour former un front unique contre les Soviets. Ainsi le général blanc se battait sur deux fronts, au Nord contre les troupes soviétiques, à l'Ouest contre

les troupes ukrainiennes. De leur côté, les Ukrainiens se battaient à la fois contre les Blancs à l'Est, et contre les Rouges, au Nord.

Le début de 1919 a connu l'offensive soviétique qui aboutit, vers la fin de mars de la même année, à nettoyer toute l'Ukraine des troupes du Directoire Ukrainien.

Suivant immédiatement les troupes ukrainiennes en déroute, l'Armée Rouge pénétra dans la Volynie où elle rencontra les troupes polonaises commandées par le général Haller. Dès le mois de juillet, l'armée soviétique commença à céder lentement le terrain aux Polonais. En même temps, encouragées par la retraite des forces soviétiques, les troupes de la « République Ukrainienne Occidentale » (la Galicie), battues par les Polonais et ralliées à Petlioura, firent irruption en territoire ukrainien. Exaspérées contre les Polonais, ces troupes n'avaient en somme pas grande envie de se battre contre les Russes, rouges ou autres, mais le Directoire de Petlioura, qui espérait prendre pied en Ukraine, vint à bout de leur indifférence à force de promesses et de menaces.

A cette époque même, la grande offensive de Dénikine se déclancha avec une rapidité foudroyante. En août, Kiev fut prise d'assaut, à l'Est par les Blancs, au Sud par les troupes de Petlioura. Les pourparlers entre les deux armées n'aboutirent à rien, et, finalement, les Blancs chassèrent les Ukrainiens et les poursuivirent vers le Sud-Est. Au commencement d'octobre 1919, la victoire des Blancs semblait de plus

en plus probable. Le général Dénikine tenait Kharkov, Odessa et Kiev, tandis que les Petliouriens, pressés par les Blancs, battaient en retraite vers la Galicie. Leur chef chercha l'appui de la Pologne, ce qui lui coûta sa popularité aux yeux de la paysannerie ukrainienne. Les luttes, qui en 1919 ensanglantèrent l'Ukraine, rappelaient par leurs atrocités les insurrections cosaques du XVIIe siècle. Des milliers d'habitants, et particulièrement des propriétaires fonciers, des Juifs et des colons allemands furent massacrés d'une façon abominable par les troupes de Petlioura. De leur côté les autorités soviétiques se vengèrent dans les villes et dans les campagnes sur les otages en procédant à des exécutions en masse de bourgeois, d'intellectuels, de paysans riches et d'ecclésiastiques, tandis que les Blancs inauguraient la pendaison en masse des meneurs communistes. L'intermezzo de l'occupation française d'Odessa, en avril 1919, ne changea rien à la situation. La deuxième contre-offensive des Soviets, suivie de massacres encore plus atroces, aboutit à mettre sous la domination soviétique, à la fin de l'hiver 1920, toute l'Ukraine. Les Blancs, commandés par le général Wrangel, se retranchèrent dans la presqu'île de Crimée. Les troupes de Petlioura furent refoulées de nouveau vers la Pologne. A partir de ce moment s'ouvre une dernière phase de la guerre civile en Ukraine : c'est la guerilla menée par les chefs de bandes ukrainiens : Makhno, Kosak et autres, connus sous le nom de *bat'ki* (les pères). Ils avaient à leur

disposition des forces assez importantes. Se couvrant d'idéologies politiques (Makhno fut anarchiste; les autres « communistes sans juifs », etc...) ils dévastèrent les arrières du front soviétique. La composition de ces bandes fut indiscutablement d'extraction paysanne. Ce furent le plus souvent des débris de l'armée de Petlioura qui réussirent à s'infiltrer pendant la défaite de ce dernier derrière le front soviétique. Longtemps encore après l'établissement du Pouvoir Soviétique, ces bandes menacèrent les communications et désorganisèrent la vie du pays. Il aurait fallu de véritables opérations militaires pour mâter les *bat'ki*. L'Ukraine ne cédait pas facilement au bolchevisme.

En 1920, une dernière tentative d'immixtion étrangère dans les affaires ukrainiennes fut entreprise par le Maréchal Pilsudski.

La défaite des Puissances centrales eut pour résultat de déchaîner la lutte éternelle entre Ukrainiens et Polonais. La question galicienne, tout d'abord, fut soulevée immédiatement après l'effondrement (en octobre 1918) de la Monarchie des Habsbourg. A l'exemple de toutes les nationalités qui en avaient fait partie, les Ukrainiens de la Galicie formèrent à Lvov un Conseil National qui proclama l'indépendance de la République Ukrainienne Occidentale. Après la chute de Skoropadsky, cette nouvelle République s'empressa de se rallier au Directoire de Petlioura. L'acte d'union fut proclamé en janvier 1919. Mais les Polonais ne l'entendaient pas de cette oreille. En ce même janvier 1919, Polonais et Ukrainiens

se battaient déjà avec acharnement dans les rues de Lvov. L'arrivée des troupes polonaises du général Haller, formées en France, fit vite pencher la balance. Une armée régulière de 80.000 hommes représentait une force très importante en Europe Orientale, où des Carpathes au Pacifique l'immense territoire sombrait dans l'anarchie. Pour le général Haller, il n'était pas question de la République Ukrainienne Occidentale, mais de la Petite Pologne, simple province de la Grande Pologne régénérée. Comme nous l'avons vu, en avril de la même année, les détachements de l'Armée polonaise de Haller se heurtèrent aux avant-gardes de l'Armée Rouge. A peine restauré, l'Etat polonais prétendait déjà retrouver sa frontière d'avant le premier partage, c'est-à-dire annexer la Blanche Russie et l'Ukraine jusqu'au Dniepr. Tandis que les Petliouriens, les Rouges et les Blancs s'entretuaient des deux côtés du Dniepr, les Polonais s'emparèrent de la majeure partie de la Volynie et de la Blanche-Russie et entrèrent à Minsk. Mais les Polonais ne paraissaient pas exploiter leur succès, fort probablement pour donner la possibilité à l'Armée Rouge d'écraser l'Armée Blanche, qui, en cas de victoire, risquait de se transformer en armée nationale russe, dangereuse pour les prétentions territoriales de la Grande Pologne. Prenant position d'expectative, la Pologne s'occupa de l'Ukraine.

A mesure que se précisait l'orientation polonaise de Petlioura, une importante, sinon la meilleure partie de ses troupes, recrutée parmi

les Galiciens des anciens régiments autrichiens, se lia en novembre 1919 avec l'Armée Volontaire russe. Ensuite l'Armée galicienne fut entraînée dans la débâcle générale des Blancs. Mais elle avait tenté la seule chance de soustraire l'Ukraine Occidentale à la domination polonaise. Petlioura, réfugié derrière les baïonnettes polonaises, apparaissait comme un instrument tout fait au service de la nouvelle Pologne et de son chef, le Maréchal Pilsudski.

En décembre 1919, le représentant de Petlioura signa, au nom de l'Ukraine, une première déclaration qui reconnaissait la souveraineté polonaise sur la Galicie, la Podolie, la Volynie, déclaration, qui, le 21 avril 1920, fut complétée par un traité d'alliance secret au terme duquel la République Populaire Ukrainienne confirmait la cession en pleine souveraineté à la Pologne de ces pays, en tout plus de 150.000 km², avec presque 6 millions d'habitants, contre la reconnaissance par la Pologne de Petlioura comme chef du Gouvernement Ukrainien. La Pologne s'engagea en outre à soutenir la création d'un Etat Ukrainien, devenu minuscule, ne comprenant plus qu'un territoire très étroit, entre la nouvelle frontière polonaise très avancée à l'Est et la vieille frontière polono-russe d'avant le premier partage. Ce traité secret fut complété d'un accord militaire qui fut signé trois jours plus tard. Ses termes garantissaient la formation dans le territoire cédé aux Polonais d'unités ukrainiennes alliées qui seraient subordonnées au commandement polonais. Les chemins de fer du territoire ukrainien

devaient être entièrement à la disposition des troupes polonaises. Pas plus que la convention secrète, le traité militaire ne prévoyait de secours polonais que dans l'Ukraine de la rive droite qui intéressait seule les Polonais. Les auteurs de ces accords se rendaient tellement bien compte de l'incompatibilité de ce traité avec le sentiment national du peuple ukrainien qu'ils n'osèrent jamais rendre ces actes publics; même les membres du Directoire, sauf quelques exceptions, n'en furent pas mis au courant. C'est seulement en 1926 que ce document fut publié par le professeur S. Chéloukhine, monarchiste ukrainien, ancien président du tribunal d'Odessa sous les Tsars.

Après la signature de la convention militaire, le 7 mai 1920, les troupes polonaises, suivies de Petlioura, entrèrent à Kiev. La domination polonaise sur une bonne partie de l'Ukraine semblait restaurée. Mais, bientôt, les divisions de la Cavalerie Rouge, commandées par Boudenny (1), marchèrent vers l'Est, et les paysans ukrainiens malgré leur froideur envers le régime soviétique, les soutinrent de toutes leurs forces. L'ancien commandant en chef du front Sud-Ouest au temps du Tsar, le général Broussilov, proclama la guerre nationale contre la Pologne, et rédigea un appel auquel, soulevés par une vague de patriotisme, répondirent des milliers d'officiers tsaristes qui jamais jusque-là n'auraient envisagé

(1) Ancien adjudant de cavalerie, aujourd'hui maréchal de l'Union Soviétique et commandant en chef de la circonscription militaire de Moscou.

de servir dans l'Armée soviétique. Nous n'avons pas à nous occuper des détails de la guerre russo-polonaise, qui vit la Pologne échapper au désastre par la bataille décisive sous les murs de Varsovie.

Après la défaite de Varsovie, la Russie Soviétique signa le traité de Riga, en 1921, et abandonna à la Pologne le territoire ukrainien qui lui avait déjà été cédé par Petlioura : la Galicie orientale, la Volynie occidentale et la Polésie. Nul doute que seul le Gouvernement Soviétique, hostile en principe à tout ce qui était de tradition nationale russe, put mettre sa signature sous un pareil document, considéré comme une humiliation nationale plus encore que le traité de Brest-Litovsk. Le mouvement ukrainien séparatiste, doublement compromis par ses accords avec les Empires Centraux et avec la Pologne, sombra dans le mépris général.

Bientôt les puissances alliées reconnurent la domination polonaise sur toute la Galicie, d'abord à titre temporaire. Elle devint définitive le 15 mars 1923. La Pologne s'engagea à y installer un régime d'autonomie, cette promesse ne fut jamais tenue. Aussi, depuis cette date, la Pologne exerce son pouvoir absolu sur une très importante partie du peuple ukrainien.

La position soviétique envers la question ukrainienne ne présente pas grand intérêt, et ne fournit pas d'éléments nouveaux susceptibles d'éclaircir le problème.

Si la politique soviétique à l'égard de ce problème paraît être embrouillée et inconséquente, c'est parce qu'elle n'est pas déterminée par un

point de vue ferme et établi, mais par deux facteurs qui sont en dehors de la question : par les réactions de la population ukrainienne vis-à-vis de « l'expérience sociale » à laquelle elle est soumise, et par l'attitude de l'Allemagne et de la Pologne devant le problème ukrainien.

Immédiatement après l'établissement du Pouvoir Soviétique sur le territoire ukrainien et en plein accord avec les théories marxistes, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes fut proclamé et concernait naturellement l'Ukraine, comme tout autre membre de l'Union Soviétique. Ainsi la République Socialiste Soviétique de l'Ukraine fut créée; la Constitution lui laissa même le droit officiel de se séparer de l'U.R.S.S.. Cela est un aspect officiel. Effectivement l'Ukraine devint une partie intégrante de l'Union Soviétique en dépendance absolue du Comité Central du Parti Communiste Russe.

Un important groupement d'hommes politiques ukrainiens qui soutenaient autrefois Petlioura se rallièrent après sa défaite à la cause bolchéviste. Pour satisfaire leurs ambitions et pour montrer au monde son libéralisme nationalitaire, le Gouvernement Soviétique inaugura dès le début une politique d'ukrainisation. Mais, comme sous Petlioura, elle fut superficielle et ne pénétra jamais, en fait, ni dans la vie privée des citoyens, ni dans l'enseignement, ni même dans l'appareil administratif.

Quoique l'ukrainien fût devenu la langue officielle, personne ne l'employait, et la correspondance entre les administrations continua, sauf

rares exceptions, à se faire en russe. Un des auteurs de ce livre qui occupait de 1921 à 1924 un poste administratif dans une entreprise soviétique en Ukraine, n'avait jamais écrit un seul mot en ukrainien, et n'avait jamais été poursuivi pour cette défection. Ce n'est pas parce que le mot *Odessa* s'écrit dorénavant avec un seul *S* au lieu de deux, et le mot « *plochtchad* » (place, en russe) est aujourd'hui remplacé par le mot « *maïdan* », que l'Ukraine cessa d'être la Russie.

La politique d'ukrainisation continua sans grand changement et en dépit de tout bon sens jusqu'en 1927, lorsque le Comité Central du Parti Communiste prit subitement la décision d'introduire le russe comme deuxième langue officielle. On peut expliquer ce revirement par le développement de la propagande séparatiste anti-soviétique, entreprise par les organisations clandestines, formées sous l'égide de la Pologne. Il y eut en Ukraine une première vague d'épuration dirigée contre les « chauvins-nationalistes » accusés de connexion spirituelle avec les éléments « contre-révolutionnaires » de Galicie, qui se seraient laissés prendre par la propagande des « fascistes » polonais.

D'autre part, l'inauguration du premier plan quinquennal qui renforça la soudure économique entre l'Ukraine et le reste de l'Union Soviétique, et la création de l'Armée Rouge sur la base de la discipline et de la science militaire moderne rendit l'usage du russe nécessaire sur tout le territoire soviétique.

Ce revirement pro-russe ne dura pas long-

temps. La collectivisation forcée des terres, entreprise en exécution du plan quinquennal, dressa contre le Gouvernement Soviétique la paysannerie ukrainienne. La résistance dégénéra bientôt en une sorte de guerre civile et se solda par des centaines de milliers de déportés, des milliers de fusillés et par une effroyable famine (1). La résistance à la collectivisation, incompatible avec l'esprit et les intérêts vitaux du paysan-propriétaire, fut si vigoureuse et paraissait si justifiée, qu'elle entraîna certains milieux communistes d'extraction paysanne, et en particulier des anciens « *borot'bistes* » (socialistes-révolutionnaires ukrainiens de gauche) qui avaient accepté en 1917 le programme soviétique. Une nouvelle et violente épuration s'ensuivit.

Redoutant une connexion entre le mécontentement paysan, l'opposition au sein du parti et le mouvement nationaliste soutenu par l'étranger, le Gouvernement Soviétique s'empara de l'ukrainisme pour empêcher les opposants de la collectivisation de s'en servir comme d'une arme contre le Régime Soviétique. Cette fois l'ukrainisation fut poussée à outrance, et soutenue par l'énorme appareil de répressions : dans toutes les entreprises, dans les syndicats ouvriers, les cellules spéciales se formèrent pour la propagande de la langue ukrainienne, le contrôle rigoureux de la connaissance de l'ukrainien, devenu langue

(1) Voir l'ouvrage de Calvin B. Hoover : *la Vie économique et la Russie soviétique*, N. R. F., Paris, 1934, dont plusieurs pages sont consacrées à la question de collectivisation.

obligatoire, par les fonctionnaires fut instauré; le nombre d'instituteurs ukrainiens fut augmenté, de nouveaux théâtres, clubs et bibliothèques ukrainiens furent créés dans les centres industriels; les journaux en russe furent presque entièrement supprimés; les récalcitrants à l'ukrainisation furent chassés sans pitié des administrations — le tout fut mis sous le contrôle immédiat d'une commission spéciale auprès du Conseil des Commissaires du Peuple. A toutes les innombrables répressions auxquelles sont soumis les citoyens soviétiques s'ajouta celle de l'ukrainisation.

La tentative d'arracher l'ukrainisme des mains des milieux socialement opposés au régime soviétique n'eut pas de succès. Une véritable propagande nationaliste anti-soviétique se répandit partout, soutenue par les dignitaires du régime. Alors se produisit le deuxième revirement. Deux procès : un contre « l'Union pour la délivrance de l'Ukraine » et l'autre contre « le Centre National » eurent lieu. Il se dégagea des ténèbres qui caractérisent tous les procès politiques soviétiques la réaction anti-ukrainienne de la ligne générale du Parti. L'animateur de l'opposition nationaliste, le Commissaire du Peuple Skrypnik se suicida en juillet 1933, préférant une mort honnête à une balle dans la nuque, précédée d'« aveux spontanés ». Son suicide entraîna dans les caves de la Guépéou de Kharkov des centaines de ses collaborateurs. La direction du Parti Communiste ukrainien fut confiée à Postychev, homme de confiance de Staline, grand-russien par ses ori-

gines. Deux tâches lui furent désignées : épurer le parti communiste des éléments suspects de sympathie envers le nationalisme ukrainien, et mâter le sabotage des paysans dans les « *kolkhoses* » (entreprises agricoles collectives), nouvelles formes d'exploitation agricole. Postychev se tira avec succès de la première tâche. Plus d'un quart de communistes fut exclu du Parti; presque tout le personnel dirigeant fut renouvelé.

Quant à la deuxième tâche, malgré les répressions sanglantes, la guerre entre les paysans ukrainiens et le Gouvernement Soviétique continuait toujours, prenant la forme d'un refus catégorique de collaborer avec les Soviets. Ce refus se traduisit par une décadence de l'agriculture et par une famine, jamais connues auparavant.

Comme le mouvement dit « nationaliste » ne fut en fait que l'expression du mouvement social anti-soviétique, dont le « chauvinisme » ne fut qu'un prétexte, les effets de l'épuration entreprise par Postychev devinrent bientôt nuls. De nouveau les exécutions capitales reprirent, suivies de suicides en série des ministres, parmi lesquels deux présidents du Conseil. Finalement Postychev lui-même fut destitué, accusé de manque d'énergie et de vigilance.

En novembre 1933, Kossior, successeur de Postychev à la tête du Secrétariat général ukrainien du Parti, déclara que l'ukrainisation avait donné l'occasion aux oppositionnaires-nationalistes du Parti de déclencher une véritable « petliourisation » de la classe paysanne et de la

petite bourgeoisie, visant à détacher l'Ukraine de l'U.R.S.S.

Depuis 1936, par réaction à la politique du Reich tendant à unir les différents mouvements ukrainiens sous son égide, le Gouvernement Soviétique adopta une nouvelle politique ukrainienne dont la thèse officielle fut *l'union fraternelle du peuple ukrainien et grand-russien, léguée par l'histoire.*

Nous assistons aujourd'hui à une tentative de rapprochement des langues ukrainienne et russe; on purge l'ukrainien de ses polonismes et de ses germanismes, importés de Galicie, que « les ennemis du peuple » auraient essayé d'enraciner en Ukraine Soviétique. Un système qui tend à réveiller et entretenir la fierté nationale russe est inauguré; la victoire de Poltava n'est plus une victoire du Tsar oppresseur sur le peuple, mais la libération des travailleurs ukrainiens des agresseurs suédois et polonais.

En résumé, parmi tous les pays exposés aux « expériences sociales » par les héritiers de Lénine, l'Ukraine courbe son échine beaucoup plus difficilement que les autres : en cela elle paraît être la proie tout indiquée du séparatisme, mené par les étrangers, ennemis déclarés de son peuple.

Seul le Gouvernement Soviétique est responsable de l'existence de ce séparatisme, injustifiable à tous points de vue et étranger à l'esprit et aux intérêts du peuple ukrainien.

CHAPITRE VI

LE PROBLÈME UKRAINIEN TEL QU'IL SE POSE AUJOURD'HUI

Si avant la Grande Guerre la Galicie fut le foyer du mouvement ukrainien, si à partir de 1917, dans la partie russe de l'Ukraine se posa le premier jalon du nouvel Etat Ukrainien; c'est à partir du 29 septembre 1938 que la minuscule Russie Subcarpathique fut investie du rôle de « nouveau Piémont ukrainien ». Comment cela s'est-il produit? Comment un pays lié historiquement depuis sept siècles à la Hongrie, et sentimentalement à la Russie, put-il devenir ce nouveau « Piémont »?

Lorsque en 1937, le Gouvernement Tchécoslovaque entreprit en Russie Subcarpathique un référendum, afin de connaître les désirs de la population en ce qui concerne le choix de la langue d'enseignement scolaire dans les écoles primaires, 82 % des voix furent pour la langue russe, et 18 % seulement pour l'ukrainien. Etant donné que ce référendum n'avait aucun caractère

politique, on peut croire que les chiffres qui l'exprimaient correspondaient à la réalité.

Quelques jours avant les événements de septembre 1938, le Gouvernement Tchécoslovaque se décida à inaugurer une politique fédérale et nomma le Président de « l'Union agraire russe », Brody, chef du Gouvernement de la Russie Subcarpathique. Mais aussitôt les accords de Munich signés, le Gouvernement allemand exigea le changement d'orientation de ce ministère. Pendant encore un moment Brody resta à la tête du cabinet de la Russie Subcarphatique, mais fut flanqué de deux ministres ukrainiens. En octobre un nouveau changement mit fin au pouvoir du parti russe.

Sous la pression croissante du Reich, la Tchécoslovaquie instaura en Russie Subcarpathique un nouveau gouvernement présidé par Mgr Volochine, de tendance ukrainienne et d'orientation allemande. Volochine proclama « l'Ukraine Subcarpathique Autonome », se conformant ainsi au plan allemand, qui tendait à créer un tremplin ukrainien, nécessaire à la politique du « Drang nach Osten ». L'instauration de ce gouvernement fut en contradiction très nette avec les aspirations du peuple. En effet, en 1937, durant les dernières élections relativement libres au Parlement Tchécoslovaque, le bloc russe, dit « Union agraire Russe », a réuni 120.000 voix, contre 4.000 voix ukrainiennes du parti de Mgr Volochine.

Toujours poursuivant leur politique anti-russe, les agents de Mgr Volochine dénoncèrent Brody

au Gouvernement de Prague, en l'accusant de haute-trahison envers la Tchécoslovaquie, et insinuèrent qu'il avait l'intention de rattacher la Russie Subcarpathique à la Hongrie. Brody fut emprisonné, mais dut être libéré en février 1939, le Tribunal ayant prononcé le non-lieu; mais Volochine était déjà accroché au pouvoir, secondé par Revay, partisan de l'union étroite avec l'Allemagne, ancien député social-démocrate du Parlement Hongrois, devenu un des membres actifs de « l'Union Nationale Ukrainienne », « U.N.O. », organisation terroriste, dont le siège social se trouve à Berlin.

Prague et Berlin abritaient déjà, depuis le rattachement de la Galicie à la Pologne, de nombreux émigrés ukrainiens, et particulièrement les membres de l'U.N.O. qui, aussitôt la Nouvelle Ukraine proclamée, déménagèrent à Ujhorod, vieille cité médiévale, capitale de la Russie Subcarpathique, pour renforcer les cadres de l'ukrainisme militant. La population pauvre, souvent inerte et illettrée, ne participa à aucun mouvement politique ukrainien.

L'instauration du Gouvernement ukrainien fut immédiatement suivie par l'inauguration des méthodes hitlériennes dans le pays; les organisations paramilitaires, calquées sur le modèle des S.A., prirent la direction des affaires publiques. Les nouvelles méthodes furent appliquées aux élections à la Diète Ukrainienne, dont les résultats furent stupéfiants : 92 % des voix furent données aux Ukrainiens, dont les candidats figuraient sur l'unique liste de Volochine. Il nous

semble superflu d'insister sur l'impossibilité d'un revirement aussi rapide de l'opinion publique, d'autant plus qu'aucune propagande sérieuse n'eut lieu avant l'instauration du nouveau gouvernement.

Pour se donner une idée du nouveau régime, il serait curieux de noter que le pays, dont la population ne dépasse pas 600.000 hommes, se vit doté de trois camps de concentration dans lesquels furent enfermés tous ceux qui, Russes de cœur et d'âme, ne voulaient pas se soumettre à cette farce politique.

Durant la période qui s'écoula entre les accords de Munich et l'annexion de la Tchécoslovaquie par l'Allemagne, l'Ukraine Subcarpathique a subi l'amputation d'une étroite bande de son territoire, voisine de la Hongrie, qui fut attribuée à cette dernière, avec l'ancienne capitale, la ville d'Ujhorod.

Par réaction contre la politique ukrainisante du Gouvernement Tchécoslovaque, les Hongrois s'empressèrent d'adopter, dans les parties de la Russie Subcarpathique qui leur revenaient, une politique pro-russe. Les écoles russes furent rétablies, et Ujhorod et Mukacevo reprirent leur ancien rôle de centres culturels russes.

Les députés russes du Parlement Tchécoslovaque qui représentaient les régions attribuées à la Hongrie, et, en premier lieu Fenczik, chef du parti fasciste russe, devinrent automatiquement les députés du Parlement Magyar.

Il est curieux de remarquer qu'en même temps que le drapeau jaune-bleu ciel de l'Ukraine

flottait sur la nouvelle République autonome ukrainienne, le drapeau tricolore de la Russie Impériale est le seul autorisé dans la partie hongroise.

L'Ukraine Subcarpathique, privée de sa seule grande ville Ujhorod, dut établir provisoirement sa capitale à Chust, grande bourgade n'ayant même pas de station de chemin de fer. Dans cette capitale improvisée, les innombrables manifestations de la force militaire du mouvement ukrainien se produisaient journellement avec la pompe habituelle des manifestations hitlériennes.

Le scandale et les abus des dernières élections, l'arbitraire et la brutalité des hommes de « Sitch » (la dénomination des S.A. ukrainiens) obligèrent le Gouvernement Tchécoslovaque à prendre quelques mesures pour atténuer l'activité par trop bruyante et par trop compromettante des hitlériens jaune-bleu ciel.

Le général tchèque Prhala, connu pour ses sympathies russes, fut nommé commandant en chef des troupes tchèques stationnées dans le territoire ukrainien et entra comme tel dans le ministère de Mgr Volochine. En même temps Revay fut destitué. Cette opération ne fut pas pour plaire au Gouvernement allemand, qui voyait dans Revay un de ses plus fervents adeptes.

C'est seulement avec l'annexion de la Bohême, de la Moravie et l'établissement du protectorat en Slovaquie par le Reich allemand et l'occupation de la Russie Subcarpathique par l'Armée

Hongroise, que prit fin l'activité ukrainienne sur son territoire.

Nous ne savons pas encore aujourd'hui quelles sont les destinées immédiates de ce pays : il est plus que probable, qu'une fois rattaché à la Hongrie, toute manifestation du mouvement ukrainien y sera supprimée, et les partisans de la culture et de l'esprit russe vont reprendre de nouveau la direction du pays.

Ce pronostic nous paraît d'autant plus vraisemblable que le mouvement ukrainien est sévèrement réprimé en Pologne, alliée fidèle de la Hongrie. Cette dernière ne permettrait jamais l'instauration sur son territoire d'un mouvement qui pourrait un jour être considéré comme nuisible aux intérêts de la Pologne.

A première vue, le mouvement pro-russe paraît également être dangereux aux yeux des Polonais. Mais si le mouvement ukrainien porte un caractère nettement politique, le mouvement russophile en Russie Subcarpathique ne souleva jamais la question du rattachement à la Russie, se bornant à l'expression des aspirations culturelles.

L'indifférence officielle du Reich devant la suppression de « l'Ukraine Subcarpathique », qui fut sa création, paraît surprenante. Est-ce parce que l'Allemagne a constaté que le « Piémont » avait été mal choisi, et n'avait aucune chance de devenir un tremplin sérieux d'ukrainisme? ou parce que pour le moment elle trouve inopportun de prendre une position ouvertement hostile envers la Pologne et la Hongrie? Il paraît que les

membres influents de l'U.N.O., déconcertés par l'attitude du Reich, quittent précipitamment l'Allemagne pour trouver ailleurs un refuge. L'avenir très proche doit nous éclairer sur cette énigme.

*
**

Les trois facteurs suivants ont mis le problème ukrainien au premier plan de la politique internationale d'aujourd'hui :

1° Le développement du dynamisme germanique, cherchant à s'assurer un nouvel espace vital, et à tracer une route vers l'Orient.

2° Le Pouvoir Soviétique, qui se trouve aujourd'hui maître de la Russie, mais qui se montre incapable d'influencer par son action la situation en Europe Orientale et y porter l'équilibre.

3° La politique polonaise, tendant à conserver à tout prix la Pologne en tant qu'un grand Etat, et même une Grande Puissance.

L'idée de la main-mise allemande sur l'Ukraine fut inaugurée pendant la Grande Guerre, sinon avant, et ne subit aucun changement depuis; elle est dans la lettre et dans l'esprit de « Mein Kampf ». Nous relevons deux citations à quinze ans de distance, une dans la revue la « Deutsche Politik », du 19 avril 1918 : « L'Ukraine agricole peut devenir un complément excellent à l'industrie très développée des Empires Centraux », et l'autre en août 1933 dans le « Volk und Reich » : « Si l'on admet l'idée que la décomposition du gigantesque Empire Tsariste est profitable à l'Allemagne, il faut poursuivre cette idée jus-

qu'au bout et disloquer l'Europe orientale suivant ses éléments ethnographiques. » Ces deux citations illustrent on ne peut mieux le point de vue allemand en face du problème ukrainien. L'hostilité du peuple ukrainien au régime soviétique, imposé contrairement à sa volonté et par force, d'un côté, ainsi que l'impossibilité dans laquelle se trouve pour des raisons militaires et sociales le Gouvernement Soviétique d'intervenir en qualité de protecteur des peuples russes, contre l'assaut du germanisme, comme cela avait eu lieu sous les Tsars, de l'autre, favorisent l'espoir du Reich de se rendre maître du mouvement ukrainien et de l'orienter suivant ses intérêts.

L'Allemagne est favorable à l'idée de la Grande Ukraine, du Caucase à la Hongrie, économiquement et militairement liée avec elle.

La position de la Pologne envers le problème ukrainien est beaucoup plus complexe que celle de l'Allemagne. Depuis 1920, la Pologne se transforme en un grand Etat, placé entre le monde russe et le monde germanique, et ne peut, malgré la ferme promesse et les traités internationaux, donner l'autonomie à ses minorités qui représentent plus de 30 % de sa population, dont 6.500.000 Ukrainiens. Aussi louable que soit le sentiment national polonais, ses vertus militaires et civiques, son héroïque passé, le rôle d'une grande puissance est au-dessus des forces de ce peuple vaillant. La Pologne ne peut retenir dans ses frontières les minorités, qu'en appliquant dans leurs territoires un régime policier de répression, qui absorbe une partie de son

énergie nationale, dont les vrais buts auraient dû être la restauration économique et la résistance à la pression allemande.

Si l'Etat Polonais, au début de son existence, soutenait le mouvement ukrainien d'origine russe (Petlioura), c'est uniquement afin de s'assurer d'un allié contre la Russie, et de se tracer le chemin vers la création de la grande Pologne dans ses frontières d'avant le premier partage de 1772.

En raison du centralisme rigide de l'Etat Polonais, de l'oppression continuelle, culturelle et religieuse du peuple ukrainien, en raison aussi de l'atavisme historique interdisant la cohabitation des Ukrainiens et des Polonais (tant que le monde sera le monde, un Polonais ne saurait être le frère d'un Ukrainien, disait déjà le chroniqueur du XVI[e] siècle), la tolérance qui de temps à autre se manifestait dans la politique polonaise en Galicie, ne put rien changer à l'état général des choses.

En 1935, sous la pression du Reich, la coalition d'un bloc parlementaire ukrainien composé des membres de la « U.N.D.O. » (Union Démocratique Populaire Ukrainienne), parti modéré, et du parti national polonais dit « parti des colonels », se réalisa sur le principe de la loyauté complète des Ukrainiens, dans le cadre de l'Etat Polonais.

Pourtant, cette coalition n'exista pas longtemps, les masses populaires ukrainiennes n'admettant aucune collaboration loyale avec l'oppresseur séculaire. Il est particulièrement intéressant de constater qu'aussitôt que le régime d'oppres-

sion exercé vis-à-vis de la population ukrainienne se vit légèrement relâché, la frontière ethnique entre Ukrainiens et Polonais dans les régions mixtes (1) (comme par exemple la région de Kholm), se déplaça vers l'Ouest en s'enfonçant dans la partie polonaise.

Les accords de Munich, l'accentuation de la menace allemande, ainsi que la dépolonisation rapide des régions mixtes, firent reprendre par le Gouvernement Polonais la politique des répressions. Cette fois, appliquée avec une violence inouïe, elle fut dirigée non seulement contre les organisations ukrainiennes, mais également contre l'Eglise orthodoxe et même uniate.

L'indignation de la population et du clergé soulevée par la fermeture des écoles orthodoxes paroissiales, par la destruction à la dynamite des églises orthodoxes et les arrestations massives du clergé ukrainien, gagna tout le pays.

Un véritable bloc uniate-orthodoxe, se forma contre cette politique polonaise.

Mgr Szepticki, archevêque uniate de Galicie, a rédigé une circulaire, qui d'ailleurs fut confisquée par les autorités polonaises, contre les répressions religieuses entreprises par le Gouvernement Polonais.

L'U.N.D.O. s'empressa de dénoncer la collaboration avec le parti gouvernemental polonais, mais ne put regagner son ancienne autorité aux yeux de la population, ce qui rendit d'autant plus forte la position des partis extrémistes, comme « U.N.O. », inféodés à l'Allemagne.

(1) Voir carte N° 4.

Des troubles se déclanchèrent sur tout le territoire galicien et particulièrement à Lvov, où l'état de siège fut proclamé. Les troupes furent massées dans les régions frontalières. Jusqu'à ce jour la situation reste très tendue.

Ainsi la duplicité polonaise dans la question ukrainienne, duplicité qui se manifeste par la violente répression de tout ce qui est ukrainien en Pologne, et par le soutien du mouvement ukrainien en Russie, caractérise la politique polonaise, depuis vingt ans.

Depuis l'annexion de la Russie Subcarpathique par la Hongrie et la suppression du « Piémont Ukrainien » artificiel, il n'y a plus de problème ukrainien en Hongrie. Quant à la Roumanie, le problème ukrainien n'est là qu'un simple problème de minorités, de loin moins important que celui des minorités hongroises et, surtout, russes. La question russe est en même temps celle de la Bessarabie, que rien ne lie à la Roumanie et qui, simple province de la Nouvelle Russie, est le patrimoine indiscutable de l'Etat Russe.

La Pologne est un ennemi naturel et déclaré de l'indépendance de l'Ukraine, et, si elle soutient en dehors de ses frontières le mouvement ukrainien, c'est avec le but de se ménager la possibilité de s'installer, au moment opportun, sur la rive droite du Dniepr et de se donner un débouché sur la mer Noire. Ce débouché pourrait être un contre-poids à l'instabilité de ses possessions sur les rives de la Baltique, convoitées par l'Allemagne.

Les hommes politiques ukrainiens qui cher-

chent l'appui allemand ou polonais pour réaliser l'indépendance de l'Ukraine, servent-ils les intérêts de leur patrie?

Le mouvement ukrainien en tant que mouvement national n'existe qu'en Galicie polonaise, où il est pleinement justifié en raison de l'insupportable oppression de la religion, de la culture et de la dignité à laquelle y est soumis le peuple ukrainien.

***

Quelle pourrait être la solution du problème? L'Ukraine indépendante? L'indépendance de l'Ukraine ne se justifiant pas en soi, est contraire aux intérêts et aux aspirations de son peuple, et ne peut se réaliser qu'avec le concours allemand — éventualité qui ne devrait jamais être souhaitée par aucun Ukrainien qui aime son pays. Le rattachement de la Galicie à la Russie? Certes, mais est-il possible aujourd'hui? Aussi détestable que puisse être pour les Ukrainiens la domination polonaise, oseraient-ils l'échanger contre l'oppression soviétique?

Pour que l'Ukraine vive et pour qu'elle jouisse de sa richesse, de sa culture, de son génie, pour qu'elle ne devienne pas une proie de l'impérialisme allemand, pour que le problème ukrainien cesse d'être un problème international il faudrait que la Pologne devienne un pays nationalement homogène, fort de son unité, tant de fois éprouvée; qu'elle cesse de jouer le rôle ingrat de bastion contre le bolchevisme, pour devenir l'avant-poste du monde slave contre le germa-

nisme, qu'elle se débarrasse de ses minorités, avec lesquelles elle est incapable de trouver un « modus vivendi ».

Il faudrait que la Russie soit dotée d'un pouvoir national, capable d'assurer à tous les pays russes, y compris l'Ukraine, le bien-être économique, la liberté culturelle et religieuse, qu'elle réunisse ces pays et qu'elle reprenne ainsi sa place d'honneur — être la forteresse contre l'expansion germanique et le garant de l'équilibre et de la paix en Europe Orientale.

BIBLIOGRAPHIE

Annuaire statistique de la Pologne, Varsovie 1935.

Bantych-Kamenski. — *Histoire de la Petite-Russie*, Kiev 1830.

N. de Basily. — *La Russie sous les Soviets*, Paris 1938.

E. Chmourlo. — *Histoire de Russie*, Munich 1923.

A. Choulguine. — *L'Ukraine contre Moscou*, Paris 1935.

Construction socialiste en U. R. S. S., Moscou 1937.

F. Dvornik. — *Les Slaves, Byzance et Rome au XI[e] siècle*, Paris 1926.

Dictionnaire encyclopédique russe (Brockhaus et Efron), Saint-Pétersbourg, 1892.

Géographie économique de l'U. R. S. S., Moscou, Académie Communiste 1935.

Prof M. Hrouchevsky. — *Abrégé de l'Histoire d'Ukraine*, Paris 1920.

Institut d'études économiques de Moscou : *La situation économique de l'Union soviétique*, Paris 1926.

Klioutchevski. — *Histoire de Russie*, Saint-Pétersbourg 1914.

Prof. Calvin B. Hoover. — *La Vie économique de la Russie soviétique*, Paris 1934.

I. I. Lappo. — *La Russie occidentale et son Rattachement à la Pologne*, Prague 1924.

Bernard Leib. — *Rome, Kiev, Byzance*, Paris 1924.

N. Lénine. — *Le développement du Capitalisme en Russie*, Saint-Pétersbourg 1904.

Prof. M. Lioubavski. — *L'Histoire des Slaves occidentaux*, Moscou 1918.

N. Makhno. — *La Révolution russe en Ukraine*, Paris 1929.

N. Markevitch. — *Histoire de la Petite Russie*, Moscou 1842.

Antoine Martel. — *La langue ruthène*, Paris 1938.

MIAKOTINE. — *Histoire sociale de l'Ukraine*, Prague 1926.

Paul MILIOUKOV. — *Histoire de la deuxième Révolution russe*, Sofia 1921.

I. MIKHAÏLOV. — *L'Evolution du Transport russe*, Leningrad 1925.

N. MIKHAÏLOV. — *La Nouvelle Géographie de l'U. R. S. S.*, Paris 1937.

Prof. ODINETZ. — *Le Rattachement de l'Ukraine à l'Etat moscovite*, Paris 1936.

Prof. PLATONOV. — *Manuel de l'Histoire de Russie*, Saint-Pétersbourg 1912.

A. PRÉSNIAKOV. — *La Russie de Kiev*, Moscou 1938.

Antoine SCRIMALI. — *La Ruthénie Subcarpathique et l'Etat Tchécoslovaque*, Paris 1938.

S. SOLOVIEV. — *Histoire de Russie dès ses Origines*, Moscou 1874-1883.

Statistisches Jahrbuch für das Deutsche Reich, Berlin 1934.

L'U. R. S. S. en chiffres, Moscou 1935.

Prince A. WOLKONSKY. — *La Vérité historique et la Propagande ukrainophile*, Rome 1920.

L'Appellation Russie durant la Période prémongole, Prague 1920.

XXXX. — *L'Echec de l'Occupation allemande en Ukraine*, Moscou 1936.

TABLE DES MATIÈRES

CARTES

HUITIÈME ÉDITION

05.249

UKRAINE

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

R. BOLESLAVSKI et H. WOODWARD
LES LANCIERS
roman
traduit de l'anglais

J. KESSEL
LA STEPPE ROUGE
LES CŒURS PURS
nouvelles

GEORGES SOLOVEYTCHIK
POTEMKINE
Un Tableau de la Russie de Catherine II
traduit de l'anglais
(en préparation)

PIERRE BRÉGY
LA TERRE DE L'EXTRÉMITÉ
roman

DMITRI MÉREJKOWSKI
L'ANTÉCHRIST
(Pierre et Alexis)
roman

QUATORZE DÉCEMBRE
(DÉKABRISTY)

GOGOL ET LE DIABLE
traduit du russe

ALEXIS TOLSTOÏ
PIERRE LE GRAND
traduit du russe

COLLECTION *LES CLASSIQUES RUSSES*

LA VIE DE L'ARCHIPRÊTRE
AVVAKUM
ÉCRITE PAR LUI-MÊME
traduit du vieux russe avec une introduction et des notes par Pierre Pascal

NICOLAS GOGOL
LES AMES MORTES
OU LES AVENTURES DE TCHITCHIKOV
roman

NOUVELLES
(1836-1842)
Ces deux ouvrages traduits et préfacés par Henri Mongault

COLLECTION *LE ROMAN DES PEUPLES*

LA VIE DES HUNS
par Marcel Brion

COLLECTION *VIES DES HOMMES ILLUSTRES*

LA VIE D'IVAN LE TERRIBLE
par André Beucler

LA VIE D'ATTILA
par Marcel Brion

LA VIE DE TAMERLAN
par Harold Lamb
traduit de l'anglais

COLLECTION *LES DOCUMENTS BLEUS*

DE PIERRE LE GR[illegible]D A LÉNINE
par Marc [illegible]onim

LA VIE ÉCONOMIQUE DE LA RUSSIE SOVIETIQUE
par Calvin B. Hoover
traduit de l'anglais

COLLECTION *PROBLÈMES ET DOCUMENTS IN-OCTAVO*

DE LA SAINTE RUSSIE A L'U. R. S. S.
par Georges Friedmann

L'U. R. S. S. TELLE QU'ELLE EST
par Yvon
préface d'André Gide

nrf